

PAUL REBOUX

Les Drapeaux

ROMAN

I



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Cinquième mille

Am. Lib.
18

Les Drapeaux

I

*Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 15.*

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMANS

JOSBTE.

LA MAISON DE DANSES, roman espagnol.

LE PHARE, roman breton.

LA PETITE PAPACODA, roman napolitain.

LE JEUNE AMANT, roman parisien.

ROMULUS COUCOU, roman nègre.

En collaboration avec CHARLES MÜLLER :

RIKETTE AUX ENFERS.

VARIÉTÉS

BLANCS ET NOIRS (voyage aux Antilles).

TRENTE-DEUX POÈMES D'AMOUR.

Chez d'autres éditeurs

POÉSIE

LES MATINALES.

LES IRIS NOIRS.

MISSEL D'AMITIÉ.

NOUVELLES

TROIS PETITS TOURS DE MARIONNETTES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

VIENT DE PARAÎTRE (1903-1905).

En collaboration avec CHARLES MÜLLER

A LA MANIÈRE DE ... (1^{re} et 2^e séries).

A LA MANIÈRE DE ... (3^e série).

LA CRÉATION DU MONDE.

En préparation : TRIO, roman.

PAUL REBOUX

Les Drapeaux

ROMAN

I



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1921
by ERNEST FLAMMARION.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI
CHARLES MÜLLER
TUÉ A LA GUERRE
JE DÉDIE
EN HAINE DE LA GUERRE
CE LIVRE
OÙ REVIVENT TANT
DE NOS IDÉES FRATERNELLES

1824169 1

Les Drapeaux

I

UN CAPORAL CANDIDAT A L'ACADÉMIE

Suave mari magno...
LUCRÈCE.

— Bonjour docteur! Eh bien! Vous ne me reconnaissez pas?

— Réal!... C'est-à-dire... monsieur Réal...

— Mais non, docteur!... Vous avez bien dit... Je ne suis plus votre caporal infirmier... N'importe! Nous avons trop couché ensemble pour que ça ne nous ait pas laissé des souvenirs!

Le D^r Sauvargue se mit à rire.

Prodigieuse aventure, cette guerre! Qui aurait présagé en 1913 que lui, jeune oculiste commençant à former une clientèle de quartier, il deviendrait aide-major dans un régiment d'in-

fanterie, et qu'il dormirait sur la paille des postes de secours au côté de Jacques Réal, l'auteur dramatique célèbre, le chroniqueur Jacques Réal, qu'on nommait déjà, non sans faveur, dans les salons où se combinent les candidatures académiques !

— Vous avez repris vos travaux littéraires, maintenant ? — demanda le docteur.

— Oui, mais c'est difficile... des grèves, pas de papier... rien ne va, rien...

— Vous avez raison, monsieur Réal... Et personne ne peut prévoir comment nous allons nous tirer de là !

— Bah ! — s'écria Réal avec bonne humeur — on s'en tirera cette fois encore !

— Vous croyez ?

— Mais oui... C'est ainsi, en France... On croit que tout va craquer... Et puis, juste à la dernière minute, quelqu'un arrive, le premier venu, qui raccommode la déchirure avec un bout de ficelle... Et ça tient...

— Vous voilà devenu optimiste... Pourtant, au front, vous vous rappelez...

Et le D^r Sauvargue pensait à leurs causeries, le soir, dans une tanière couverte de rondins, à la lueur d'une bougie dont la flamme tressautait et parfois s'éteignait lors d'une « arrivée » trop voisine.

— Evidemment. Il y a eu des coups durs...

Mais, docteur, si vous le voulez bien, nous ne reparlerons pas de tout ça... En voilà assez ! Et vous, qu'est-ce que vous devenez ?

— Je travaille.

— Clientèle ?

— Oui... Et puis, le matin, j'ai conservé un service régulier à l'hospice Sainte-Blanche, vous savez, où j'ai passé la dernière année de la guerre à refaire des figures...

Réal s'assombrit. Des mutilés de la face !
Pauvres gens...

Le D^r Sauvargue reprit :

— Vous ne passez jamais de ce côté-là, sans doute ?

— Mais ça peut arriver... Et je vous promets qu'alors j'irai vous serrer la main... Hein, docteur, la consultation du matin !... ça vous rappellera le bon vieux temps !

Les deux hommes sourirent. L'horreur et le dégoût de la guerre s'étaient atténués en eux. Ils étaient du grand nombre de gens qui en parlent sans animosité, parce qu'elle les épargna.

II

JACQUES RÉAL, L'ÉCRIVAIN BIEN CONNU

S'il est possible qu'il fleurisse encore quelque part, dans l'âme française, une dernière fleur de pitié pour ces brutes, il faut l'en extirper comme une fleur de poison, et en faire de la cendre et du fumier, et planter à même ce terrain immonde la fleur que nous devons cultiver désormais, la sainte fleur de la haine.

Jean RICHEPIN.

— C'est bientôt servi ? — demanda Jacques Réal à la femme de chambre qui lui ouvrait la porte.

— Tout de suite, monsieur.

Pour gagner son cabinet de travail, il passa par la salle à manger.

— Tiens ! cinq couverts !... Ce matin-là, pourtant, il ne prévoyait comme convives que sa sœur M^{me} Varavère, sa femme, et son beau-père, M. Alexandre Bloquet.

M^{me} Réal apparut, courtaude et grassouillette, portant une jardinière où elle venait de disposer des fleurs.

Réal lui désigna la cinquième assiette.

— Pour qui?

— Pour Joseph Coigny — répondit-elle. — Je l'ai rencontré ce matin au Bois, et comme on ne l'avait pas vu depuis des éternités...

— Tu as très bien fait — approuva-t-il.

Réal avait connu Joseph Coigny aux armées ou plus exactement durant un séjour de repos dans un service d'arrière où ce grand garçon, arguant d'une faiblesse cardiaque, avait su se faire maintenir. Quelques mois de vie commune avaient créé entre eux, bien qu'ils fussent très différents l'un de l'autre, une sorte de cordialité qui offrait les apparences de l'amitié. Depuis la démobilisation, Coigny s'honorait de fréquenter en intime la maison de cet homme célèbre.

— Juliette et papa sont déjà là — dit M^{me} Réal. — Tu les trouveras au salon.

Réal s'y rendit aussitôt et s'avança vers eux les mains tendues, avec cet air de franchise et de bonne humeur qui lui avait toujours gagné les sympathies.

— Comment ça va-t-il, ma petite Juliette?

M^{me} Juliette Varavère ressemblait à son frère. Elle avait, comme lui, des yeux bleus dont le regard exprimait la sensibilité. Mais elle avait

perdu à la guerre son mari qu'elle chérissait, puis, un an plus tard, son fils. Depuis, toujours vêtue de noir, grave sous les bandeaux grisonnants, elle était l'image de la douleur inconsolée.

Par contre, M. Alexandre Bloquet, le père de M^{me} Réal, avec sa moustache blanche frisée au petit fer, ses cheveux légers comme un duvet d'oiseau, son cou maigre qui dans le faux col large remuait comme un cou de tortue, ses petits yeux noirs embusqués parmi les rides, souriait sans cesse de tous les plis qui striaient son visage. Ancien fabricant de boutons, largement enrichi par cette industrie, il menait maintenant une existence douillette de rentier, fréquentant le cercle, flatté d'y rencontrer des notabilités dont il prononçait les titres avec une satisfaction naïve. Son costume recherché lui donnait un air d'homme du monde, et il s'efforçait de justifier cet aspect en n'exposant que des idées d'esprit bien pensant. Il était abonné à l'*Echo de Paris*, à l'*Action Française* et à la *Revue des Deux Mondes*, et prenait soin qu'on le sût, afin d'écartier de lui cette défaveur dont on est coutumier vis-à-vis des parvenus qui s'attardent encore aux vulgaires idées républicaines.

M^{me} Réal, que sa sortie matinale avait mise en appétit, remarqua :

— Midi trente-cinq, et Coigny n'est pas encore arrivé !

— Pourtant il est exact d'habitude — dit M. Bloquet.

— Ma foi tant pis ! — s'écria M^{me} Réal. — Mettons-nous à table, cela le fera venir.

Elle avait de la décision et parlait fort. Nul ne la contredit. On passa dans la salle à manger.

Au même instant, la sonnette de l'antichambre retentit.

— Qu'est-ce que je disais ? — constata gaiement M^{me} Réal.

Joseph Coigny entra en s'excusant beaucoup. C'était un grand gaillard, large d'épaules. Il avait le front bas, la figure étroite et longue ; ses paupières en forme d'ogive recouvraient un peu ses prunelles inexpressives ; des moustaches blondes, tombantes, encadraient son menton. Il est invraisemblable qu'une coiffure lisse, de hautes paupières, des moustaches pâles, évoquent l'image d'un cheval. Et pourtant c'était tout de suite à un cheval que l'on pensait quand on voyait Joseph Coigny, dont la mise était soignée comme un pelage bien entretenu, et qui donnait par toute sa personne une impression d'endurance et de robustesse.

Le repas commença. Au bruit des fourchettes qui tapotaient la porcelaine, les convives échangèrent d'abord des propos sans intérêt.

Réal annonça la rencontre du D^r Sauvargue et, à propos de ce dernier, évoqua quelques

souvenirs militaires. Puis s'adressant à Coigny :

— Et vos affaires, mon vieux ? Etes-vous toujours satisfait ?

— Passablement.

Réal plaisanta :

— Le métier d'accapareur a du bon, hein ?

Coigny vivait de cette profession mal définie par laquelle beaucoup d'hommes élégants augmentent leurs ressources. Il vendait des choses qu'il n'avait jamais possédées à des gens qui ne les lui payaient pas. Deux lettres, trois coups de téléphone, lui suffisaient pour mettre en rapport des négociateurs. Laine, charbon, couvertures, lait condensé, tout lui était bon. Il quittait des tonneaux d'huile de baleine pour engager des pourparlers relatifs à un stock de fil de fer barbelé. Sans travail, sans risques, il bénéficiait du travail et des risques d'autrui.

A son tour, Coigny questionna Réal :

— Etes-vous content ?

— Le petit train-train...

— Mais nous allons passer au Théâtre-Français, cette saison — dit M^{me} Réal.

A cette idée, son visage s'épanouit. Elle aimait la gloire et, fille de négociant, elle était sensible aux bénéfices tangibles. Elle s'enorgueillissait d'être l'épouse d'un homme qui gagnait de l'argent en devenant célèbre. Dans les magasins quand elle donnait son adresse,

elle épelait Réal : R-é-a-l, avec une feinte modestie, en guettant sur la figure du comptable le petit sourire avenant qui signifie : « Jacques Réal ? Oh ! je connais... »

— Et quand va-t-on vous jouer ? — demanda le beau-père.

— J'espérais passer en mai. Pourtant, comme la pièce de Donnay marche très bien, nous attendrons sans doute octobre.

— N'avez-vous pas quelque chose aussi pour les Variétés ? — dit Coigny.

— Oui. Mais je ne me presse pas. Les petits camarades n'aiment pas beaucoup qu'un auteur sorte deux pièces dans la même saison.

Coigny, qui avait des habitudes mondaines, demanda à M^{me} Réal des nouvelles de son autre belle-sœur, M^{me} Buchmann, qui résidait en Suisse, mariée à un Zurichois.

A ce nom de Buchmann, le visage de M. Bloquet se renfrogna. Il considérait comme regrettable que l'autre sœur de son gendre ne fût pas mariée en France, et le nom seul de la Suisse allemande l'indisposait.

M^{me} Varavère rompit son silence habituel :

— Elle m'a écrit avant-hier. Tout va bien là-bas.

— Est-ce toujours aussi pourri de Boches, ce pays-là ? — grogna M. Bloquet.

— Comme vous êtes sévère pour M. Buch-

mann — dit doucement M^{me} Varavère. — Vous le traitez toujours comme un ennemi. Pourtant sa femme et lui se sont beaucoup dévoués aux internés, pendant la guerre.

— N'importe! — déclara M. Bloquet. — Maintenant, la Suisse, la Hollande, l'Espagne, ce sont des antichambres où les Boches attendent pour rentrer chez nous... Et tous ces pays-là, ma foi, je ne les porte guère dans mon cœur...

— Hélas! soupira M^{me} Réal, les Boches n'ont même plus besoin de prendre tant de précautions! Ils s'installent déjà en France, et comme ils veulent! Tenez, pas plus tard qu'hier, M^{me} Bernard, la veuve du capitaine, qui est forcée de sous-louer deux pièces de son appartement en meublé, a reçu la visite d'un Boche qui a eu le toupet de se proposer comme locataire!

Réal demanda curieusement :

— Et qu'a fait la veuve du capitaine Bernard?

— Elle a hésité, cela se comprend... Ce Boche, c'était peut-être l'assassin de son mari... Et puis, elle a pris le parti le plus sage : elle lui a sous-loué les chambres trois fois plus cher qu'elle ne pensait le faire pour d'autres clients.

— Bravo! — s'écria M. Bloquet. — C'est autant de récupéré sur l'indemnité de guerre!

Et dans sa joie, il fut pris d'une crise de toux caverneuse qu'il dut étouffer parmi les plis de sa serviette.

M^{me} Réal déclara :

— Eh bien moi, jamais je ne pourrais me faire à l'idée qu'un Allemand habite sous mon toit.

— Que veux-tu ! — dit son mari, conciliant — maintenant la paix est signée.

— Ça ne fait rien. Ils ne sont pas des hommes pareils aux autres.

M. Bloquet l'approuva.

— Très juste, ma fille ! Un Allemand, c'est la bête la plus répugnante qui soit jamais sortie de la faune infernale !... Ils sont et resteront toujours d'ignobles barbares avec lesquels aucune relation de commerce, d'art, de sentiment, ne devrait être acceptée par un bon Français. Quand je pense qu'il y a des individus qui se préparent à leur tendre la main... On devrait les fusiller, ces gens-là !

— Vous savez ce qu'on vient de découvrir ? — dit Coigny. — Un groupe de consommateurs, un groupe très important, s'est créé à Paris, dont les membres se sont engagés par serment à ne plus jamais rien acheter aux Boches.

— Oui, je sais — dit M. Bloquet — le groupe de *La France aux Français*. Eh bien ?

— Eh bien, on vient de s'apercevoir que cette fameuse ligne avait été organisée en sous-main par les Boches eux-mêmes !

— Hein ?

— Mais oui ! Ils savaient que la clientèle ne leur reviendrait pas de si tôt. Alors, ils ont établi dans les pays neutres des comptoirs de marchandises camouflées. Puis ils ont inventé cette ligue, avec un magasin de vente à Paris. Comme c'était moins cher qu'ailleurs, on s'y fournissait avec empressement. Le pot-aux-roses vient d'être découvert...

Derrière le binocle, les yeux de Réal souriaient discrètement. M. Bloquet restait muet. Coigny insista :

— De telle sorte que les imbéciles qui faisaient partie de cette ligue se sont jetés tout droit dans la gueule du loup.

Un silence gêné s'ensuivit. Comme une ombre de nuages sur une plaine ensoleillée, l'impression d'une gaffe passa sur les convives. En effet, M. Alexandre Bloquet avait été, au début, l'un des premiers membres de cette ligue patriotique, et l'un de ses apôtres les plus chaleureux.

Vexé, il se mit à mastiquer en silence avec tant d'énergie que son nez semblait entrer dans son menton.

Coigny, qui ne s'était aperçu de rien, relata quelques autres traits où s'attestaient la perfidie et la servilité allemandes.

— Rien ne les arrête, ces gens-là ! Savez-vous que, vingt-quatre heures avant l'abandon de

Lille, un négociant allemand a vendu aux Lillois des drapeaux tricolores pour le pavoisement du lendemain ? Et on m'a montré la copie d'un télégramme venu de Berlin, adressé le 12 novembre 1918, à un commerçant de Metz, pour lui dire : « Nous tenons à votre disposition cinquante disques de la *Marseillaise*, chantée par M^{lle} Chenal, de l'Opéra. »

M^{me} Réal, soulagée par cette diversion, laissa éclater son ressentiment contre tant de fourberie, de platitude et d'impudence, et son mari, qui se préparait à fumer, montra l'allumette et dit :

— Tenez, rien que cela est significatif... En 1830, au collège de Dôle, un professeur de chimie enseignait comment on fait détonner une combinaison de certains produits en les frappant avec un marteau. Un élève qui avait l'esprit curieux essaya de rendre ce mélange inflammable. Il réussit à se procurer du phosphore et parvint à créer l'allumette d'où le feu jaillit par friction. Eh bien, ce jeune homme ne put trouver ni dans sa famille, ni chez ses connaissances, les quelques mille francs nécessaires pour propager sa découverte. Un jour, il en parla mélancoliquement à un commis-voyageur allemand. Deux ans après, le monde entier se servait d'allumettes chimiques allemandes.

— Voyez-vous, les canailles ! — dit M. Bloquet.

— N'empêche — reprit Réal, qui s'amusait parfois à taquiner son beau-père — que sans les Boches nous battrions encore le briquet !

On sonna. La conversation s'interrompit, et, dans le silence hostile à l'inconnu qui venait troubler la fin du repas, Réal grogna :

— Quel est le raseur qui...

C'était Maxime Duport.

L'appréhension se détendit. Duport ! le camarade d'enfance de Réal ! son vieux Maxime !

— Faites entrer, bien vite... Vous ajouterez une tasse. Servez les liqueurs ici...

Maxime Duport était un robuste gaillard, brun de cheveux et doré de teint, dont la prestance conservait un air de jeunesse : Homme de sport, il avait su rester svelte et fringant comme un sergent de chasseurs à pied. Jamais les affres d'une angoisse intellectuelle n'avaient marqué leur empreinte sur son visage lisse à petite moustache relevée. Ses yeux rieurs exprimaient le plaisir de vivre. C'était un brave garçon, prompt aux enthousiasmes et aux attendrissements, aimé des femmes à cause de l'expérience amoureuse que témoignait sa façon de les regarder, gai, gourmand, bavard, épanoui.

Durant la guerre, après un séjour au front, il avait, comme tous les esprits assez obstinément

combatifs pour lutter contre des concurrents, obtenu d'être ramené à Paris. Grâce à des missions économiques, il s'était créé d'utiles relations. Maintenant, il s'occupait d'industrie.

Il s'assit, bien accueilli par tous. On lui offrit un verre d'Armagnac qu'il échauffa savamment dans sa main avant de déguster.

La conversation reprit, mais atténuée, capricieuse. Maxime Duport félicita Réal de son dernier roman.

— Épatant, mon vieux... il est à tous les étalages... J'en ai entendu parler beaucoup... C'est un succès, un vrai... Hein, Jacques, tu te souviens quand tu as publié ta première poésie dans *Primavera*, la petite revue dont j'étais l'administrateur...

— Oui, il y a... vingt-cinq ans...

Maxime affecta un air offensé :

— Merci bien, mon vieux...

Puis :

— Le père Machuiset, notre professeur de rhétorique, t'avait prédit une belle carrière... Il voyait clair...

— Bien que diablement myope !... Dis, Maxime, tu te rappelles quand tu t'es promené au fond de la classe avec ton parapluie ouvert, sans qu'il s'en aperçût?...

Ils poursuivirent ainsi l'évocation de leur commune jeunesse, jusqu'à ce que Maxime

Duport, après un coup d'œil sur sa montre-bracelet, déclarât :

— Bigre!... Et les rendez-vous!... chers amis, je ne suis venu vous dire qu'un petit bonjour... je me sauve... A bientôt? Au fait, je dîne vendredi chez les Malapied. Vous en êtes?

— Aïe! — fit Réal — je crois bien que je vais être souffrant, ce soir-là... Ils m'embêtent, ces nouveaux riches.

M^{me} Réal protesta :

— Mais mon ami, nous avons accepté...

Duport prit un air compétent.

— On mange bien, chez eux.

M^{me} Réal insista :

— Et tu y rencontreras Gaston Capin. Tu comprends ce que cela veut dire, n'est-ce pas?

Oui, il le comprenait! l'académicien Gaston Capin... Une voix à gagner... Hélas! Faudrait-il se mettre à courtiser ainsi des pions chamarrés sur le tard, couronnés pour n'avoir jamais eu que des idées banales, des idées allant par groupes, uniformes, humbles et pâles comme un défilé de petites orphelines?

Maxime Duport, en prenant congé, baisa la main replète de M^{me} Réal, que cette courtoisie fit se rengorger.

— Alors, à vendredi? — dit-il.

Réal soupira :

— A vendredi.

III

LA ROUTE EST BELLE

Le succès produit le succès comme
l'argent produit l'argent.

CHAMFORT.

L'écrivain passa dans son cabinet de travail.

Lorsqu'il eut diminué la pile des « lettres à répondre », il composa, rapidement et sans ratures, l'article hebdomadaire qu'il avait coutume d'envoyer à un grand journal d'Amérique. C'était une impression de vie parisienne. Il parla des opérettes à la mode, tira de leur succès des conclusions de philosophie familière. Il travaillait sans déplaisir comme sans effort, jouissant de voir sa grande écriture régulière, aux lettres bien formées, s'avancer le long des pages comme une armée qui défile. Puis, en quelques phrases ingénieusement tournées, il répondit à une enquête de presse, avec la préoc-

cupation de ne pas se tirer d'affaire par une pirouette, car ce créateur d'œuvres légères était un esprit réfléchi.

Vers quatre heures, il sortit. La rue du Général-Foy où il habitait était presque déserte et invitait à la marche. Il passa devant Saint-Augustin. La coupole grise se détachait sur le ciel nacré, dans la pâleur d'une fin de jour hivernal. Les branches supérieures des arbres couleur de lilas et de mauve se teintaient encore d'un peu de soleil.

Il suivit le boulevard Malesherbes, bordé de boutiques luxueuses. Ses talons sonnaient sur le macadam. Il éprouvait une sorte de vague allégresse, provenant d'une sensation d'équilibre physique et moral. « Le bonheur — disait-il parfois — serait assuré si l'on s'appliquait à rendre conscientes les satisfactions matérielles que nous laissons perdre dans l'inconscient. Puisqu'on souffre tant de n'avoir qu'un bras ou d'éprouver un mal de tête, pourquoi ne nous appliquerions-nous pas à jouir de l'idée que nos deux bras sont valides ou que notre tête est libre d'incommodité? » Et il constatait avec satisfaction le jeu de ses muscles et de ses poumons.

L'obligation de répondre au salut d'un promeneur l'interrompait souvent. Son portrait avait récemment paru lors du lancement d'un

feuilleton pour un journal à gros tirage. Depuis, des inconnus se découvraient devant lui pour s'honorer d'une relation flatteuse :

Il s'arrêta devant une vitrine de libraire. Son dernier volume était en bonne place ; l'épaisseur de plusieurs exemplaires superposés le détachait de la foule plate des ouvrages rivaux ; il lut sur la couverture : trente-septième mille, et en éprouva du plaisir.

Par les rues, encombrées de passants, et où les lampes électriques s'allumaient dans la brume rosâtre du crépuscule, il gagna l'hôtel du journal *Le Boulevard*. Depuis peu, les bureaux avaient été installés dans le pavillon de Hanovre, en face du Vaudeville.

L'huissier qui gardait l'antichambre de la rédaction se leva poliment.

— J'ai beaucoup de choses pour vous aujourd'hui, Monsieur Réal...

Réal prit le paquet de lettres qu'on lui tendait et demanda :

— Le patron est arrivé ?

Puis il pénétra dans le cabinet directorial. Il comptait parmi les rares familiers que l'on n'annonçait pas.

Martin, le directeur du *Boulevard*, lui serra la main chaleureusement. C'était un homme gras, à barbiche, et dont les yeux souriaient avec une tendresse qui semblait prête à s'humecter de

larmes. Mais son âme, peu encline aux effusions, demeurait ombrageuse et toujours préoccupée.

— Une lettre à signer... Vous permettez, cher ami?

— Comment donc! — dit Réal.

Il profita de ce loisir pour déchiqeter de l'index des enveloppes que le garçon lui avait remises. Invitation à dîner dans une de ces maisons traditionnelles et désuètes où se préparent les élections académiques; demande de collaboration pour un magazine nouvellement fondé; louanges calligraphiées par une provinciale : « *Cher Maître, permettez à une admiratrice inconnue...* »; prière de présider le dîner de l'*Écritoire*, groupe d'écrivains qui seraient « *très honorés de voir leur réunion illustrée par la présence d'un auteur si...* »

— Ils m'embêtent! — grogna Réal, flatté.

La porte s'ouvrit. Un gros garçon moustachu et coiffé d'une crinière qui semblait rejetée en arrière par le vent d'un perpétuel orage entra, des papiers à la main. C'était un des rédacteurs à tout faire de la maison.

— Ah! Maître! Pendant que je vous tiens — s'écria-t-il en saisissant Réal par le revers de sa veste — vous allez me donner une interview. Dites?... Nous publions une série, *L'Horizon littéraire*. Que préparez-vous en ce moment?

Réal énuméra ses projets : une pièce pour le Français, *La Danse devant l'Arche*, sorte de satire des mœurs. Un ballet pour l'Opéra-Comique : *La Zingarella*, fantaisie vénitienne, avec des manteaux, des masques, des scènes aux lanternes reflétées par le canal, des palais somptueux et délabrés, des bichons enrubannés, des matamores... Il travaillait aussi à un roman : *Le Bonheur de Lucienne*, destiné à la *Revue de Paris*, et à un autre pour la *Revue des Deux Mondes* : *La Couronne de Feu*, où il étudierait la vie intime d'un souverain.

Un autre collaborateur était entré dans le bureau pour soumettre à Martin des épreuves. Il s'inclina respectueusement devant Réal, puis, s'adressant à Martin :

— La dernière heure du *Temps* annonce que le tour de ce pauvre vieux Thomassin est arrivé... J'ai préparé la nécrologie. Nous aurons un très beau portrait inédit.

— Pauvre Thomassin ! — reprit Réal avec commisération.

Martin le regarda.

— Dites donc, mon cher... Voilà un fauteuil libre, à l'Académie...

Réal rispota en feignant l'indifférence :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Martin se mit à rire.

— Soyez franc !

— Eh bien — concéda Réal — s'il faut tout vous dire, j'y ai pensé. Oui, on m'en a déjà parlé... Mais j'hésite encore à me mettre en avant... Un échec, c'est si bête!

— Un échec? Allons donc! Vous arriverez dans un fauteuil, c'est le cas de le dire...

Il appuya sur un bouton.

— Je vais faire passer un écho ce soir pour amorcer la candidature... Si, si... Laissez-moi faire... Vous verrez que ça ira tout seul.

Réal sortit du bureau directorial, le cœur léger. L'Académie! Depuis quelque temps déjà les amis ou les flatteurs lui en parlaient. Et n'était-ce pas naturel, au fond, après une carrière faite de succès, incontestés bien qu'ils fussent éclatants? L'Académie, ce serait la consécration définitive, le prestige qui s'accroît spontanément, indéfiniment, la gloire...

Quand il rentra chez lui, il aperçut son smoking préparé sur le lit. Il y avait une répétition générale ce soir-là. M^{me} Réal, prise d'une crise de migraine, ne voulut pas accompagner son mari. Il dina hâtivement et se rendit au théâtre en fumant un cigare.

Quand il s'assit dans son fauteuil, plusieurs têtes se tournèrent de son côté et on lui fit des saluts nuancés tour à tour de cordialité, de déférence, de simple politesse et de courtoisie. A

l'entr'acte, Martin, qui le rencontra sur un escalier, l'arrêta :

— Décidément, cher ami, vous avez bon vent ! J'ai téléphoné tout à l'heure à l'Instruction Publique. Vous savez qu'il y est très fortement question de vous, pour la rosette, en juillet !

Oui, décidément, il avait bon vent !

Après avoir serré des mains et s'être entendu questionner nombre de fois sur sa santé : « Tiens ! Bonjour, mon cher ! Comment ça va ? — Bonjour, ça va bien ? — Ça va ? », il parvint sur la scène où l'auteur, dans un groupe d'amis, recevait des félicitations. Les louanges de Réal parurent l'honorer spécialement. Quand Réal retourna vers la salle, il entendit deux machinistes qui causaient en le désignant du menton :

— Qui c'est, c'type-là ? Il me semble que j'ai vu sa cafetière.

— C'est Réal, tu sais bien, celui qui écrit sur le *Boulevard*.

— Ah ! le v'là... Eh bien, c'est pas pour dire, mais tout ce qu'il écrit, c'gas-là, c'est tapé !

Les compliments indirects ne sont pas les moins agréables.

Après la représentation, Réal rentra doucement chez lui, respirant l'air de la nuit avec plaisir, comme on boit un vin frais. Il entr'ouvrit la porte de la chambre qu'habitait Mélanie pour voir si la migraine durait toujours. A la lueur de

la veilleuse, il aperçut sa femme qui dormait, la bouche ouverte, laissant échapper, sur un rythme lent, un léger râclement guttural.

— Allons, tout va bien...

En revenant dans sa chambre, il tira de son paletot les lettres qu'il y avait enfoncées pêle-mêle au journal et les prépara pour le courrier du lendemain matin.

« *Cher Maître, permettez à une admiratrice...* »

Au fond, c'est très amusant la gloire. Et quand, son smoking enlevé, il l'eût disposé sur le dossier d'une chaise pour éviter les faux plis, il regarda le ruban de la Légion d'honneur qui en décorait le parement, et se rappela la joie éprouvée quinze ans plus tôt. Pauvre vieux ruban ! Son rôle allait bientôt finir, une rosette le remplacerait... Et il le regarda avec la tendresse un peu mélancolique dont on a le cœur pénétré devant un vestige de jeunesse.

IV

LES BIENFAITS DE LA GUERRE

...les barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre de milliers d'hommes, et en font remercier Dieu, solennellement.

VOLTAIRE.

Au dîner qu'offraient M. et M^{me} Malapied, Jacques Réal, en sa qualité de personnage célèbre, avait été placé à la gauche de la maîtresse du lieu. Elle avait à sa droite M. Gaston Capin, de l'Académie française.

Le couvert luisait doucement sur la nappe brillante. Des groupes de Saxe, aux gestes mignards, alternaient avec des corbeilles de roses.

En face, M. Auguste Malapied, chétif, pauvre de substance, la bouche mince et décolorée, le

regard toujours vacillant d'inquiétude, faisait les honneurs avec timidité.

Durant la guerre, une immense fortune s'était abattue sur lui avec une violence de cataclysme. De bourgeois aisé, il était devenu plusieurs fois millionnaire, par le seul effet du destin. Les valeurs qui, en 1913, lui rapportaient quarante mille livres de rentes avaient soudain haussé. Bien conseillé, il avait acquis des tableaux de Renoir et de Cézanne, malgré la sorte d'effroi que cette peinture lui inspirait, et les avait revendus opportunément. Depuis, ses biens s'étaient accrus par la seule force de la vitesse acquise, comme une boule de neige. Maintenant, il avait quitté son appartement pour occuper un hôtel où l'on accédait par une porte monumentale, un large escalier de pierre décoré de tapisseries, et des antichambres où étaient postés plusieurs domestiques à visages de magistrats, qui se passaient l'un à l'autre les invités. Tandis que M^{me} Malapied, une blonde épaisse, placide comme une crémillère à son comptoir, portait des rangs de perles qui marquaient des étapes de fortune comme les cercles de l'aubier indiquent l'âge des arbres, il était, lui, de mise modeste; il n'osait que des gestes inachevés, il parlait bas, et donnait l'impression d'un parent pauvre dans le splendide décor de son logis.

Autour de la table...

Bernard Pelletier, beau garçon bien coiffé qui fréquentait les salons où l'on danse. Les femmes le consultaient pour s'éclairer sur ce qu'il convient d'avoir vu. Il connaissait les nouveaux petits restaurants et les derniers scandales. Une logique sommaire lui tenait lieu de discernement. Comme il n'avait pas de sens critique, il était bon orateur. Il parlait avec un léger accent anglais, par élégance.

Parmi la conversation grêle et timide dont s'accompagne un début de repas, on entendait l'accent méridional de Guy Montignac. Ce Toulousain subtil, demi-commerçant, demi-artiste, portait, sous son visage à barbiche dessiné purement comme une tête de médaille, une cravate blanche qu'il nouait avec une négligence appliquée, pour marquer son indépendance d'esprit.

Il causait avec Jules Giraudet, le propriétaire du *Chocolat Giraudet*, un noiraud, dont les prunelles s'exorbitaient derrière un binocle de myope aux verres déformants. Un crin dur, très noir, empiétait sur son front, bleuissait ses joues rasées. Il était agité par une incessante pétulance qui faisait gesticuler ses bras trop courts comme des ailerons de pingouin, et glapir sa voix nasillarde.

Plus loin, Maxime Duport discutait le dernier vote de la Chambre avec Arsène Lebardeau-

Chatenais, personnage chauve à large barbe blonde, dont le visage inerte, et qui semblait de cire rose, aurait pu servir de modèle pour un sculpteur chargé de représenter l'homme raisonnable.

Ils étaient séparés les uns des autres par leurs épouses, scintillantes d'excessives parures, et qui s'examinaient hostilement avec des sourires amicaux.

Six ans plus tôt, il y aurait eu là une assemblée de tranquilles bourgeois parisiens. La guerre avait fait d'eux — avec Malapied trente fois millionnaire ; Bernard Pelletier qui devait son faste à d'abondantes commissions ; Montignac, enrichi par le trafic des chefs-d'œuvre ; Giraudet, grand fournisseur de chocolat aux armées ; Lebardeau, membre du Conseil d'administration de plusieurs affaires industrielles — une tablée de nouveaux riches.

Le petit M. Giraudet racontait à sa voisine qu'il venait de promener son jeune fils en automobile sur les routes de l'ancien front. Il décrivait les villages écroulés, les usines en ruines, les champs creusés d'entonnoirs, les bois déchiquetés, avec tant d'animation qu'il lui fallut, à plusieurs reprises, rattraper son lorgnon. Chacun le questionnait sur la désolation de la France. M^{me} Malapied, satisfaite, constata que la conversation générale venait enfin de s'engager.

— J'ai voulu lui faire voir ça, à cet enfant — criait Giraudet — pour qu'il apprenne *de visu* à détester les Boches.

L'académicien Gaston Capin approuva d'un hochement de tête ce procédé d'éducation.

— Il faut — poursuivit Giraudet avec véhémence — qu'aucun de nous n'oublie jamais le mal qui lui a été fait !

Réal, muet, songea : « Aucun de nous, c'est beaucoup dire... Ce petit M. Giraudet !... Il m'a confié, je m'en souviens, qu'il possédait un gros paquet d'actions d'une société qui, fondée au capital de deux millions et demi, a réalisé trente millions de bénéfices nets pendant les trois premières années de la guerre... Les porteurs de ces titres-là n'ont été des victimes que dans une proportion modérée. »

Comme l'exaltation du chocolatier tombait un peu, Réal demanda, sur un ton assez nonchalant :

— Cher monsieur Giraudet... Voudrez-vous me rappeler, tout à l'heure, que j'ai quelque chose à vous dire... Oh ! pas un secret... Mais cela n'est guère intéressant ici...

M^{me} Malapied protesta :

— Monsieur Réal ! ce que vous dites est toujours intéressant !

Il reçut stoïquement ce lourd éloge, et poursuivit :

— C'est à propos de la Société des moteurs Salmson... je sais que vous connaissez admirablement sa situation...

— Oui ! un petit peu — répondit Giraudet, avec une réserve sans modestie.

Réal savait s'amuser dans le monde. Un de ses plaisirs consistait à questionner publiquement un homme récemment enrichi sur l'origine de sa fortune. Il savourait alors le malaise de l'interlocuteur partagé entre son désir de ne pas avouer tous ses bénéfices et son orgueil d'être prospère.

En peu de mots, Giraudet répondit au renseignement que Réal lui demanda, et conclut :

— Allez ! Qu'on ne s'inquiète pas de la Société Salmson. C'est la plus forte maison de moteurs, et elle le restera.

La plus forte ? M. Arsène Lebardeau-Chatenais ne partageait pas cette certitude.

— Vous oubliez l'Hispano-Suiza, mon cher, dit-il. Ses bilans ont été superbes ! Rappelez-vous les chiffres qu'on a cités à la Chambre ! 48.000 moteurs vendus 20.000 francs pièce, alors qu'ils revenaient à 9.000 francs ! Voilà une maison qui a gagné deux cents millions ! Un rapport de 525 p. 100 en 1917 ! Ça, c'est une société bien conduite.

L'entretien sur les bénéfices des usines de guerre se généralisa. Gaston Coigny fit observer

que la Société Hotchkiss, qui fournissait les mitrailleuses...

Maxime Duport l'interrompt :

— Et Dieu sait s'il en fallait à la France!

— Il en fallait, certes! — reprit Coigny. — Grâce à cette nécessité, grâce à son activité patriotique, la Société Hotchkiss peut se flatter d'avoir eu l'un des plus beaux développements qu'on puisse enregistrer. Pensez donc qu'en 1914, son capital social était de quatre millions; elle donnait à ses actionnaires peut-être 8 p. 100. En 1916, l'action correspondait à du 463 p. 100.

Comme on s'étonnait, Pelletier justifia ce chiffre :

— Dame! la section de mitrailleuses revenait à 4.000 francs. C'est 12.000 francs que la Société la revendait!

— Elle allait fort — dit Réal.

Il regarda sa femme pour échanger avec elle, d'un regard, leurs impressions. Que pensait-elle de ces chiffres énoncés avec tant d'inconscience? Que pensait-elle de ces bénéficiaires de la guerre étalant cet inventaire avec béatitude? Ils n'oubliaient qu'une multiplication, celle des morts... Mais M^{me} Réal parlait du renchérissement des bas de soie avec l'élégant Pelletier, son voisin.

Le sage Lebardeau-Chatenaïs répondit à Réal :

— Tout le monde allait fort à ce moment-là.

Ne pas faire comme les autres aurait été jouer un rôle de dupe.

Guy Montignac, toujours renseigné sur les dessous financiers et parlementaires, expliqua :

— Parbleu ! La Société Hotchkiss a été bien gérée, puisqu'elle a eu un ministre comme administrateur, et que celui-ci en avait confié la direction à son chef de cabinet !

Un sourire parut sur les visages. D'autres chiffres furent prononcés. Chacun des convives se flattait d'apporter à la conversation un document nouveau, et présentait comme un chef-d'œuvre d'ingéniosité commerciale l'énormité des paiements obtenus de l'État. L'un citait des baïonnettes revenant à 13 francs et des fusils revenant à 85 francs dans les manufactures nationales, et que les manufactures privées vendaient à la France 26 francs et 145 francs. L'autre signalait les pièces détachées pour avion facturées 93 francs, alors qu'elles en valaient 10, et les indicateurs de vitesse pour avion vendus 42 francs, quand leur prix de revient était de 4 francs tout au plus. Ils parlaient de ces bénéfices sans indignation, avec un cynisme bon enfant ; ce n'était que des traits pittoresques.

Gaston Capin fit observer que dans tous les pays les profits de guerre avaient été aussi copieux. Le mémorandum, préparé en Angleterre par l'Administration du Revenu intérieur,

établissait que les richesses privées britanniques s'étaient augmentées de quatre milliards de livres sterling!

— Non, allez! — dit à son tour Montignac — cela n'a été en rien une spécialité française... Pour les grands-ducs de Russie, la campagne ne fut pas non plus une opération déficitaire... Et même, tenez, dans l'honnête Amérique, il y a eu aussi des malins... Parmi les marchandises que New-York envoyait par montagnes sur le continent, combien de prétendues fournitures de guerre ont été commandées, payées là-bas et débarquées ici, qui n'étaient que bien peu des fournitures de guerre. On découvre tout cela maintenant, dans les stocks... Des millions de paires de menottes, oui, des millions! Et des quantités formidables de fers à friser, de soutien-gorge et de bonnets d'enfants!...

Les convives furent égayés par cette révélation que lançait la voix méridionale de Montignac.

— En somme — dit Réal — la guerre a été une excellente affaire pour tous les gens qui vendaient quelque chose.

— Et même pour d'autres! Les armateurs français ont réalisé cinq cents millions de bénéfices en 1915!

— Et les banques, donc! Soixante millions de commission pour lancement d'emprunts en 1918!

Le sage Lebardeau-Chatenais, reflétant sur son crâne poli les lumières des girandoles et flattant de la main sa barbe soyeuse, conclut que l'argent va toujours à l'argent, comme le fleuve à la mer.

— Oh! Il y a des exceptions — dit Duport. — Certains coups de chance ont enrichi des gens très modestes. Vous connaissez l'histoire de ce petit importateur qui a gagné deux millions dans sa journée, sur une seule affaire de figues...

— Et — ajouta Montignac — celle de cet aviateur qui, averti par un coup de téléphone qu'une adjudication d'un stock de cinquante mille paire de chaussures devait avoir lieu dans un pays perdu, prit une des autos de l'escadrille, se rendit sur place, acheta les bottines à 2 francs la paire, et les revendit 20 francs la paire, dès le jour même.

— Celui-là a su profiter du gaspillage — déclara Lebardeau-Chatenais. — Et Dieu sait s'il y en a eu!

Maxime Duport l'approuva et raconta qu'il avait une fois visité un camarade chargé de surveiller un dépôt d'hélices d'avion. C'était pendant l'hiver. Le combustible manquait. On se chauffait avec les hélices, à raison d'une demi-douzaine par journée.

— Oui, gaspillage, évidemment — dit Montignac. — Mais comment y remédier? L'Admi-

nistration elle-même est complice. Il suffit quelquefois d'un jeu d'écriture pour qu'un fait comme celui-là devienne tout à fait innocent, alors que brûler une vieille caisse exposerait le coupable à de redoutables sanctions... Alors, on se débrouille...

Il connaissait, ce Toulousain, l'art de se débrouiller.

Jules Giraudet fut repris d'exaltation et, congestionné par le bourgogne, il s'écria :

— L'Administration a été au-dessous de tout pendant cette guerre ! Songez donc ! Les Domaines vendaient les vieux papiers 8 francs les cent kilos, dans le moment même où n'importe quel marchand de déchets payait les cent kilos aux particuliers plus de 40 francs !

Sur la compétence administrative, les avis furent partagés. Quelqu'un fit observer que, après le premier tohu-bohu de la mobilisation, on avait pris soin de faire diriger les services par des personnalités adaptées à ces fonctions. C'est ainsi que des membres de la famille Potin et de la famille Dubonnet avaient été mobilisés au ministère du Ravitaillement, pour traiter les questions relatives à l'alcool. Certes, leurs affaires privées n'en souffrirent point. Mais du moins les marchés ne furent passés qu'en connaissance de cause.

Tout en se délectant du foie gras rosé qu'on ve-

nait de leur servir, les convives se mirent alors à parler des fils, gendre ou neveux d'hommes célèbres rencontrés durant la campagne dans les postes qu'ils avaient occupés. Duport avait servi à Châteauroux; Pelletier avait été, dès le début des hostilités, pourvu d'un emploi à La Rochelle; Montignac n'avait pas quitté Paris, sauf pour séjourner à Bordeaux; Giraudet avait été mobilisé dans son usine.

Ils avaient occupé ces postes en feignant toujours d'être sur le point de partir pour le front et en affichant leur impatience de demeurer mêlés à des hommes qui ne se battaient point.

Maintenant que cette attitude était devenue superflue, ils parlaient tranquillement de leur longue villégiature.

Réal, depuis le commencement du repas, avait éprouvé une irritation croissante. N'aurait-il pas mieux fait de refuser cette invitation et de rester tranquillement chez lui, à travailler? Il se blâmait d'avoir cédé aux calculs ambitieux de M^{me} Réal. Capin méritait-il qu'on perdît, pour se concilier sa faveur, trois heures de travail?

Puis, tous ces chiffres dont on l'avait étourdi l'exaspérait. Depuis longtemps il savait ce qu'il convient de penser des enrichis de la guerre. Il ne s'attardait pas en récriminations, car il avait pris son parti des inégalités sociales. Pourtant,

il aurait souhaité à ces gens-là plus de retenue dans l'exhibition de leur prospérité. Tandis qu'ils menaient une existence agréable et profitable, il avait tenu, lui, à faire campagne. Il était resté mêlé, durant quatre années, à un pauvre troupeau territorial tantôt suivant une armée, tantôt une autre, pour l'accomplissement d'humbles travaux. Il avait souffert du défaut de logement, de la nourriture médiocre, du froid, de la tristesse hébétée dont sa longue misère l'avait empli peu à peu. Le souvenir de son sacrifice suscitait en lui un sentiment d'indignation méprisante contre ces guerriers du front sud-ouest. Cela montait en lui comme une bouffée de colère, comme un de ces élans juvéniles dont il était capable encore, et qui donnaient tant d'âme à ses ouvrages.

Tout à coup, il remarqua que le maître d'hôtel portait le ruban de la croix de guerre, et ne put contenir cette interrogation :

— Eh bien ! Et vous, mon ami, où l'avez-vous gagnée, votre croix ?

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il y eut un silence. Le maître d'hôtel, gêné d'être l'objet d'une telle atteinte au protocole, répondit avec confusion :

— Aux Épargnes, monsieur.

Réal regrettait maintenant son incartade. Il « enchaîna » et demanda à Giraudet s'il avait

passé par là, durant sa récente tournée au front. Aussitôt, celui-ci reprit sa description romantique de ce paysage, tandis que les autres convives, soulagés de sentir l'incident dissipé, se hâtaient d'en effacer le souvenir par une conversation plus vive.

On servait un carré de glace décoré de cerises confites pareilles à des cabochons de rubis, et dont l'intérieur, sous une carapace ferme, contenait une crème au kirsch à la fois onctueuse et mousseuse. Capin en fit compliment à M^{me} Malapied.

— Excellente, en effet — acquiesça Réal.

Mais il ne pouvait se défendre d'évoquer, à propos des Épargnes dont Giraudet parlait toujours, la nourriture des combattants : macaronis grisâtres, viandes fibreuses où tremblait une graisse jaune, riz gluant, rata figé, vin battu dans le métal des bidons... Et le raffinement du service à dessert aux couverts de vermeil, aux porcelaines peintes, le faisait songer à ces assiettes d'aluminium rayées par la lame du couteau de poche, minces assiettes qu'on tenait entre ses doigts gourds, âprement, car on avait faim, en les protégeant contre le vol d'un papier que le vent décollait des feuillées voisines...

Soudain, il se ressaisit. Quoi ! Allait-il « verser dans l'antimilitarisme et le pacifisme », à présent ? Parbleu ! Voilà qui serait excellent pour

sa candidature... Aussi, pour se débarrasser des obsessions qui hantaient sa mémoire, pour s'étourdir, et pour regagner un peu la faveur de Capin et des convives, il profita d'une occasion qui s'offrait, et commença, avec humour, l'éloge des nouveaux privilégiés :

— On reproche aux petits bénéficiaires de la guerre d'avoir les ambitions, les maladresses de M. Jourdain. On leur reproche d'être mal initiés aux coutumes de l'élégance... Mais qu'est-ce donc, je vous le demande, qu'une génération, dans l'histoire d'une race?... Les nouveaux riches, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont le plus sûr garant de nos progrès dans le domaine de la délicatesse, de l'art et de la pensée. Que seraient devenus leurs enfants, s'il n'y avait pas eu cette guerre? Sans doute, d'humbles commis. Au contraire, ceux-ci vont recevoir à présent une éducation complète. Ils suivront les leçons des meilleurs professeurs. Affranchis d'entraves matérielles, ils pourront étudier à loisir les chefs-d'œuvre et s'en inspirer. Je crois que, grâce aux enfants des nouveaux riches, nous aurons, dans vingt ou trente ans d'ici, la plus magnifique génération d'écrivains, d'artistes, d'orateurs, d'hommes de goût que la France ait jamais connue.

Les assistants écoutaient avec un sourire de béatitude ces phrases qu'il émettait comme un

paradoxe, et dont ils considéraient la vraisemblance avec une intime satisfaction.

Et tout malaise était dissipé quand M^{me} Malapied, ayant repoussé sa chaise, donna, parmi le brouhaha que firent les convives levés ensemble, le signal de quitter la salle à manger.

Tandis que l'insignifiant troupeau des femmes se groupait dans le salon, les hommes gagnèrent le fumoir et se mirent à boire de la vieille fine champagne, en bavardant, en fumant des cigares de prix, en regardant les nouveaux tableaux dont Malapied avait enrichi sa collection. Le propriétaire, muet, écoutait, en hochant la tête, les compliments que ses invités lui faisaient autant par souci d'être agréables à leur hôte que par désir d'attester leur propre compétence.

Cependant Gaston Capin, dont la compréhension artistique s'arrêtait aux fantaisies d'Albert Guillaume et aux audaces de Roybet, développait, devant ces satisfaits, un de ses thèmes favoris : la prospérité de la France à l'issue de cette guerre victorieuse.

— Notre situation est magnifique — disait-il. — La gloire militaire de nos armées, atténuée par nos revers de 1871, s'est définitivement rétablie. Nous avons fait ce qu'il fallait pour imposer le silence à tous ceux qui parlaient avec une pitié un peu méprisante de la décadence française.

Nous avons contribué à la création de républiques orientales qui seront nos alliées possibles dans les guerres à venir. Je ne conteste pas l'importance de nos sacrifices, mais j'estime que nous serions injustes en cherchant à diminuer les résultats de la victoire consacrée par le traité de Versailles. Désormais la France est revenue à son rang de première puissance du monde.

Chacun l'écoutait avec une attention déférente. Il continuait à discourir :

— Le seul élément qui puisse offrir quelque inquiétude, c'est chez nous l'abaissement de la natalité. Les ouvriers maintenant ne veulent plus faire d'enfants. C'est épouvantable ! Et pourtant Dieu sait si l'État accomplit tout le possible pour rendre prospère la condition des familles nombreuses ! Elles sont honorées de la considération générale !

Lebardeau-Chatenais, dont le crâne reflétait à présent l'éclairage rosé du fumoir, objecta, non sans bon sens :

— Oui, mais comment se loger ? C'est là, pour elles le difficile.

Bien qu'il fût médiocrement favorable au régime, Capin assura que la plus active bienveillance régnait dans les hautes sphères à l'égard de ceux qui donnent à la France des citoyens, et que l'État était résolu à frapper de plus en plus durement les égoïstes sociaux.

Réal s'approcha du groupe.

— Croyez-vous que la dépopulation soit une conséquence de l'égoïsme ? C'est plutôt une conséquence naturelle du machinisme. Aux champs, une faucheuse mécanique fait la besogne de sept ouvriers, une moissonneuse-lieuse supprime la besogne de quinze faucheurs et ramasseurs. A l'usine, l'atelier tend à devenir un ensemble de machines fonctionnant sous la surveillance de quelques hommes spécialement instruits. Il faut bien que les familles aient de quoi payer cette instruction, et il faut bien, d'autre part, que diminue le nombre des manœuvres désormais inemployés.

Giraudet, les yeux écarquillés, s'exalta :

— D'accord ! Mais pense-t-on ainsi de l'autre côté de la frontière ? Toute la question est là. Qu'est-ce que peuvent contre les familles saxonnes de huit enfants nos familles françaises qui en comptent deux ou trois, tout au plus ? Dans vingt ans d'ici cette progression nous voue à l'écrasement, si nous ne poussons pas le cri d'alarme !

— Méfiez-vous ! — dit Réal en levant le doigt.
— Les alarmistes sont des gens très suspects...

A cette évocation des affiches qui avaient recommandé le silence aux propagateurs d'informations décourageantes, tous furent mis de bonne humeur, comme il advient quand on se

souvent de mauvais jours enfin disparus.

— D'ailleurs — dit Réal — je crois que vos craintes ne sont pas aussi fondées que vous le pensez. Je n'en voudrais pour témoin que le général Joffre lui-même, ce malthusien vénérable...

— Comment ! Joffre ?

— Oui... Je crois que c'est en janvier 1913 qu'il a dit dans un discours aux anciens élèves de l'École Polytechnique, à peu près ceci : « Le nombre n'est pas l'agent unique de la victoire, et nous pouvons ne pas nous effrayer des sinistres prophéties de ceux qui voient dans la décroissance de notre natalité une cause certaine de défaite, en présence de l'augmentation continue des populations voisines. » Vous voyez...

Réal se délecta sournoisement de l'ahurissement où ces messieurs étaient maintenus par ce texte peu conforme aux idées régulières qui défilaient habituellement dans leur esprit. Puis, il continua :

— Nous étions un peuple fécond et nous sommes devenus un peuple stérile, parce que nous étions un peuple gaulois et que nous sommes devenus un peuple pudibond. Comment voulez-vous que les gens soient portés à la procréation, alors que vous vous efforcez de chasser des esprits les images voluptueuses ? Vous souhaitez qu'on fasse l'amour, et vous

tâchez qu'on n'y pense point ! Une vague de décence a noyé les journaux. C'est à peine si l'on s'y embrasse, aujourd'hui. On n'y admet plus que des histoires de voleurs ou des aventures fondées sur des hypothèses scientifiques. Dès qu'une affiche montre une femme aux seins nus, des moralistes indignés dénoncent cette excitation au plaisir... Il faut être logique ! De deux choses l'une : ou bien un écrit licencieux ne porte pas à l'amour, et dans ce cas il est inoffensif. Ou bien il porte à l'amour, et dans ce cas la natalité peut trouver là une chance d'augmentation.

Les auditeurs commençaient enfin à comprendre que Réal plaisantait. Leurs sourcils, d'abord en arc, redevenaient peu à peu horizontaux. Réal, doctoralement, conclut :

— Le ministère de l'Intérieur devrait fonder une section spéciale destinée à propager en France des livres licencieux pour ranimer un peu dans les âmes conjugales le goût partagé des ébats. D'autre part, je crois que l'on ferait aussi de la bonne besogne en créant au ministère des Affaires étrangères une autre section destinée, celle-là, à répandre chez les peuples que nous considérons comme menaçant, des brochures de propagande malthusienne. La course à la natalité est aussi ruineuse que la course à l'armement. Pourquoi n'enseignerions-

nous pas aux matrones prussiennes des plaisirs sans conséquences, des délicatesses qui seraient à leurs yeux prestigieuses, puisqu'elles viendraient de Paris ? Et je suis persuadé que l'on n'aurait pas grand'peine à trouver, pour diriger ce service extérieur de malthusianisme, des citoyens éminents choisis parmi ceux qui, chez nous, n'ont pas d'enfants, et qui se trouveraient par conséquent bien mal venus à nous prêcher la repopulation pour nous-mêmes. N'y aurait-il pas là un bon moyen d'accorder les doctrines patriotiques et la condition familiale d'hommes émérites tels que MM. Poincaré, Viviani, Pichon, Briand, Capus, Chéron, Gustave Hervé, Hanotaux...

— Sacré Réal, va ! — s'écria Maxime Duport en donnant une tape joviale dans le dos de son vieux camarade.

Montignac, toulousain expert en galéjades, partageait sa bonne humeur. Mais les autres convives éprouvaient de la gêne. Ces propos leur avaient paru choquants. Ils étaient inquiets, mécontents, vaguement alarmés, comme des poules qui découvriraient un hérisson dans la basse-cour.

L'arrivée de domestiques offrant sur des plateaux d'argent des verres d'orangeade rompit ce vague malaise. D'ailleurs il était temps de prendre congé. Les hommes allèrent chercher

ces dames qui, dans le salon, avaient tant bien que mal gagné, par un enchaînement de propos futiles, l'heure du départ.

Dans le taxi qui les ramenait, M^{me} Réal, agacée par le silence de son mari, demanda brusquement :

— Eh bien ! Tu es content de ta soirée ?

Il la regarda, surpris par ce ton un peu agressif.

— Ni content ni mécontent. Pourquoi ?

— Parce que tu semblais prendre plaisir à accumuler les maladroites devant M. Capin... Cette histoire du maître d'hôtel, cette attaque contre le maréchal Joffre, cette théorie ridicule... car on entendait, du salon... Si tu crois que c'est le moyen de gagner des voix...

Pensif, il répondit :

— Oui, je sais... Cela s'appelle des gaffes.

— Je ne te le fais pas dire...

— Oh ! sois tranquille ! je m'en apercevais... et même non sans un certain agrément... Que veux-tu... Ils m'exaspèrent, tous ces bons-hommes... Ils ont eu trop de chance. Ils sont trop largement épanouis. Ça me soulageait, de leur planter quelques banderilles...

— Tu en es jaloux ?

— Oh ! Seigneur, non !...

Après un silence, M^{me} Réal reprit :

— Tu as remarqué le nouveau pendentif de M^{me} Malapied?... Elle l'a détaché, tout à l'heure, au salon... Je l'ai tenu dans ma main... Quel poids!... Quatorze diamants, énormes!

Réal l'interrompt :

— Sais-tu combien il est tombé de marmites autour du poste médical blindé où j'ai passé la première nuit, quand nous sommes montés en ligne pour l'attaque de Champagne?

— Non, combien?

— Quatorze... Nous avons compté les entonnoirs, le lendemain.

— Pourquoi me dis-tu ça?

— Pour rien. C'est une simple coïncidence.

MORTS VIVANTS

Les nations qui pourrissent dans les antichambres et les boudoirs se régénèrent sous la tente et dans les camps.

DE BONALD.

Grenelle. Une longue rue où l'air, à la sortie du métro, semble d'une fraîcheur campagnarde. Des maisons basses et modestes. Des boutiques présentant de pauvres marchandises. Tout à coup, une grille, une cour, et, là-bas, un grand bâtiment.

C'est l'hôpital provisoire où le D^r Sauvargue soigne ses mutilés.

Réal entre, traverse l'espace désert où des moineaux sautillent et pépient. Il a la gorge un peu serrée à l'avance.

Dans la rue, lorsqu'on croise un mutilé de la face, on hésite à regarder ses cicatrices; on a

peur de le gêner par une curiosité indiscreète et malsaine. Mais ici, observer est un devoir. Quels pauvres déchets d'humanité vont s'offrir à ses yeux ?

Le D^r Sauvargue, en longue blouse blanche de visite et coiffé du képi à bande grenat, s'apprêtait à recevoir ceux qu'il appelait : ses clients. Il accueillit Réal avec une cordialité déférente, flatté par la visite du grand homme :

— Asseyez-vous là, cher ami !... J'allais commencer, justement. Oh ! gardez votre chapeau, je vous en prie... Il fait frais, ce matin, et l'Administration ne nous chauffe guère... Vous allez voir le défilé, ça vous rappellera nos années de campagne ! Nous débutons par notre doyen, le père Matou...

— Matou ! — crie un infirmier.

Matou paraît. Il est en capote et traîne ses pieds chaussés d'espadrilles. Une croix de guerre, au ruban passé, pend sur sa poitrine. C'est un territorial, un cultivateur sans doute, à en juger par ses grosses mains à demi refermées, comme si l'on venait d'en ôter un manche de bêche. Il a des cheveux blancs qui donnent à sa personne une sorte de noblesse. Mais le visage inhumain semble déformé par la fantaisie d'un burlesque miroir. Un des yeux est vide, sous la paupière concave. L'autre est descendu au milieu de la joue. Au-dessus du

menton coupé, le nez s'avance comme un bec. Une des oreilles a disparu, remplacée par une couture.

Réal, blême, assiste à l'interrogatoire, où le D^r Sauvargue dépense sa bonhomie habituelle.

— Eh bien ! Mon vieux Matou ?

Un murmure sort de cette bouche qui n'est plus une bouche.

— Et ces fameuses douleurs, ça passe un peu ?

L'homme secoue la tête.

Quelques prescriptions, notées par l'infirmier.

— A un autre !

Celui-là est un spectre. Plus de nez : les deux trous rougeâtres des narines. Plus de lèvres : une denture inégale plantée dans des gencives aboutissant à des filaments métalliques. Les joues sont creusées en entonnoir et donnent une impression d'éboulement. Mais le corps est demeuré robuste. Cet être fut sans doute un homme de belle allure. Il était marié. Il porte une alliance.

— Ça va toujours, mon ami ? Ils tiennent, cette fois, tes ressorts ?... Bien. Au suivant !

— Badinot ! — appelle l'infirmier.

Badinot est mince, presque élégant sous le pauvre uniforme. Ses cheveux, soigneusement séparés par une raie, abondants et lustrés, ondulent un peu. Le front est lisse et pur, les

grands yeux bleus ont de la douceur. Il devait plaire aux femmes. Mais tout le côté gauche de sa bouche a disparu. On voit reposer la langue au milieu d'un gouffre rougeâtre. A droite subsiste un commencement de mâchoire, quelques dents, des dents saines de joli garçon...

— Eh bien, Badinot! Ça vous tire toujours, par là?

Au fond du trou, la langue s'agite.

— Oui, monsieur le major.

— Dites donc, aujourd'hui, il fait beau!... J'espère que vous n'avez plus vos idées noires?

Badinot ne répond pas, ses paupières battent. Son front se plisse un peu. Mais il répond avec docilité :

— Non, monsieur le major.

En le regardant s'éloigner, Réal est étreint par une émotion qui le fait souffrir physiquement, les ongles rentrés dans les paumes, les pieds rétractés. Il sent sur son propre visage les stigmates de ces tortures. Son cœur bat violemment. Dieu, l'abominable chose... Puis il pense à ce qu'offrent de cruel ces restes de beauté. La souplesse, l'élégance qu'il y a encore dans cette démarche, l'heureuse proportion de ces formes, tout ce dont ce malheureux était sans doute si fier autrefois, quels souvenirs déchirants d'un passé qui ne ressuscitera plus! Il est jeune. Il doit se sentir plein de force, il est

à l'âge où l'on travaille, où l'on aime, où la vie est riante, où l'espoir nous emplit. Et il doit vivre, car il a survécu, avec cette figure défoncée, ce masque d'horreur...

Comme l'infirmier appelait : Bichard ! le D^r Sauvargue se tourna vers Réal :

— Celui-là, il nous en a donné, du mal !... Mais on l'a tout de même tiré d'affaire.

Bichard arrive. C'est un homme, ou plutôt le corps d'un homme surmonté de quelque chose de luisant, de rougeâtre, de bourgeonné, d'où sortent des tuyaux. Le seul élément qui, dans cet amas de viande, rappelle une figure humaine, est un œil un peu désorbité, un œil auquel le sourcil remonté donne une expression d'effarement.

Le D^r Sauvargue ne l'interroge pas : ce malade a perdu l'usage de la parole, il ne s'exprime que par des hochements de tête. Parfois, il fait un effort pour dire quelque chose. Alors le tuyau planté dans la chair et qui remplace la bouche gargouille un peu, un liquide suinte, que Bichard est obligé d'essuyer avec son mouchoir.

Dès qu'il a quitté la salle, Réal demande :

— Mais comment vit-il ?

— On le nourrit à la sonde.

— Quel homme était-ce ?

Malgré lui, il vient d'employer le passé pour

qualifier cette chose pourtant vivante. Il précise son interrogation :

— Quel âge avait-il? Que faisait-il?

— Vendeur dans un grand magasin de Paris... Il a trente et un ans...

Le défilé de ces épaves continue. Certains ont l'air définitivement abêtis, mal éveillés de l'horrible stupeur qui suivit le coup de foudre. D'autres gardent un reste d'expression sur un reste de visage.

Réal, étranglé par une angoisse incessante, les regarde passer l'un après l'autre. Des visions de cauchemar se succèdent devant lui. Ah! cette lèvre tirée, fixant une perpétuelle grimace! Et ce nez, normal au départ, qui s'arrête brusquement, montrant deux trous comme il y en a aux têtes de squelettes! Et ce regard, pur et vivant dans un amas de chair bourgeonnante!

Et il se rémémore les images de la guerre. Pour lui, comme pour tant de gens, les préoccupations de la vie chère, des impôts, des débats politiques, des menus faits quotidiens, ont peu à peu remplacé le souvenir des morts.

Il rvoit l'herbe au bord de la tranchée, la désolation des steppes de Champagne, les arbres déchiquetés, le sol où se mêlent les débris d'armes, les boîtes rouillées, tout cela confondu dans une fange sans nom. Il entend de nouveau les obus qui miaulent comme des chats féroces,

hurlent comme de lugubres sirènes. Il revoit les tranchées, perpétuel marécage où l'on chemine, englué, les genoux battus par une capote aux pans raidis de boue. Il songe aussi à ces chaleurs d'été qui activent la corruption et font éclater les cadavres. Il évoque ce fumier grouillant de poux qui tapissait les cavernes où des êtres humains devaient dormir. Il retrouve cet abêtissement qu'on avait atteint, n'espérant plus que de ne pas mourir, souhaitant quelquefois la mort pour en finir plus vite... Et les morts, tous les morts, se dressent devant lui ! Les morts cloués par des baïonnettes qui leur traversent la figure ; les morts dont les nains et la bouche sont pleins encore de la terre creusée avant l'immobilité suprême : les morts sur les visages desquels les insectes courent, entrant dans les narines et dans les yeux ; les morts aux yeux pourris, à la barbe écumeuse ; les morts étalés en croix, face au ciel ; les morts incomplètement engloutis dans le cône d'une explosion, et dont les pieds sortis d'une muraille de terre vous accrochaient au passage ; les morts tombés entre les lignes, et qui avaient mis si longtemps à ne plus penser, à ne plus souffrir...

Et ces quelques vivants, encore plus horribles que les morts... Et tous les autres, ce million et demi de mutilés français cachés dans des

coins, humbles, douloureux, tapis comme de pauvres bêtes blessées, regardant la santé des autres...

La visite était terminée. Réal dit au D^r Sauvargue :

— Vous parlez quelquefois avec eux, sans doute? Comment supportent-ils leur état?

— Comme des hommes — répondit le médecin — c'est-à-dire médiocrement, et chacun selon sa nature... Il y en a qui se considèrent ainsi que des pensionnaires perpétuels d'hôpitaux. Ça leur suffit... Il y en a d'autres, au contraire, qui se sont aigris. Ils se débattent pour voir augmenter les pensions ridiculement restreintes qu'on leur accorde. Ils se plaignent d'être les oubliés... Mais il y en a, enfin, qui ne disent rien. Ce sont les plus à plaindre. Vous en avez vu un, tout à l'heure... C'était un beau gas plein d'avenir... Or la guerre lui a volé sa femme, ses biens, son visage, son énergie, tout... Et il a vingt-six ans! Vingt-six ans!... Les morts sont heureux, qui dorment sous une croix de bois... Mais être un mort vivant! Pensez à cela : un mort vivant!

Quand il eut quitté l'hôpital, Réal marcha dans la rue de Grenelle, pensif. La vision qui hantait son esprit se mêlait au souvenir du dîner de la veille. Et il revoyait la table élégante, les fleurs sur la nappe, les cristaux et

l'argenterie, cette assemblée de visages heureux, — tandis qu'alternait avec ce souvenir celui d'une figure en viande de boucherie, où un œil, un seul œil vivant, un œil bleu de jeune homme, regardait...

VI

LES MAITRES DE NOS LIBERTÉS

Le mal dont nous souffrons, c'est une détestable organisation de la Presse. Elle n'est plus un organe d'opinion, elle est la servante d'intérêts occultes.

JEAN JAURÈS.

Réal avait à composer, ce même jour, un article pour *le Boulevard*.

Il s'assit devant son bureau, examina le calepin sur lequel il avait coutume de noter les sujets de chroniques.

Tous lui parurent fades. Parler des grâces du printemps, des marchands de marrons dont l'hiver en partant éteint les réchauds, de la peinture à la mode, de la crise des domestiques... Ah ! la médiocre liste des thèmes ressassés...

Sa visite du matin l'obsédait encore. Il dé-

cida d'en faire le récit. Quels articles habiles valent ceux que l'on compose en traduisant l'émoi de son cœur?

Quand il eut terminé quelques pages où les descriptions cruellement exactes évoquaient ce qu'il avait vu, où la douleur frémissait, où la fraternité d'une âme compatissante s'épanchait largement, il confia le manuscrit à la servante :

— Portez cela au journal, je vous prie... Et prévenez que je passerai après dîner, pour corriger les épreuves.

Vers dix heures du soir, il entra dans le cabinet directorial; son manuscrit était sur la table. Martin s'écria :

— Ah! mon cher, j'allais vous téléphoner! Asseyez-vous donc... Une cigarette?...

— Merci...

— J'ai lu votre papier sur les mutilés... Admirable, vraiment!

Réal fit un geste de modestie.

— Si, si... admirable... C'est pathétique, c'est puissant...

Les prunelles de Martin semblaient mouillées de larmes. Il reprit :

— Toutefois...

— Un peu long, peut-être?

— Non, ce n'est pas ça... C'est le sujet même... Pour nos lecteurs... comment vous

expliquer?... Comprenez-moi bien... C'est un peu trop tragique, oui, trop amer... Vous accusez la Guerre d'avoir causé toute cette horreur...

— Il me semble, en effet...

— Oui, oui... Mais la Paix, elle aussi, comporte des drames... On continue à souffrir, dans les hôpitaux... Il y a des agonies affreuses... Les chirurgiens, en soignant leurs malades, créent, eux aussi, des mutilés... A quoi bon évoquer la misère, puisqu'on n'y peut rien?

— Pardon — répliqua Réal — j'ai évoqué des misères qui sont l'œuvre des hommes. Les canons ne sont pas partis tout seuls!

— Vous avez mille fois raison, cher ami... Et plus que personne j'admire votre grand cœur... Mais croyez-vous bien opportun de dire à présent toutes ces choses, et sur ce ton d'angoisse?... C'est démoralisant, vous savez...

Réal, agacé de ce qu'on se permit, pour la première fois, une remontrance au sujet d'un de ses articles, interrompit Martin.

— Démoralisant?... Trouveriez-vous donc plus moral qu'on parlât de la guerre comme d'une bucolique?

Martin se passa les doigts sur les yeux.

— Mon cher Réal, vous me faites beaucoup de peine... Comprenez-moi donc...

— Je vous comprends parfaitement. Vous refusez de publier mon article.

A ce moment, le secrétaire de rédaction pénétra dans le bureau. Il s'excusa de troubler l'entretien. Mais le cas était d'urgence. Un télégramme venait d'arriver de Berlin. Au cours d'un congrès d'ouvriers, les délégués français avaient été chaleureusement accueillis. Après le vote d'un vœu d'union démocratique franco-allemande, toute l'assistance avait chanté *la Marseillaise*. Fallait-il donner la dépêche à la composition?

Martin fit la moue.

— J'aimerais mieux pas... Cela fera mauvais effet. Le Quai d'Orsay n'aime guère ces histoires-là, vous savez... Elles amolliraient vite l'opinion française... Elles favoriseraient la naissance d'un parti de conciliation, de concessions... Non, pas de ça...

Le secrétaire continua :

— Bien. Maintenant autre chose... Vous m'excusez, monsieur Réal?

— Faites, faites...

— Je n'en ai plus que pour une minute... Voici : un sans-fil de Russie précise le nombre d'écoles nouvelles créées là-bas depuis six mois. C'est une statistique officielle. Voilà les chiffres... Les journaux de gauche donneront l'information. C'est sûr.

— Tant pis. Abandonnez-la-leur.

— Alors, il vaut mieux nous laisser griller?

Martin, avec un peu d'impatience, modéra ce zèle professionnel.

— Voyons, mon ami, vous avez bien de quoi remplir votre journal ce soir... avec autre chose que l'éloge des bolcheviks. *Le Temps* annonce la mise en liberté du faux satyre de Bois-Colombes... Travaillez là-dedans. La matière est belle...

— Entendu... Bonsoir, messieurs!

Après le départ du secrétaire, Réal demeura muet.

— Allons, cher ami — dit cordialement Martin — avouez que vous m'en voulez...

— Non. Je récapitule.

Martin, interdit, le questionna du regard.

— Oui — poursuivit Réal. — Je constate que : premièrement, en ce qui concerne mon article, vous préférez laisser le public dans l'oubli de ce qu'est la guerre et je ne m'explique vraiment pas pourquoi; deuxièmement, que vous taisez un fait de peu d'importance, certes, mais qui peut contribuer à hâter le moment où les gens cesseront de se détester comme ils le font; troisièmement, que vous nourrissez votre public de cancans, de malsaines aventures, plutôt que de lui communiquer un document d'histoire sociale... Alors, je vous le répète... Je récapitule, et je ne comprends pas...

Jamais Réal n'avait parlé sur ce ton. Le dépit

que lui causait-le refus de son article y était, certes, pour beaucoup. Après avoir subi un premier dommage, il contre-attaquait.

Mais il n'avait ni l'habitude, ni le goût de la polémique. Avec ironie, il proposa :

— Alors, à la place de ce papier maudit, en voulez-vous un sur le renouveau de la crinoline?... Un peu dangereux, peut-être?

Vainqueur, Martin prit un air d'humilité :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Mais je dois sacrifier souvent mes amitiés et mes préférences, par respect pour la ligne de mon journal... Et jamais je n'en ai souffert autant que ce soir, croyez-le...

Ces excuses n'avaient pas achevé de détendre le mécontentement de l'écrivain. Il sortit en hâte, répondant à peine aux saluts des garçons, et s'en alla sur le boulevard, pour marcher et respirer un peu.

A la terrasse d'un café, quelqu'un lui fit signe.

— Réal! hé!... Comment ça va?... Tu prends quelque chose?

C'était Walter Jacobi, chef de la politique étrangère au *Nouveau Siècle*, le rival du *Boulevard*. Personnage singulier, ce Jacobi. Presque bossu, il portait sur un corps de guingois une tête chevelue, broussailleuse, aux oreilles écartées pointant entre les mèches. Il avait coutume de discourir en remuant de grands bras ter-

minés par des mains agiles, velues et crochues, semblables à d'énormes araignées. On ne l'aimait guère. Il inspirait une sorte de répulsion. Mais Réal estimait, bien qu'il s'en détournât d'instinct, ce camarade qui parlait un nombre incroyable de langues, connaissait en détail la vie parisienne, les nuances des grands conflits européens, et jugeait toutes choses avec le scepticisme d'un philosophe désabusé.

— Alors, tu ne comprends pas ? — dit Walter Jacobi, quand il eut appris l'aventure. — C'est pourtant bien clair. Le Gouvernement a besoin en ce moment de s'appuyer sur l'opinion pour continuer sa politique d'encerclement de l'Allemagne... Il faut que la presse reste belliqueuse, pour justifier nos prétentions... Martin a reçu une consigne. C'est du service commandé. Voilà tout...

Réal regardait, dans le secteur lumineux de la terrasse, les passants qui défilaient. Au dernier mot de son camarade, il conclut :

— Bref, ce patron n'est qu'un domestique.

— Tu es injuste — répliqua Jacobi en suçant sa moustache imbibée de bière.

— Moi ?

— Mais oui... Martin a des responsabilités. Tu as pourtant assez d'expérience de la presse pour savoir ce que vaut l'indépendance d'un journaliste!...

Réal hocha la tête.

— Assez d'expérience, en effet... Ah! je me rappelle, quand j'ai débuté... Dieu! que j'étais ingénu! Je croyais, comme tout le bon public, que les journaux disent ce qu'ils savent, disent ce qu'ils veulent... Ils m'apparaissaient comme des maisons de commerce qui rivalisent... Et c'est tout... Hélas! Pauvre petit...

Il se tut. Depuis, il avait compris tout ce qu'il y a, sous cette lutte apparente, d'unité de méthode, d'identité de ressources, de complicité pour des silences collectifs. Il avait pu calculer comment un quotidien est presque toujours vendu à perte, et quels compromis rééquilibrent les budgets que la simple réclame commerciale n'arriverait pas à mettre d'aplomb. Il savait comment on peut aisément rendre le public docile en l'amusant par des sornettes, des histoires de fiancées rôties. Mais, de même que, par endurance professionnelle, on s'accoutume à respirer un air malsain, il s'était, d'année en année, familiarisé avec ce trafic de consciences. Il ne s'en indignait plus. Il ne s'en étonnait plus.

Devant eux, des promeneurs nocturnes défilaient sans cesse. Quelques-uns avançaient vite, dissociant les groupes. D'autres, lentement, regardaient au passage les tables du café. Des camelots vendaient un journal avec fièvre, feignant d'apporter des informations graves qu'il fallait connaître sans retard.

— Je suis sûr — dit Réal — qu'aucun des acheteurs de ce canard-là ne soupçonne dans quelle mesure ce qu'il va lire est exact.

— Aucun. parbleu! — répondit Jacobi. — Tiens, je suis persuadé qu'ils croient tous à la fiction du journal dit : indépendant... Ils sont certains que le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, le *Journal*, le *Matin*, pour ne citer que ceux-là, sont des feuilles d'opinion libre. Ils ne se doutent pas que les deux premiers sont des agences de propagande financière, habiles à drainer les sous des lecteurs, et que les deux autres sont d'admirables machines à décrocher des concessions au Congo ou au Maroc, à obtenir pour cinq cent mille francs des affaires qui valent quarante millions!... Ce qui, d'ailleurs, ne les empêche pas de faire comme les camarades, dès qu'il s'agit de lancer un emprunt... Ah! sans les emprunts! que deviendraient-ils, les budgets de nos chers journaux?... Tout de même, quand on y pense, hein, c'est raide!... Un gouvernement étranger est libre, chez nous — chez nous comme ailleurs, au surplus, car la grande presse étrangère vaut la nôtre — est libre de subventionner les quotidiens importants, de les diriger, en somme... Et c'est ainsi que fila tant d'argent français, remplacé par du papier balkanique, portugais, costa-ricien, nicaraguien... Et tous ces imbéciles de lecteurs continuent à les

croire sincères dans le jugement des affaires internationales!

Walter Jacobi était une intelligence libre, mais ordonnée. Sa mémoire, comme un classeur, enregistrait les documents propres à éclairer sur les questions contemporaines. Il poursuivit :

— On a publié des chiffres édifiants. Tu te rappelles ce qui a été versé, juste avant la guerre, pour les émissions ottomanes? La Turquie avait envie de shrapnells et de canons. La France les lui a payés. Et afin que ce paiement s'opérât, la Presse a travaillé avec ensemble. Les journaux ont ouvert leur grand livre à la page : publicité. Et, pour règlement de leurs articles favorables aux Turcs, nos ennemis du lendemain, ils ont touché : le *Matin*, 170.000 francs; le *Journal*, 282.000 francs; le *Figaro*, le *Petit Parisien*, chacun 120.000 francs, et les autres en proportion... Tels sont, mon cher, les miroirs de l'opinion nationale... Miroirs, oui... Mais aux alouettes...

Un garçon venait de renouveler les bocks. La main maigre de Jacobi s'abattit sur le gobelet dépoli par le froid, et il lampa quelques gorgées, tandis que Réal disait :

— Il y a quelque chose qui m'a toujours paru incompréhensible... Les pauvres gens sont beaucoup plus nombreux que les bourgeois. Comment se fait-il que les journaux bourgeois

aient un tel tirage? Dans les quartiers pauvres, on vend un numéro de l'*Humanité* contre cinquante numéros du *Journal*... Comment expliques-tu cela?

— C'est que les Français tiennent plus encore à leur plaisir qu'à leur intérêt. Les gas d'usine aiment bien qu'on les épate par des histoires de princesses. Les midinettes et les commères se pâment aux aventures des cambrioleurs gentilshommes. Les journaux socialistes, eux, prennent à tâche d'éduquer les citoyens... Douce utopie! La partie est perdue d'avance...

— C'est effarant, l'ignorance où les gens sont tenus! — soupira Réal.

Jacobi pointa sur lui son doigt maigre :

— Les gens? Mais toi-même, mon vieux!

Son camarade le regardait d'un air amusé qui signifiait : « Continue! ». L'autre répéta :

— Toi, tiens... Je suis sûr que tu ne sais seulement pas par qui tu es gouverné?... Oh! je t'en prie... Ne nomme pas le Président de la République... ni le Président du Conseil... ni les ministres... Je ne t'apprendrai pas que ce sont des pantins... Ils lèvent le bras, tournent la tête quand les banques tirent les ficelles...

— Alors — dit Réal — nous sommes gouvernés par?...

— Par les banquiers... Et ce « nous » est inexact. Tous les peuples du monde sont, à

l'heure présente, régis par leurs financiers (*).

Curieux de connaître le point de vue de son camarade, Réal demanda :

— Quels banquiers, chez nous?

— D'abord ceux qui règnent sur la *Banque de France*. Il y a quinze régents et trois censeurs qui règlent la circulation monétaire, fixent le taux de l'escompte, c'est-à-dire modifient dans le sens qui leur est utile, le mouvement des capitaux. Où les a-t-on choisis? Parmi les maîtres des chemins de fer, des constructions maritimes, de la métallurgie, de l'industrie et surtout de la finance. Et que peuvent-ils? Tout! Ils disposent des concessions, des faveurs, des croix... Te rappelles-tu ces colonnes entières consacrées au départ de M. Pallain et à l'avènement de son successeur? La Banque de France, quand cela lui plaît, fait faire une promotion spéciale de la Légion d'honneur à son usage!

— Alors le gouverneur de la *Banque de France* serait le gouverneur de la France, plus simplement?

Walter Jacobi, tranquillement, sans effets oratoires, continua :

— Attends. La *Banque de France* partage son pouvoir avec le *Crédit Foncier*. Cet établisse-

(*) Voir : *La démocratie et les financiers*, par Francis Delaisi, et la bibliographie, à la fin du deuxième volume.

ment possède en hypothèques un cinquième du sol français.

Cette fois, Réal protesta :

— Voyons, mon vieux, tu exagères... Le *Crédit Foncier* a des actionnaires, et beaucoup... peut-être cent mille... C'est une institution démocratique !

— Jamais de la vie ! C'est une institution féodale, qui n'a de démocratique que la façade. Seuls les deux cents principaux des actionnaires dont tu parles sont, aux termes des statuts, admis à nommer les administrateurs. Et ces administrateurs sont les mêmes hommes — en chair ou en paille — que ceux de la *Banque de France*. Une vingtaine en tout, associés dans toutes leurs entreprises. Leurs décisions sont sans contrôle et sans appel.

Réal, dans son bon sens bourgeois, n'admettait pas l'idée que la France fût ainsi menée sans une possibilité officiellement donnée aux citoyens de discerner dans quel sens ils étaient conduits.

— Quoi ! sans contrôle ?

Jacobi répliqua :

— Mieux que sans contrôle ! Il existe des contrôleurs désignés par l'État. Mais ils sont, en réalité, choisis par ces banques elles-mêmes, informés de leurs besoins, gagnés à leurs doctrines, mêlés à leurs intérêts. On leur a donné

des juges. Elles les ont transformés en agents. C'est l'impunité absolue.

— Combien le public est peu informé, et d'ailleurs peu curieux, de toutes ces choses! — remarqua Réal.

L'autre continuait :

— Les quelques patrons de ces deux grands chalutiers ont, pour racler les économies nationales, sept filets solides. Quatre sont des banques de dépôts: Le *Lyonnais*, la *Société Générale*, le *Comptoir d'Escompte*, le *Crédit Industriel et Commercial*. Les trois autres, des banques d'affaires: la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, l'*Union Parisienne* et la *Banque Française pour le Commerce et l'Industrie*. Immense réseau jeté sur la France! Rien ne passe à travers! Un million cinq cent mille comptes dans les banques de dépôt! La *Société Générale*, à elle seule, escompte 32 milliards par an! Et combien de succursales stratégiquement établies par ces banques sur toute la France! Et de quel zèle leurs employés, stimulés par une prime, ont vite fait de placer ainsi des fonds! Nous parlions tout à l'heure d'emprunts... Leurs chiffres de courtage — formidables, s'il s'agit d'emprunts étrangers, d'autant plus rémunérateurs pour les intermédiaires qu'ils sont moins sûrs pour le public — sont déjà coquets au sujet des émissions nationales. Sais-tu combien ces banques, patrio-

tiques et désintéressées, ont touché du gouvernement sur les emprunts français? 23 millions en 1917, 60 millions en 1918...

Réal était ému par ce chiffre entendu déjà. Les renseignements qu'il recueillait se confirmaient, se « recoupaient ». C'était donc vrai, tout ce qu'avouaient les convives de Malapied? C'était donc vrai ce que disait Jacobi? Il voulut se défendre encore.

— Sans contrôle, voyons, c'est impossible! Tu exagères un peu...

— Mais oui, sans contrôle! Ces banques sont des entreprises privées. Elles rendent les comptes selon leur caprice. Le bilan du *Crédit Lyonnais*, qui s'élève à plusieurs milliards, tient tout entier en dix lignes, dans un rapport d'assemblée générale.

Le ton sarcastique de Jacobi donnait toujours à ses affirmations comme un caractère de paradoxe. Réal voulut le questionner plus à fond.

— Tout cela est très joli, mon vieux... N'empêche qu'il y a en France un ministre des Finances, et qui n'est pas un banquier...

— Mais si, mon cher... Le ministre des Finances devient de plus en plus l'homme des hautes banques... Aussi, comment les contrecarrerait-il?... D'ailleurs tout le gouvernement est constitué de consciences acquises, sûres, diversement colorées, adroitement panachées,

mais obéissantes... C'est une règle... Pas un cabinet n'est formé sans l'assentiment, voire sans l'indication de ces messieurs... C'est bien leur droit : ils paient... C'est ce qui permet à une centaine de particuliers, sans mandat et sans responsabilité, de gouverner à leur gré la vie du pays.

Il se tut, pour avaler le reste de sa bière. Réal méditait. Il crut enfin trouver le point faible de cette démonstration :

— Tu parles seulement de la finance. Mais tu oublies, il me semble, l'industrie et le commerce... Cela compte, je crois ! C'est une force...

— Canalisée, disciplinée!... Et qui a son rôle, sois tranquille... Le *Comité des Forges*, le *Comité des Houillères* et la *Fédération des Industriels et des Commerçants* sont d'accord pour obtenir de l'État le maximum des concessions et des commandes. Or l'État, c'est les Banques... Aussi, tous copains...

L'autre perdait pied. Il se raccrochait tant bien que mal :

— Voyons, voyons... tout de même, il y a un Parlement !

— Bien entendu ! Il faut que les peuples aient l'impression qu'ils dirigent leurs affaires... Nous avons un Parlement, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre, comme l'Amérique... Une puissance oligarchique serait instable si elle se mon-

trait, si elle n'interposait pas entre elle et la foule une Constitution... Alors on a créé, sous divers noms politiques, des machines à freiner les peuples, des machines à promulguer les lois, des machines à voter les emprunts et les concessions...

Il se mit à rire et continua :

— Tu ne vas tout de même pas parler de l'indépendance morale des députés, hein?

— Non — concéda Réal.

— C'est heureux.

Là-dessus, en effet, l'opinion de Réal était fixée déjà. Un député est riche ou pauvre. S'il est riche, il vote pour les riches, ce qui est bien naturel. S'il est sans fortune, il devient ingénieur-conseil, avocat-conseil, comme MM. Poincaré, Barthou, Millerand, Viviani, comme M^e Waldeck-Rousseau, qui touchait cent mille francs par an d'un trust de compagnies d'assurances pour lequel il ne plaida jamais. Admirable trouvaille! Ce n'est pas le député qu'on paie! Fi donc! Mais c'est l'avocat, l'ingénieur... Il devient ainsi de la maison, initié aux détours des affaires, dépositaire des confidences, des secrets les plus scabreux. Sa discrétion professionnelle le transforme naturellement en complice tacite, en adjoint muet et diligent. On le nomme alors rapporteur dans les commissions. La tradition, fortifiée par l'incompétence des

autres parlementaires, veut que seul le rapporteur travaille pour les autres. On approuve ses conclusions. Le tour est joué. Et la France aussi...

Pourtant, sur un point, Réal éprouvait de l'incertitude : dans la Chambre, il y a une opposition. Comment admettre alors la notion d'un Parlement entièrement vénal ?

Jacobi, questionné, répondit :

— C'est bien simple, Je mets d'abord à part le groupe de l'extrême-gauche, les enfants terribles, ou, si tu aimes mieux, les *enfants*, tout court, c'est-à-dire qui ne « savent pas y faire... ». L'opposition des autres ? Elle est le témoignage de la rivalité entre deux grands groupes financiers : celui qui détient le pouvoir et celui qui y aspire.

Walter Jacobi avait allumé une cigarette, qu'il tenait entre ses doigts jaunis par l'usage du tabac. Il poussa quelques jets de fumée, et, d'un ton léger qui contrastait avec la nature de ses propos, esquissa quelques traits d'histoire contemporaine :

— Il y a en France des groupes financiers rivaux. Quand l'un s'empare des organes qui régularisent le crédit de la nation, à lui les bonnes affaires !... Crevant de jalousie, les groupes évincés lancent alors de grandes offensives... Tu devines lesquelles ?

— Quoi! Le boulangisme, Panama, l'Affaire Dreyfus, ce serait...

— Pas autre chose. Le bon public s'est imaginé qu'il s'agissait d'un coup d'État militaire, d'un soulèvement contre l'improbité du Parlement, contre l'infailibilité de l'État-Major... Prétextes que tout cela!... Boulangistes, hommes politiques, généraux, socialistes, ont été engagés dans ces batailles comme des régiments qu'on lance à l'assaut et qu'on fait massacrer sans qu'ils sachent même les raisons stratégiques de l'attaque... L'anticléricalisme, les lois contre les congrégations, sont des manifestations de cette rivalité financière. Tiens, sans être un grand prophète, je puis prévoir un choc prochain à propos de la reprise des relations entre la France et l'Allemagne. Le parti au pouvoir aura momentanément besoin de tranquillité internationale. Il parlera d'accommodements nécessaires... C'est d'ailleurs le bon sens même... Tous les industriels, tous les commerçants te le diront... Alors le parti rival, pour créer des difficultés au ministère, et, partant, au groupe bancaire gouvernemental, invoquera de grands principes, et, au nom des veuves, des orphelins, du Nord ravagé, tâchera de persuader le public que la haine est un devoir patriotique... Attends... Et tu verras si j'ai tort...

Jacobi, parfois, cédait au plaisir de suivre une

idée sans considérer qu'il se détournait ainsi du thème primitif. Réal le lui rappela :

— Nous en étions restés au Parlement...

— Ah ! oui, excuse-moi... Je te disais qu'au Parlement les oppositions sont souvent manœuvrées par le parti au pouvoir, c'est-à-dire par la haute finance... On s'en aperçoit quand se constitue un cabinet... Tu penses bien que les grands financiers n'auraient pas la naïveté de faire toujours soutenir leurs combinaisons par leurs défenseurs naturels. La ficelle serait trop grosse. Non, la règle du jeu consiste à bigarrer les ministères et à faire faire une politique avancée par un modéré, et une politique réactionnaire par un votant de gauche. Ainsi les résistances s'atténuent. La manœuvre est vieille. Mais elle réussit toujours, car le public ne juge les idées que d'après les hommes... Il y a aussi un autre truc... Quand les financiers veulent obtenir un vote important et gros de conséquences, la mise en scène s'organise... On annonce pour l'après-midi un grand débat sur la politique générale... Les curieux luttent pour obtenir des cartes, c'est le match ! A la séance du matin, presque personne. Or c'est pendant une de ces séances-là qu'on vote, dans la salle quasi-déserte, les mesures douanières prohibitives destinées à éviter l'abaissement du coût de la vie ; c'est pendant une de ces séances-là que

l'on accorde, à mi-voix, parmi des bâillements et des brouhahas de conversations particulières, les concessions importantes. L'après-midi, foule, discours, éloquence... C'est la séance du matin qui comptait. Personne ne s'en est aperçu, sauf les malins, possesseurs du secret des dieux.

Réal regardait Jacobi avec tristesse. Il lui semblait que ce petit homme, crochu et velu, se promenait sur toutes les choses respectables avec une agilité d'insecte. Même, il en arrivait à le détester, pour l'irrévérence ricanante qu'avait sa voix de bossu, en dénonçant ainsi l'état du pays. Il se reprocha de l'avoir questionné. Pourtant, au malaise qui demeurait en lui se mêlait une sorte de curiosité âpre. Il demanda :

— Quelles preuves a-t-on, tout de même, que ce petit groupe d'individus conduise, comme tu le prétends, toutes les destinées d'un pays ?

— Des preuves, mon pauvre vieux ?... Ouvre les grands journaux, dont nous parlions tout à l'heure. Tu y constateras les effets d'une organisation unique, centrale, qui, à la même heure, sur toutes les affaires qui se produisent, donne exactement la même note, discrédite ou exalte les mêmes entreprises, et pousse toutes les consciences comme un troupeau dans le même

chemin... (1). Et cela pas seulement dans l'ordre des affaires, mais dans l'ordre de la politique étrangère, ce qui est plus grave... Les Français — et non seulement les Français, mais tous les peuples — croient s'informer par eux-mêmes, se conduire eux-mêmes, et le sont par les gens assez malins pour leur donner l'illusion de la liberté. Tu veux des preuves?... En voici... Tiens, en 1910, il y a eu une révolution en Grèce. Elle a duré six mois. Qui l'a su? Personne. Pourquoi? Parce que le gouvernement hellénique négociait un emprunt chez nous...

— Alors les guerres seraient aussi...

— L'œuvre de ces gens-là! Parfaitement... Pense donc à ce qu'une guerre représente de commandes, d'emprunts, de travaux exceptionnels, de transports! C'est le type de la belle entreprise! Et voilà pourquoi depuis que les pays sont régis chacun par une oligarchie financière, les guerres sont des guerres d'affaires, exclusivement, mais déclarées toujours, comme de juste, au nom du patriotisme...

(1) Cette phrase est de Jean Jaurès. En plusieurs endroits, l'auteur a mêlé à son texte des passages dont les signataires sont parmi les plus grands écrivains français. En dénonçant avec indignation l'audace sacrilège de certains personnages des *Drapeaux*, on risquerait de traiter involontairement Fénelon, Voltaire, Renan, Hugo, Condorcet, Vogüé, Brunetière, Jules Lemaitre, et tant d'autres, sans les ménagements qui leur sont dus.

Réal se regimba :

— Oh! Voilà tout de même qui est un peu simpliste!

— Tu en doutes?... Attends! Il vaut toujours mieux préciser les choses... Garçon!... De quoi écrire!

Sur la feuille de papier contenue dans le sous-main qu'on lui apporta, il traça, tandis que ses doigts maigres se recroquevillaient en tenant le porte-plume, une ligne verticale. Puis il résuma au sujet des conflits les plus récents, à gauche les PRÉTEXTES, et à droite les véritables RAISONS.

Guerre Hispano-Américaine

Parce que les Espagnols avaient fait (ou auraient pu faire) sauter un navire américain.

Parce que les Américains avaient envie des sucreries de Cuba.

Guerre du Transvaal

Parce qu'un policier boer avait tué un sujet anglais, et que « la dignité nationale ne tolérerait pas cet outrage ».

Parce que les Anglais voulaient affranchir de taxes les mines anglaises au Transvaal.

Expédition de Chine (1900)

Parce que les Chinois s'étaient montrés « sans égards » vis-à-vis de certains Européens.

Parce que les sociétés européennes voulaient imposer leurs chemins de fer aux Chinois.

Guerre Russo-Japonaise

Parce que le Tsar, en pénétrant en Corée, « menaçait l'indépendance et la sécurité du Japon ».

Parce que les financiers russes et les financiers japonais médiaient concurremment d'exploiter la Mandchourie.

Guerre des Balkans

Parce que les peuples chrétiens voulaient, en preux chevaliers, émanciper leurs coreligionnaires et « combattre l'Infidèle ».

Parce que l'on voulait voler Constantinople aux Turcs. Parce que la Bulgarie voulait assurer le transport de son blé; la Serbie, celui de ses porcs et de ses pruneaux.

Alliance Franco-Russe

Conclue parce qu'elle assurait la paix du monde en établissant un contre-poids à l'influence germanique. Parce que la Russie et la France avaient des « affinités fraternelles ».

Parce que les caisses du Tsar étaient à sec et qu'il avait promis à nos banques de leur céder pour 82 francs des millions de titres vendus au public pour 88 francs et 89 francs.

Guerre de 1914

.

Il s'interrompt. L'heure était venue où les garçons de café commencent à rentrer les sièges des terrasses, à poser sur les tables les chaises renversées, à faire leurs comptes, à stationner avec une obstination mélancolique auprès des clients attardés.

Les deux amis quittèrent l'établissement et, cheminant sur le Boulevard, gagnèrent, près de la Madeleine, la maison où logeait Jacobi.

Réal prit congé en disant :

— Bonsoir, terrible démolisseur !

— Mais non — répliqua Jacobi — tout ce que je t'ai dit, ce soir, n'a rien de très original... C'est ce que chacun sait bien, au fond... Seulement on n'y pense pas assez souvent... Songe que toi-même, toi, un homme du métier, tu as pu te révolter parce que Martin t'a refusé un papier gênant pour nos maîtres mystérieux... Là-dessus tu t'indignes, tu parles des rugissements du lion populaire... Mon pauvre ami, le lion populaire, il y a longtemps qu'ils en ont fait une descente de lit... Allons, rentre sans aventure, et ne fais pas de mauvais rêve... Bonsoir !

Et la porte cochère se referma.

VII

DANS LES BRANCARDS

Pour être certain du succès auprès de la foule des esprits médiocres, il n'y a qu'à exprimer des idées qui flattent la vanité et la paresse.

GOËTHE.

— Monsieur — dit Julie, la femme de chambre — je n'ai plus du tout d'argent pour la maison. *Le Printemps* a apporté un paquet, et je n'ai pas pu le garder.

— Comment, plus d'argent? Demandez-en à Madame.

— C'est ce que j'ai fait ce matin. Madame m'a dit que je m'adresse à Monsieur.

Réal marqua de l'impatience.

— C'est bon. Nous réglerons cette question quand Madame sera rentrée.

Revenu dans son cabinet, il fut pris d'une de

ces brèves colères un peu puérides qui le possédaient quelquefois. Il ouvrit un livre, le referma violemment, et se mit à marcher, les mains croisées derrière le dos.

Vraiment, Mélanie était bien embêtante ! Elle devrait, du moins, par compensation, posséder quelques vertus domestiques !

Il se rappelait le temps de leurs fiançailles. Quelle jeune personne correcte elle était alors ! Il s'était dit : « Un mariage, c'est une association, pour fonder un ménage. Le choix conjugal peut ne pas comporter d'amour. Il suffit d'affection, d'estime réciproque. Or, M^{lle} Bloquet est agréable, elle est sérieuse, ordonnée. Je lui parais conforme à l'idée qu'elle s'était faite d'un fiancé. Allons-y. Je suis sans joie. Mais je suis sans inquiétudes. »

En vingt ans elle avait perdu la sveltesse de son corps et la finesse arlésienne de son visage. Sa bouche avait grossi. Des joues abondantes encadraient maintenant un nez devenu trop petit. Par un regrettable phénomène, il semblait que son cou fût rentré dans le torse, rapprochant les oreilles des épaules. Et elle promenait par la maison une silhouette rebondie qui tendait l'étoffe des kimonos.

Certes, Réal aurait eu mauvaise grâce à déplorer les effets du temps, qui ne l'avait pas épargné lui-même. Mais à mesure que M^{me} Réal

s'épaississait, on eût dit que ses idées se fussent à leur tour alourdies. Elle s'était faite autoritaire, tranchante. Pourquoi n'avait-elle pas acquis simultanément les aptitudes correspondant à son embonpoint? Pourquoi ne gouvernait-elle pas paisiblement le ménage, maintenant que son physique était devenu celui d'une ménagère?

Dans les pièces voisines, il y eut un bruit de portes. La femme de chambre vint annoncer :

— Monsieur, Madame est rentrée...

— Merci... Veuillez la prier de ne pas ressortir sans m'avoir vu.

Un moment après, M^{me} Réal pénétrait dans le cabinet de travail.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — dit-elle.

— Il y a, ma chère amie, que...

Et, posément, sans mauvaise humeur, il se plaignit de l'excès des dépenses et aussi de l'incertitude qui s'attestait dans la direction du logis.

M^{me} Réal se défendit :

— On dépense trop! C'est facile à dire! Est-ce que tu sais seulement le prix des choses, en ce moment? Des côtelettes à trois francs! Et le sucre! Et le beurre! Et le blanchissage!... Impossible d'y arriver, malgré la meilleure volonté du monde...

Puis elle protesta :

— Tout a quadruplé, tout... Sauf les bénéfiques des hommes de lettres... Fais comme les autres, mon ami, gagne plus d'argent! L'équilibre se rétablira.

Il haussa les épaules, irrité de s'entendre dire ce qu'il se reprochait quelquefois à lui-même.

— Gagner plus d'argent... Tu sais bien que partout j'obtiens les prix forts!

La riposte semblait efficace, M^{me} Réal n'était pas méchante. Son mari ne grondait plus. Elle n'en demandait pas davantage. Doucement elle reprit :

— Tu obtiens les prix forts, c'est entendu... Mais es-tu bien sûr que tu ne négliges pas des occasions intéressantes?... Tiens... *Familia* t'a demandé un petit roman...

— Pour les gosses? merci...

— C'est très bien payé...

— Tu es folle! Je ne peux pas faire ça! Ce serait dégradant!

— Il n'est pas dégradant de vivre le son métier.

— Je ne suis pas la comtesse de Ségur...

— On ne te demande pas d'être la comtesse de Ségur... On te demande seulement de reprendre un de tes contes de fée, qui ont eu tant de succès dans la *Vie Parisienne*...

— Les directeurs sont stupides!... Ces contes ont eu du succès dans la *Vie Parisienne*

parce qu'ils étaient un peu légers... Si j'en émondais la fantaisie spéciale, ils perdraient toute espèce de valeur...

— Que veux-tu, mon ami, tu as créé là un genre, tu n'as qu'à continuer...

Réal, agacé, s'écria :

— Naturellement ! Continuer ! Toujours continuer !... C'est le rêve des directeurs ! Dès qu'un écrivain a fait une trouvaille, il lui est interdit de chercher ailleurs. On l'installe dans des brancards, et va ! Tire la charrette !... Tiens, épargne-moi les conseils ! Si j'ai connu une carrière heureuse c'est justement parce que j'ai toujours essayé de faire mieux, de faire autre chose... C'est de la simple honnêteté professionnelle.

M^{me} Réal soupira :

— Tu ne t'occupes même plus de tes pièces... Tu laisses en panne tes romans pour les grandes revues... Tant pis pour toi ! Mais ne te plains pas, alors... Et ne me fais pas de reproches.

Pour interrompre ces remontrances, il tira d'une cassette deux billets de mille francs.

— Tiens. Tâche au moins de finir le mois avec ça...

Mais elle n'avait pas renoncé à la tentative d'engager son mari sur une voie plus profitable. Elle cita quelques-uns des principaux journaux parisiens.

— Pourquoi ne donnes-tu plus de chroniques? Tu as bien assez d'imagination pour trouver ce qui conviendrait à ces maisons-là... Trois cents francs d'un côté, trois cents francs d'un autre, ça chiffre...

— Oui !... Et tu crois que c'est tentant d'écrire pour un public dont il faut flatter les idées vieillottes, avec des mines de tartufe ! Un public qui ne peut entendre quoi que ce soit sans s'effaroucher aussitôt ! Un public de vieux messieurs, de vieilles dames, et de petites oies blanches ?

Logique, elle répliqua :

— Ce sont ces gens-là, pourtant, qui ont fait ton succès.

Il reprit d'un ton plus modéré :

— Avant la guerre, oui... J'étais dans l'engrenage...

— Et maintenant ?

— Maintenant...

Il hésita, puis :

— Quelque chose de... oui... quelque chose de nouveau est en moi...

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas... Un besoin de... de sincérité... La littérature m'embête... Je ne me sens plus une âme d'amuseur...

M^{me} Réal pinça les lèvres :

— C'est très bien, mon ami... nous tâcherons

que ton nouveau genre littéraire nous permette de boucler le budget.

Demeuré seul, il devint songeur. Comment concilier son souci d'indépendance et ses obligations de chef de famille ?

Alors il retrouva un vieux projet, dont la candeur n'était pas, du moins, déshonorante. Oui, pour *Familia*, cela irait...

Toutefois, à l'idée d'écrire cette petite histoire il avait l'impression de se trouver devant une assiettée de panade tiède. Comment en finir vite ? Dicté à une sténo-dactylographe, peut-être, avec la facilité qu'il témoignait lors de ses conférences ?...

Bonne idée.

Il se souvint alors que M^{me} Varavère lui avait dit récemment :

« Si jamais tu as besoin d'une dactylo, je connais une personne tout à fait recommandable. »

Il décrocha le récepteur.

— Allo!... Elysée 03-27... Allo!... Allo!...

— ...

— Ah! Allo! M^{me} Varavère est chez elle? C'est de la part de son frère...

— ...

— Bien.

— ...

— Allo! C'est toi, Juliette ?... Dis-moi, je

cherche une dactylo, alors j'ai pensé à cette jeune fille...

— ...

— Attends que je te note l'adresse... là, merci... C'est quelqu'un de confiance, n'est-ce pas?...

— ...

— Parfait... Et, elle sait l'orthographe, au moins?...

— ...

— Peste! Si savante que cela? Je n'en demande pas tant! Et sa famille?

— ...

— Oh! orpheline à douze ans, pauvre petite... Ça a dû être affreux pour elle, de tout perdre d'un coup! Et maintenant, quel âge a-t-elle?...

— ...

— Oui, {vingt-deux ans, ça va... Comment a-t-elle vécu, jusqu'ici?

— ...

— Ah! oui... Et quand est-il mort, son frère?

— ...

— L'année dernière seulement?... Oh! tu sais, cela ne m'étonne pas, car quand on a été touché par ces gaz de 1917, on l'est profondément... Mais alors, ce serait ici sa première place?...

— ...

— Non, je ne m'inquiète pas, sois tranquille,

si elle a de l'intelligence, de la bonne volonté...
Bref, tu en réponds?...

— ...

— Si c'est comme de toi-même, tu penses bien que me voilà décidé... Je lui envoie un pneu à l'instant même... Et merci...

VIII

MADemoiselle YVONNE VIDAL

Le lendemain, Réal vit entrer une jeune fille qui, dès le premier aspect, lui causa une impression favorable.

Des cheveux noirs, coupés courts, dont les mèches, sous la toque, ondulaient de chaque côté du visage : un peau mate, pâle, parfaitement lisse ; des yeux pleins de vie ; un nez et une bouche sculptés harmonieusement. La minceur du corps paraissait dans une robe de drap noir décorée de petits boutons semblables à ceux d'une soutane. Elle avait l'air à la fois timide et résolu. Elle souriait un peu. Une fine ligne, très blanche, paraissait entre ses lèvres fraîches.

— Prenez la peine de vous asseoir, mademoiselle.

— Je vous remercie bien.

Sur ses genoux, elle posa un petit sac au cuir

écaillé. Comme elle craignait que Réal ne le remarquât, elle le cacha sous ses mains. Il observa qu'elle avait, dans ses gants d'étoffe, des doigts déliés et pointus.

Bref silence. Réal posa quelques questions auxquelles Yvonne Vidal répondit modestement mais sans timidité.

Tandis qu'elle parlait, Réal pensa : « Elle est charmante... Et si j'avais dix ans de moins... »

— Monsieur — dit-elle — je crois que notre intérêt commun serait de faire un essai, avant de conclure. Vous jugerez si je suis capable de vous rendre service.

— Vous avez raison... Tenez, voulez-vous vous asseoir à mon bureau?...

Au moment de commencer la dictée sténographique, il eut de l'hésitation. Un peu de coquetterie, de vague timidité... C'était la même stérilité soudaine qu'il éprouvait quand, après une conférence, quelque fillette lui présentait en rougissant un album d'autographes. En ce cas, il s'en tirait par une fadaise. Mais M^{lle} Vidal le regardait avec une expression d'intelligence... Elle l'intimidait un peu.

Stimulé par le désir de ne pas paraître inférieur à lui-même, il dicta ceci :

« Dans les comédies le dernier acte semble habituellement un peu long, malgré sa brièveté. Il conduit au dénouement par les voies du bon

sens; il ne reçoit qu'une sympathie de complaisance, témoignée par des spectateurs qui pensent à leur vestiaire. Les aventures du cœur finissent de la même façon. »

Le crayon de M^{lle} Vidal avait couru sur la feuille si promptement qu'il s'immobilisa juste au moment où Réal prononçait le dernier mot.

— Quoi — fit-il avec étonnement — ça y est déjà ?

— Mais oui...

Ils se regardèrent : elle, satisfaite d'être jugée habile; lui, joyeux de la certitude qu'elle ne le décevrait point. Il demanda :

— Et vous relisez sans trop de peine ?

Elle redit la phrase, correctement.

— Merveilleux... Eh bien, mademoiselle, nous débiterons quand vous voudrez...

Comme elle s'était levée, il dit :

— Et... les conditions ?

Elle s'arrêta, ennuyée par la nécessité de traiter cette question. Une rougeur parut sur ses joues.

Réal, lui aussi, éprouvait de la gêne. Cette jeune fille lui paraissait différente d'une employée ordinaire. Il discernait en elle un esprit nuancé, des sentiments délicats. Comment parler de chiffres, sans la réduire au rôle de salariée ? Et pourtant...

Ce fut elle qui trouva ce détour :

— J'ai une amie qui est sténo-dactylographe...

— Ah ! Et que demande-t-elle ?

— Deux cent cinquante francs... pour ses matinées de 9 heures à midi...

— Soit. Nous voilà complètement d'accord...
Quand voulez-vous que nous commençons ?

Soulagée, elle répondit aussitôt :

— Je suis entièrement libre.

— Demain alors, neuf heures ?

— Demain.

IX

LA PARADE DEVANT LE THÉÂTRE DE LA GUERRE

Tout le monde s'est donc mis de la partie, professionnels chevronnés et amateurs pleins de talent. Nul n'est de trop pour collaborer à la légende ! Et, dans un accord touchant, on a vu les membres de l'Institut, les actrices de café-concert, les politiciens et les vedettes de la prostitution travailler à nous donner, de la guerre, une image littéraire congrue et définitive.

GEORGES DUHAMEL.

M^{lle} Yvonne Vidal fut introduite dans le bureau de Réal au moment où neuf coups tintaient à la pendule.

Il eut plaisir à voir entrer la jeune fille, à regarder sa figure pâle, ses beaux cheveux courts qu'elle secoua d'un preste mouvement de tête, pour faire bouffer les boucles, une fois le chapeau quitté.

Il l'installa, s'enquit de ce qui pouvait lui être utile, alla chercher un coussin pour qu'elle fût assise plus commodément, et se prépara au travail.

Mais deux fois la sonnerie du téléphone le contraignit à s'en aller répondre. Le poste était dans l'antichambre. Un troisième appel retentit au moment où il commençait à dicter. De nouveau il dut quitter la secrétaire.

— Excusez-moi... C'est insupportable... Je reviens... Si vous voulez vous distraire un peu, en m'attendant?... Les journaux sont devant vous... Voilà aussi des articles préparés, des notes... faites connaissance avec tout cela... Ne vous gênez pas...

Quand il revint, deux minutes après, il la trouva penchée, lisant avec une attention fervente. Il put approcher sans être entendu. Qu'était-ce donc qui pouvait la toucher à ce point? Il regarda... Ah! le manuscrit de l'article sur les Mutilés de la guerre...

Yvonne ayant fini, aperçut Réal.

— Oh! je vous demande pardon... dit-elle, confuse.

— Ça vous plaisait?

Elle eut un élan de franchise :

— Admirable!... On a les nerfs tendus, en lisant cela... C'est curieux... Je n'aurais jamais pensé que vous fussiez capable... Oh! excusez

ce mot... de composer quelque chose d'aussi âpre... Je ne connaissais de vous que vos pièces, qui sont charmantes... Mais c'est là une page superbe... Et puis c'est l'œuvre d'un grand cœur!

Elle avait parlé d'un trait. Maintenant elle regrettait son expansion. Une secrétaire est-elle qualifiée pour s'exprimer ainsi ?

Réal ne répondit pas. Il hésitait. Où voulait-elle en venir, cette petite ? Était-elle sincère ? Ne souhaitait-elle pas une aventure avec un auteur connu ? Et cette grande tirade n'avait-elle pas pour objet de hâter quelque réalisation ?

Non pourtant. Elle semblait sincère... Sincère ou non, d'ailleurs, elle avait une figure bien jolie...

Il soupira. Ah ! L'expérience des quadragénaires... Comme elle dispose au scepticisme !... S'il avait entendu une femme aimable parler de lui-même sur ce ton, quelques années plus tôt...

Il toussa un peu, comme pour remettre ses pensées en ordre et demanda :

— Voyons... le travail... Vous y êtes ?

— J'attends.

Alors il se mit à dicter ses notes au sujet du roman qu'il projetait pour *Familia*. Il esquissa des indications de lieux, d'âge, de personnes, fixa des itinéraires, ébaucha des situations. Il allait et venait, prononçait des mots épars

qu'Yvonne recueillait, à mesure que les éléments de l'œuvre s'agrégeaient dans l'esprit de l'auteur.

Brusquement, il s'écria :

— Zut!... Cinq minutes d'arrêt... Tout ce que je viens de vous dire est bien bête, mon Dieu!... Quand je pense que c'est ça qui plaît... Je suis sûr que vous me jugez assez mal, n'est-ce pas?... Si, si... Vous aimez les choses de qualité... Ne vous en défendez pas... Et en ce moment je fais devant vous figure de marchand de petits pâtés... Hélas!... La vie est chère...

Elle se mit à rire.

Il la questionna sur ses goûts, ses préférences littéraires, le degré où avaient été poussées ses études, — puis par transitions, sur ses habitudes d'existence.

Elle vivait seule, toute seule. Orpheline depuis dix années. Elle en avait vingt-deux.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas! Il semble pourtant, à vous regarder, que cela vous serait facile!

Elle fit : non, de la tête.

Réal ne renouvela pas la question. Sans doute M^{lle} Vidal avait-elle dans le passé — peut-être dans le présent — quelque chose qu'elle refusait d'avouer.

Enhardie de le sentir si bon camarade, elle osa interroger à son tour.

Il raconta sur un ton léger, spirituellement modeste, toute sa carrière : la licence, les premiers articles dans de jeunes revues très enflammées ; la façon dont les directeurs de journaux l'avaient dédaigné en même temps qu'exploité, au début : puis leur soudaine courtoisie, à la suite d'un succès au théâtre du Vaudeville. Il parla de cette ambition angoissée, de cette palpitante incertitude qu'on éprouve, le soir des répétitions générales ; du public et de ses réactions inattendues ; de l'ivresse que donne la notoriété croissante. Puis en 1914, au moment où il allait réaliser le meilleur de sa vie, crac !... La guerre...

Au Front, il avait observé beaucoup. Il avait connu des âmes ; l'événement est plus rare qu'on ne croit dans une carrière de psychologue. Il s'était exercé à noter d'après nature les réflexes des caractères. De là lui était venu, peut-être, ce goût pour la vérité qui, auparavant, n'habitait pas en lui. « Je fermentais en vase clos, disait-il, maintenant, je vis. » Mais ce renouvellement n'allait pas sans apporter quelque désarroi dans ses pensées. Autrefois, il se contentait, à chaque question, de se dire : « Cela passera-t-il, cela ne passera-t-il pas ? » Le souci professionnel dominait en lui. Maintenant, il interrogeait non son expérience, mais sa conscience. Il était devenu « cet homme qui veut

dire ce que les autres pensent, et ne disent pas », dont parle Tolstoï. Son élan d'indignation rétrospective contre la guerre était une conséquence de cet état nouveau.

Soudain, il frappa dans ses mains, comme un maître qui rappelle une classe à l'ordre.

— Eh bien ! Et le travail?...

Mais, à présent, ces menues intrigues, ces personnages douceâtres, lui parurent d'une insupportable fadeur.

— Prenons autre chose, voulez-vous?... Pour cet orgeat je ne me sens pas en train, aujourd'hui!... Tenez, j'ai un papier à faire afin d'être agréable au père Ravastier, qui est grand électeur à l'Académie... On va s'occuper de cela ensemble, pas? Il s'agit de louer les articles qu'il a écrits au début de la guerre, ce bon vieux... Il a retrouvé, à ce moment-là, de l'éloquence, vraiment... *Le Boulevard* m'a demandé une chronique là-dessus... J'ai là des journaux de l'époque... Si vous le voulez bien, nous allons y jeter un coup d'œil, pour nous remettre dans l'atmosphère... Ça ne vous ennue pas?

Yvonne répondit que cette tâche lui était, au contraire, extrêmement agréable. Comment aurait-elle trouvé un sujet d'ennui dans un travail qui était presque de la collaboration, et de la collaboration avec Jacques Réal!

En défaisant ces paquets jaunis, ils eurent

une émotion commune. Ah! *Le Matin*. *Le Figaro*. *Le Journal* des premiers jours d'août! Les « manchettes » en énormes caractères : *L'Allemagne déclare la guerre à la France!* ou bien *L'Angleterre mobilise!*... Quel va-et-vient d'anxiétés elles représentaient, ces phrases grosses alors d'un si formidable inconnu!

Bientôt, ils furent au milieu d'un étalage de feuilles dont l'encre avait pâli, dont le papier était devenu friable.

Réal lisait rapidement. Yvonne notait sous sa dictée; quand il s'interrompait, elle lisait à son tour, lui signalant au passage les traits caractéristiques.

— Pourquoi souriez-vous? — demanda Réal, qui l'avait regardée à la dérobée.

— A cause de ça... Tenez... Dans *l'Écho de Paris* du 26 août 1914... cette phrase de Maurice Barrès : « *Le rouleau à vapeur marche sur la Germanie démunie.* »

— Oh! J'en ai autant à votre service... Là, cette phrase d'Hanotaux, datée du 30 août : « *Tenons quinze jours et les armées russes seront aux portes de Berlin!* »

Cette recherche devint une sorte de sport. Yvonne découvrit deux mots de Clemenceau : « *Anvers, l'imprenable forteresse qui peut tenir indéfiniment,* » et « *Bruzelles, une assez belle souricière.* » Réal riposta coup sur coup, par des

citations de 1915. « *L'année de la victoire* », annonçait Maurice Barrès dans *L'Écho de Paris* du 1^{er} janvier. « *L'année de la victoire et de la paix dans la gloire et dans l'honneur* » vaticinait, le lendemain, le général Cherfils. En ce même temps, le général Duchesne écrivait dans *L'Intransigeant* : « 1915 sera la fin du conflit qui désole l'Europe. » Le général Zurlinden, lui, avait attendu le 4 février pour annoncer dans *Le Gaulois* : « *Le rouleau compresseur de nos redoutables alliés de Russie va reprendre sa marche irrésistible. Il n'est pas impossible d'estimer que la guerre pourrait être réglée en quatre mois* ».

Yvonne était vaincue? Pas encore! Elle découvrit dans *Le Matin* du 9 avril 1915, cette affirmation du savant économiste Edmond Théry, fondée sur de scientifiques déductions : « *Avant le 15 juin prochain, l'Autriche demandera grâce.* » Et peu après, elle lut cette phrase du général Cherfils, dans *L'Écho de Paris* du 15 juin 1915 : « *Le mur boche vacille un peu partout. Sa résistance passe de la valeur du ciment armé à celle du torchis.* »

D'abord ils s'amusèrent de ces erreurs. Puis un même doute leur vint. Ces gens s'étaient-ils lourdement trompés, ou bien avaient-ils commis des mensonges patriotiques pour exalter les armées? Était-ce stupidité ou imposture? Durant les heures violentes où ces phrases avaient été

écrites, personne n'avait eu la liberté d'en contester la vraisemblance. Mais aujourd'hui... N'a-t-on pas quelque impression d'humilité, en songeant qu'on a imprimé cela ?

— Il le fallait — dit Yvonne. — D'ailleurs le Kaiser, de son côté, annonçait bien à ses troupes l'entrée dans Paris ! Ses officiers maquillaient les bornes kilométriques. Dans ses discours, il prophétisait lui aussi comme prochaine la fin de la guerre victorieuse...

— Ce qui prouve que les deux peuples ont été abusés par leurs chefs... S'ils avaient l'un et l'autre exigé la vérité, cette vérité aurait paru si formidable qu'elle aurait troublé les armées, des deux côtés de la tranchée... Mais attendez !... Puisque ces choses-là vous intéressent, je vais vous montrer un petit dossier assez amusant...

Il atteignait un carton, et en sortit d'abord un numéro du *Monde Illustré* daté du 21 août 1915, où l'on voyait le Kaiser prononçant un discours devant une foule enthousiaste. Au-dessous, cette légende : *N'est-il pas vraiment écœurant de constater avec quelle frénésie de sauvages nos ennemis se sont réjouis de cet acte odieux...*

— Quel acte ?

— Le torpillage du *Lusitania*.

Il poursuivit :

« *Voici les cruels Teutons manifestant à ce sujet, et venant, le soir où la nouvelle fut connue,*

pousser des « Hoch ! » de triomphe devant le palais impérial. »

— Eh bien ? — demanda Yvonne.

— Eh bien, c'est la reproduction d'une photo parue dans des gazettes allemandes le 31 juillet 1914, et représentant la foule acclamant le Kaiser, chapeaux levés, quand il recommanda l'union sacrée en ces termes : *« Je ne connais plus de partis, je ne connais plus que des Allemands. »*

Elle s'indigna :

— Il devrait être défendu d'user de truquages pareils... Comment ! un journal français a osé?...

Mais lui, souriant :

— Vous savez, un rédacteur apporte une épreuve qui fera bien en reproduction ; un rédacteur bâcle la légende, et on envoie au clichage... Qui aurait protesté ? Les Boches ?... Non, n'est-ce pas... Alors rien à craindre... Mais rassurez-vous ! Les journaux patriotes allemands en ont fait tout autant... Et les Russes, donc...

Il montrait une feuille du journal *Wes Mir* où paraissaient trois lieutenants allemands tenant des urnes de métal. Une note manuscrite traduisait le texte russe : *« Un groupe de maraudeurs, représentants de l'armée allemande, les mains pleines d'objets provenant du pillage. »*

— Et c'est ?

Au dos du document, l'origine était indiquée. Il avait paru le 9 juin dans le *Lokal Anzeiger*. Il montrait les vainqueurs du récent Steeple Chase militaire de Grunewald, tenant les prix qu'ils venaient de recevoir.

Réal se mit alors à rire, et demanda :

— Avez-vous connu ce canard délicieux de la propagande allemande? Elle a raconté aux bons Turcs qu'une automobile blindée avait été lancée du front sur Paris, et que, grâce au merveilleux calcul d'ingénieurs prussiens, l'instrument s'était arrêté juste au centre de la capitale, devant le palais du gouvernement. Elle a ajouté que le mécanisme avait mis alors en action un canon qui a fait des milliers de victimes, que cinq batteries avaient dû être postées pour détruire l'engin terrible, et que dans ses débris jamais les ingénieurs français n'avaient été capables de découvrir le secret.

— Et les Turcs ont été dupes?

— Dame... Pendant la guerre, on croyait tout. Ça a été le crépuscule de l'intelligence. Tenez, en voyant ces écoliers que voici, traînant une charrette sur laquelle on peut lire en allemand : « *Appel à la générosité. Participation à la semaine de laine* », les Parisiens se sont laissé persuader sans peine par *Le Miroir* que ces jeunes garçons étaient « employés au transport des tapis volés ». Ils ont bien admis,

aussi, que ces vieilles cartes postales, vous voyez... datant du pogrom d'Odessa, en 1905, étaient des photographies de la grande guerre ! Et *Le Miroir* de février 1915 a inscrit bravement dessous : « *De tels documents se passent de commentaires. Ils ont été pris à Lodz après que l'ennemi eut battu en retraite. Les champions de la kultur ont donné aux habitants de la Pologne russe une idée exacte de la domination allemande.* »

— Eh bien — dit Yvonne railleusement — ils en ont fait de belles, vos journaux, monsieur le journaliste !

— Ils faisaient ce que chacun faisait en ce temps-là... La foule, la Presse, l'Administration, les autorités militaires, la police, tout le monde avait perdu la tête... Saviez-vous ce fait comique : quand le gros canon a commencé à tirer sur Paris, près de deux cents personnes, qui avaient déclaré dans les rues : « Ce n'est pas une bombe d'avion, cela », ont été conduites au poste, pour propos défaitistes...

Yvonne, bien qu'apitoyée sur la faiblesse humaine, eut un sourire qui fit paraître à ses joues deux fossettes charmantes. Puis elle rede vint sérieuse.

— N'importe. Il faut considérer une chose... Tous ces gens-là, malgré leurs erreurs, et peut-être même à cause de leurs erreurs, ils nous ont

donné assez de force morale pour attendre la victoire. Ne l'oublions pas!...

— En effet — concéda Réal — ils nous ont donné la victoire.

Il médita un moment. Oui, ils ont donné la victoire qui nous a coûté quinze cent mille morts, autant qu'il y avait d'habitants en Alsace-Lorraine, deux millions cinq cent mille blessés, un million cinq cent mille mutilés; qui n'a pas empêché que fût ravagé le septième du territoire; qui a pris à chaque rentier, par l'augmentation des tarifs, les trois quarts de sa fortune; qui nous a laissés sans charbon, sans fonte, sans laine; qui nous a abandonnés à la famine; qui n'a empêché ni l'avarie de notre monnaie ni l'écroulement de notre commerce extérieur, ni ce scandaleux développement du vol, de la cupidité; qui a créé des rancœurs entre les victorieux, et chez les vaincus des haines destinées à crever en vengeance; qui a jeté sur tous les points de l'Europe centrale et de l'Asie des semences de guerre futures... Voilà où nous en sommes! Voilà où nous allons... Beau sujet d'orgueil!

Il arpentait la pièce. Dans un sursaut de mauvaise humeur il frappa sur un numéro de *L'Intransigeant* qui datait de décembre 1914, et s'écria :

— Tous ces gaillards-là ne pressentaient

rien ! Au lieu de tâcher de voir clair, ils se contentaient d'être, comme Richepin, des Tyrtée à tant la ligne, ou de faire des phrases, oui, des phrases !... Lisez-ça, tenez... C'est d'Henri Lavedan... Il s'agit de la baïonnette, que les bourgeois en pantoufles appelaient « Rosalie » :

C'est le joujou favori du troupier aux guêtres de cuir, l'arme des braves par excellence, et sous le baiser de laquelle il aime bien aussi mourir, comme le chevalier d'Assas et le petit Barra... Le lignard infatigable en fait, hors des repas, sa fourchette ordinaire... Un moment fameux, qui m'a toujours plu, est celui où l'on commande de la mettre au canon. Ainsi prête, elle n'attend plus que la voix du chef ou le son du clairon pour partir et foncer. Elle frémit déjà d'impatience et de désir, de soif et de gourmandise. Arrivée sur le tas, elle plonge à fond dans le tambour des poitrines. Elle est jeune, elle est belle, elle est ivre, elle est folle !

Il répéta, avec colère :

— *Sous le baiser de laquelle il aime bien aussi mourir !* » Voilà ce qu'écrivaient les vieilles gens à l'abri, pendant que les petits gas crevaient dans la neige !

Tout à coup, Réal songea que les académiciens dont il venait de parler si librement, il aurait à solliciter leurs suffrages. Une telle pensée le gêna. Puis une inquiétude lui vint. Cette petite n'allait-elle pas un jour répéter ce qu'il

avait dit devant elle, oh ! sans méchanceté, par inadvertance, voire même par sympathie ? Leurs regards se croisèrent. Confus de se sentir astreint devant elle à l'une de ces abdications dont est faite la vie des gens qui veulent réussir, il dit, d'une voix changée :

— Tout ceci entre nous, n'est-ce pas ?

Elle répondit par un geste si franc qu'il se sentit rassuré.

— Voyons, voyons — reprit-il — il faut tout de même retrouver les articles du père Ravastier, pour le travail dont nous nous occupons... C'est dans ce paquet-là, peut-être...

Non, le paquet qu'il venait de défaire ne contenait aucun dithyrambe du vieux patriote. Il rassemblait des journaux classés sous la désignation générale, indiquée au crayon : *Confort des Troupes*. Sur une feuille, des coupures étaient collées, avec les références d'origine et de date.

Le soldat français rit partout. Il a commencé à rire le jour même de la mobilisation. Le rire des tranchées, le rire des soldats, c'est un rire exceptionnel merveilleux, qui ne ressemble à aucun autre. Il apaise la faim, il trompe la soif, il rassasie et désaltère quand on n'a rien que du Boche à se mettre sous la dent et au creux de l'estomac. Qui rit dîne, et le tour est joué. D'ailleurs le soldat français ne pourrait pas se priver de rire, car toute épreuve n'est pour lui qu'une récréation. Au combat,

comme à la fête, il faut qu'il aille à gorge déployée. Allez-y ! Les joyeux, les pinsons, les bons enfants, les types, les lascars ! Soyez gais ! Amusez-vous ! Dansez ! Chantez !

Henri LAVEDAN.

L'Intransigeant, 31 octobre 1914.

Sous la mitrailleuse, sous le canon, dans les flaques boueuses de la tranchée, le soldat dort, il se réveille content. Il se convulserait de rire à cette simple question : n'êtes-vous point fatigué ?

Georges CLEMENCEAU.

L'Homme Enchaîné, 29 novembre 1915.

On a les pieds dans la boue, on dort tous les six jours, l'on avance de 15 mètres par semaine et l'on dit tout simplement : « vingt ans s'il le faut ». Voilà comment nous sommes, seigneur kaiser !

Le Gaulois, 16 mars 1915.

Au front ils sont toujours aussi gais, ayant toujours la plaisanterie à la bouche. Ils ont donné des surnoms aux projectiles. Ce sont là toutes leurs distractions. Ils n'en demandent pas d'autres. Ils sont si courageux que, quand ils ont commis quelque méfait, il suffit de les menacer de les renvoyer à l'arrière pour en faire des petits garçons bien sages.

Le Petit Parisien, 20 novembre 1914.

Le soldat s'accoutume à la boue. On s'accoutume à tout. Il finit même par y trouver du charme. Les troupes rient quand elles reviennent de leur bain de boue hebdomadaire, elles rient quand elles retournent le prendre.

Le Matin, 16 mai 1915.

Nos soldats sont gais. La pluie tombe, le froid pince, ils sont gais. La mort les guette, la mort passe, la mort les frappe, ils sont gais. C'est pour que la victoire dont ils préparent l'enfantement soit robuste et saine. Ils la veulent fille du plaisir.

Charles CHENU,

Le Gaulois, 22 novembre 1914.

Les obus allemands ne font pas peur aux blessés. C'est de la blague, disent-ils, c'est des pâtés de choucroute qui n'éclatent même pas.

Le Matin, 27 août 1914.

La Santé des hommes dans la tranchée est excellente grâce à une alimentation simple, abondante, bien préparée, à la suppression de l'alcool, à l'éveil incessant de l'activité musculaire, à la vie au grand air presque continue, à l'absence de surmenage sexuel déprimant.

L'Intransigeant, 20 septembre 1915.

Depuis l'époque héroïque, Réal n'avait pas relu ces notes. Il se rappelait l'irritation que de telles forfanteries causaient aux hommes, quand ils en prenaient connaissance du fond de leurs marécages. Mais nul n'osait protester. A présent, une indignation l'enflammait.

Yvonne, elle, eut un geste désespéré.

— Comment avons-nous pu croire des choses pareilles?... Car ces absurdités monstrueuses, nous y avons cru...

— Psychose de guerre — expliqua Réal. —

Oui, ce terme trop pédant définit assez bien ce qui vous étonne... Psychose de guerre... état d'âme spécial, « décalage » de la raison, atrophie collective du bon sens... Des hommes de valeur ont donné des signes extraordinaires d'insanité. Barrès, qu'on a beaucoup blagué à propos de son joli mouvement de menton, déclara à Lavedan, rencontré sur la place de la Concorde : « Je réclame ma part au milieu des camarades. Je m'engage. » Voyez-vous cet académicien portant le lebel? Hervé, l'auteur de *Leur Patrie*, a écrit : « Je vous prie de m'incorporer par faveur spéciale dans le premier régiment d'infanterie qui partira pour la frontière... » Et le *Bulletin des Armées*, puis l'*Écho de Paris*, ont raconté ce trait énorme, qui a l'air d'un symbole plus que d'une anecdote : Georges d'Esparbès redemandant au ministre de la Guerre ses galons de caporal à cinquante et un ans et, comme on lui objectait : « Vos jambes ont dû se rouiller », répondant : « Je marche aussi sur les mains », et faisant, sur les mains, le tour du bureau ministériel!

Yvonne eut un sourire apitoyé :

— Navrant...

— Psychose de guerre... Cette même paralysie du bon sens a frappé tous les peuples belligérants...

Il ajouta :

— Le malheur, c'est qu'ils n'en sont pas encore guéris...

Ils restèrent silencieux. Enfin Yvonne, secouant la tête comme pour s'ébrouer de cette tristesse, dit gentiment :

— Eh bien, eh bien !... Et notre travail ?

— C'est vrai, au fait...

Alors, rapidement, sans notes, avec aisance, Réal dicta l'article sur le père Ravastier, un article amical, léger, où, tout en raillant légèrement les exagérations auxquelles certains s'étaient laissé porter durant la guerre, il louait le vieil homme d'avoir lutté contre la dépression morale, et d'avoir, par l'appui de son autorité, contribué à fortifier sa patrie.

Homme habile, il trouva le moyen de ne pas contredire les sentiments qu'il venait d'éprouver en présence d'Yvonne. Il frôla tous les obstacles sans se heurter contre aucun. Et elle écrivait, saisie d'admiration pour l'art avec lequel il savait concilier, en cette tâche difficile, le souci de sa carrière et la loyauté de son cœur.

X

LES ANGES DES FOYERS

Pas une n'a bronché, pas une dans le monde entier! Elles nous ont envoyés assassiner! Elles nous ont envoyés mourir! Chacune avait honte d'être là sans un héros!

ANDREAS LATZKO.

Le « jour » de M^{me} Réal.

Il n'y a là que des femmes : M^{me} Bernard Pelletier, élégante, de formes agréables, le cou cerclé par un rang de perles que sa peau un peu brune fait paraître plus irisées; M^{me} Montignac, au profil bourbonien, dame patronnesse de plusieurs œuvres qui donnent aux aveugles et aux tuberculeux de guerre l'impression que la société n'a pas tout à fait oublié leurs sacrifices; M^{me} Giraudet, courtaude, myope, comme son mari, le face-à-main dressé, instable en ses

propos comme ces oiseaux qui passent incessamment d'un barreau à l'autre ; M^{me} Lebardeau-Chatenais, digne et copieuse épouse de M. Arsène Lebardeau-Chatenais, l'homme à la respectable barbe blonde, matrone dont les idées ressemblent à ces vêtements faits en série pour des gens qui deviennent uniformes en les endossant. Il y a là aussi la sœur de Réal, M^{me} Juliette Varavère, dont le visage aux yeux attristés semble un masque d'ivoire parmi les plis tombants des voiles de deuil.

Le goûter est servi. De la bouilloire d'argent qu'échauffe une lampe à alcool sort un menu jet de vapeur. Des assiettées de gâteaux et de sandwiches dressent des monticules blancs et dorés.

Ces dames bavardent. Les conversations forment un bruit de volière où sonne parfois un éclat de rire.

M^{me} Montignac raconte :

— J'ai été voir tout à l'heure une amie qui vient d'arriver d'Angleterre. Et savez-vous où elle est descendue ? A l'hôtel *Britannia* !

— Notre hôpital !

— Oui. Maintenant, il est méconnaissable...

Le *Britannia* ! Quel souvenir pour toutes ! C'est là qu'elles se sont connues en 1915. Elles y ont servi comme infirmières, les cheveux retenus par des voiles bleus que décorait une cocarde,

vêtues de robes austères, et ne dénonçant leur condition que par un visage poudré et des lèvres rougies.

Le *Britannia*! Au début, ces dames avaient accumulé là, généreusement, compresses et confitures. Mais, impatientes du manque de clients, elles avaient réclamé. Enfin un malade arriva. Un malade!... Elles refusèrent avec dédain ce souffreteux sans honneur. Alors, elles reçurent un nègre qui, du moins, avait eu le bras emporté par un éclat d'obus. Leur premier blessé! Elles l'assaillirent de sollicitudes, le bourrèrent de tant de sucreries, qu'au bout d'un mois le nègre périt d'indigestion. Le *Britannia*! Temps heureux où elles s'assemblaient, émues, attentives, scrutatrices, autour du médecin chef quand il esquissait une leçon clinique devant un joli petit blessé, enfantin et viril à la fois. Le *Britannia*! Temps des récits de batailles faits, durant les molles convalescences, par des jeunes hommes auréolés de prestige, et dont les forces renaissantes se traduisaient par de si troublantes, de si flatteuses énergies...

Qu'ils étaient donc seyants ces grands voiles! Qu'il était agréable de circuler en des automobiles décorées de croix rouges, et roulant toujours à vive allure, comme s'il se fût agi d'aller relever des moribonds! Qu'ils étaient charmants, ces officiers à taille fine, à buffleteries miroi-

tantes, à mollets cambrés dans des leggings brillants comme de l'acajou...

— Vous ne trouvez pas que les hommes sont affreux maintenant, avec leurs chapeaux mous et leurs pantalons? — dit la frivole M^{me} Pelletier.

M^{me} Montignac l'approuva :

— C'est vrai! Plus aucun chic!

— Et ce petit bout de ruban qui leur reste à la boutonnière, combien cela paraît misérable, après les croix de guerre, avec toutes ces palmes...

— C'est singulier — dit M^{me} Varavère. — Les palmes m'ont toujours donné comme une impression de malaise... Je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : Voilà quelqu'un qui, presque sûrement, a tué...

On se récria :

— Ma chère, c'est le métier des soldats!

— Je sais bien... Mais quand je voyais toutes les femmes fêter ainsi des soldats décorés, il me semblait qu'elles n'avaient pas tout à fait l'attitude la plus digne... Je leur aurais voulu une admiration... comment dirais-je... moins gourmande...

M^{me} Réal et M^{me} Pelletier, presque ensemble, ripostèrent :

— Il fallait bien des récompenses!

— Et ils en méritaient!

— Vous avez raison — dit M^{me} Varavère. — Mais ces croix-là, c'est plus fort que moi... elles me rappellent les autres croix... Et c'est pour moi un tel souvenir...

On connaissait quel chagrin elle avait éprouvé à la mort de son mari et de son fils. Ces dames n'osèrent insister.

M^{me} Montignac demanda, sur un ton de condoléance :

— Dites-moi, chère amie, est-ce que vos démarches ont abouti, à propos de ce transport que vous sollicitiez ?

— Pas encore... Mon pauvre petit Pierre est encore là-bas... Il y a d'affreuses complications administratives. Toute une affaire de dossiers perdus...

— C'est à Vitry-le-François, n'est-ce pas, qu'il avait été transporté ?

— Oui. C'est là que je l'ai vu mourir...

Une douleur ardente crispait son visage.

— Il y aura cinq ans le mois prochain — dit M^{me} Réal, qui compatissait au chagrin de sa belle-sœur

— Oui, cinq ans — répéta M^{me} Varavère. — Cinq ans déjà... Ah ! cette salle blanche d'hôpital... Il avait la figure tout enveloppée. On ne voyait que ses yeux... Il m'a pris la main comme quand il était petit et que j'allais lui dire bonsoir... Je l'ai gardée dans la mienne

comme je faisais pour l'endormir... Il me regardait... Ses yeux me disaient : « Maman... »

Elle s'interrompit, les paupières fermées, évoquant la tragique entrevue.

La sautillante M^{me} Giraudet elle-même était attendrie :

— Ce pauvre enfant n'a pas souffert longtemps, au moins?

— Oh! si... Je me rappelle qu'en quittant la salle j'ai rencontré deux infirmiers. Ils parlaient des malades. L'un a dit : « Il faudra déplacer le 23. » Et l'autre a répondu : « Oh! celui-là, pas la peine... Il est frit. » Le 23, c'était mon petit Pierre... Ah! j'ai bien cru que j'allais tomber là... Eh bien, il était si robuste, mon enfant, qu'il a duré trois jours de plus qu'on ne pensait... Et puis il est arrivé une chose horrible... Il ne restait plus qu'un cercueil, dans la ville... On a eu la bonté de m'en prévenir. Je l'ai acheté tout de suite, pour être bien sûre que mon petit ne serait pas mis à même la terre... Et ce cercueil, le menuisier n'a pas voulu le garder. C'était une marchandise trop difficile à refuser, car on mourait beaucoup... Pour être certaine qu'on ne me le prendrait pas, j'ai dû le faire porter dans ma chambre... J'ai passé deux nuits à côté... Vous pensez ce qu'elles ont été, ces deux nuits-là!...

Le jour, j'allais voir mon pauvre petit... Je le

regardais... Je pouvais le regarder en pleurant... Il ne me reconnaissait plus...

Aucune des dames présentes n'avait été directement éprouvée par un deuil de guerre. M^{me} Varavère, tout en les émouvant, les surprenait un peu par sa fidélité funèbre.

— Ma pauvre amie — fit l'imposante M^{me} Lebardeau-Chatenais — c'est un bien grand sacrifice qui vous a été imposé... Mais consolez-vous en vous disant que votre fils est tombé au champ d'honneur!

— Ce que je me dis surtout, c'est qu'il est mort à vingt ans, et que je reste...

— Combien d'autres mères, comme vous, ont été cruellement éprouvées!...

— Oui, oui... Vous avez raison... Combien d'autres... Je revois le départ de mon petit Pierre.. Nous étions là, toute une foule de mamans... Nous tâchions d'avoir l'air énergique pour encourager nos enfants... Nous agitions nos mouchoirs au moment où les trains les emportaient vers la mort... Hélas! Combien y sont restés! de ces malheureux... Et maintenant, oui maintenant, je me demande... je me demande...

Elle s'interrompt.

— Quoi donc, ma chère amie? — interrogea M^{me} Giraudet, le face à-main braqué.

Elle reprit lentement :

— Je me demande si notre attitude était celle qu'il fallait avoir...

— Comment cela ?

— Oui, pourquoi les avons-nous tant que cela poussés à partir ?

Toutes ces dames, stupéfaites, la regardaient en silence.

Elle poursuivit, le regard fixé sur le tapis :

— Maintenant, dans nos maisons vides, nous pouvons nous demander : « Pourquoi avons-nous fait cela ? A qui cela a-t-il servi ? » Est-ce que nous n'aurions pas été plus courageuses, nous les femmes de tous les pays en guerre, si nous avions imité ces Italiennes qui se sont couchées sur les rails pour empêcher le départ des trains maudits...

Les exclamations éclatèrent. A ce moment, Réal entra dans le salon.

Après un rapide échange de politesses, il fut informé du sujet de la conversation.

— Vous savez, cher monsieur, M^{me} Varavère dit des choses extraordinaires ! Croyez-vous qu'elle accuse les femmes parce que, pendant la guerre, elles n'ont pas protesté contre le départ des soldats ! Voyons, Monsieur Réal, prenez notre défense... Vous l'avez écrit souvent... Les Françaises ont été admirables !

Réal parla. Elles gardèrent toutes un silence déférent.

— Oui, il y a eu — dit-il — dans les deux partis des femmes admirables... Elles ont vécu parmi des malades qui criaient, qui râlaient, et parmi d'autres aussi qui plaisantaient, ce qui n'était pas plus drôle... Elles voulaient leur part de sacrifice... Elles l'ont eue... Et cela si largement que beaucoup d'entre elles ont paru des héroïnes, qui, pourtant, semblaient peu qualifiées pour ce rôle. Ce matin même, en rangeant des papiers, je retrouvais...

Il s'interrompit. Toutes avaient écouté ces éloges qui leur étaient agréables. Son brusque silence aiguillonna leur curiosité.

— Quoi donc ?

— Qu'est-ce que vous avez retrouvé ?

— Oh ! Dites-le-nous !

Il les regarda, ennuyé, en se mordant la lèvre. Quelle sottise que d'avoir, en ce lieu, fait allusion à...

— Non, rien...

— Si, si !... Oh ! monsieur Réal... Ce n'est pas gentil !

— Vous n'avez pas le droit, maintenant, de vous taire !

— Allons ! Nous écoutons !

— Voyons, Jacques — dit M^{me} Réal — ne te fais donc pas prier...

Les visiteuses le regardaient avec intérêt et l'exhortaient comme un orateur qui, après avoir

annoncé une révélation, se serait dérobé.

— Je vous en prie — dit-il, en s'amusant un peu de tant d'insistance — parlons d'autre chose... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il s'agit d'un document assez curieux... J'y avais pensé justement parce qu'il se rapporte au rôle des femmes pendant la guerre. Mais, je vous assure, je ne puis déceimment vous le communiquer.

Chacune des assistantes se fit, selon sa nature, suppliante, impérieuse, câline :

— Oh ! Monsieur Réal !

— Le document, vite !... Le document !

Il se leva.

— Eh bien, je vais le chercher... Mais songez-y ! Je décline toute responsabilité...

Peu après, il reparut, tenant une enveloppe jaune. Il en sortit une feuille de papier quadrillé où s'alignaient des mots formés avec soin. Dans l'angle gauche de la première page était collée une hirondelle en papier découpé, qui tenait du bec un petit rectangle où était imprimé : *Souvenir*.

— Cela vient — expliqua-t-il — d'un dossier que j'avais formé au front. Car j'avais, comme tout le monde, l'intention d'écrire un livre sur la guerre.. Cette lettre est absolument authentique. Elle m'a été donnée par un camarade qui dirigeait un hôpital d'évacuation. On l'a trouvée dans l'équipement d'un mort. Elle n'est signée

que d'un prénom... Elle a été écrite par..

Il hésita.

— C'est ici que vous allez sans doute regretter, mesdames, votre insistance... Elle a été écrite par une collègue de la Fille Elisa... par une pensionnaire de quelque maison Tellier... Excusez-moi, je vous avais prévenues... Et le pire, c'est que cette lettre, elle l'écrit à son... Enfin vous allez comprendre...

Mises en goût par le caractère scandaleux de cette annonce, elles eurent des petits rires de chatouillées.

— Oh! comme c'est curieux!

— Lisez, dites...

— Ne plaisantons pas — reprit-il. — C'est une page admirable. Vous verrez là tout ce qu'un humble cœur peut contenir de patience héroïque... Ecoutez :

Mon trésor chéri.

As-tu reçu ma dernière lettre d'hier, et le bon de poste de trois francs que je t'ai envoyé? Recevras-tu assez tôt cette nouvelle lettre? Qu'elle t'apporte en même temps que l'assurance de mon immense affection pour toi l'encouragement au bien et à ton devoir; je suis persuadée que tu le feras entier. Dis-toi bien que tout mon cœur t'accompagne.

Ici, jamais je n'avais tant vu de monde. C'est l'envahissement de la maison. Je me couche le soir bien fatiguée. Et puis jamais il ne m'a fallu boire

tant de bière et de champagne, ce qui finit par rendre la tête lourde. Mais on ne peut pas dire non, quand c'est offert par des soldats qui vont au front.

Je te mets dans la lettre une mèche de cheveux de notre petit Pierrot; ils te porteront bonheur dans l'épreuve que nous traversons. Je prie avec ferveur pour que tu reviennes. Courage, fais ton devoir, tout ton devoir!

Je te ferai laver et raccommoder tout ton linge, et quand tu reviendras, tu trouveras tout en ordre, et ton Alice telle que tu l'as laissée.

Ne te fais pas de mauvais sang pour moi : je resterai à Nevers jusqu'à ce que tu reviennes. Nous avons toujours beaucoup de monde. Aussi, mon petit Loulou adoré, je t'enverrai plusieurs fois par semaine un peu d'argent.

Ce matin nous sommes allées à la visite : ce sont quatre médecins-majors et un médecin civil qui l'ont passée ; tu vois que ce n'est pas pour rire. Ici, toute la journée, c'est un va-et-vient continuel ; jamais je n'ai vu tant de soldats.

Soigne bien ce que je pense, et n'oublie pas aussi de te mettre de la teinture d'iode pour ton rhume.

Il ôta son binocle, et s'en servit pour désigner quelques lignes.

— Il y a là un passage que, tout de même, je ne veux pas vous lire...

Mais, devant l'insistance générale, il dut poursuivre :

Hier, je suis montée avec un client de salon, major au Puy, venu ici en uniforme : nous avons causé maladies vénériennes; il m'a donné une recette qui

lui a apporté des résultats merveilleux dans l'armée. Je t'en ferai préparer chez un pharmacien et te l'enverrai avec une seringue.

J'ai envoyé sept francs à la nourrice pour acheter deux paires de bas et des souliers à notre petit Pierrot.

J'avais oublié de te dire qu'il faut mélanger bien le liquide en agitant le flacon et sans le faire chauffer.

J'aurais bien voulu aller te voir, mais nous ne sommes plus que cinq dames, Marcelle étant à la Maternité, où elle a accouché d'une petite fille; et certainement les patrons ne me laisseraient pas partir un dimanche, avec si peu de personnel.

Tâche de ne pas prendre froid, surtout... Si tu n'as pas assez de mouchoirs, tu me le diras.

Je te supplie, surtout, ne te laisse pas démoraliser. Dans cette horrible guerre, chacun ne voit que sa douleur. Tâche d'être à la hauteur de ton devoir, mon chéri, pour que je puisse être fière de toi.

As-tu reçu des nouvelles de ta sœur? Que va-t-elle devenir toute seule à Paris avec sa petite fille?

Ici, inutile de te dire que la consternation est générale, car nous avons toutes quelqu'un qui part.

Ne gaspille pas ton argent mal à propos: Il te ferait certainement faute. Sois bien courageux et bien brave. Ne te fais pas trop de mauvais sang, et pense que, quoi qu'il advienne, je t'aimerai toujours.

A toi pour toute la vie.

ALICE.

M^{me} Réal n'était qu'à demi satisfaite que ce texte eût été lu dans son salon. Mais les visiteuses marquaient une satisfaction unanime.

— Elle est magnifique, cette lettre!

— Pauvre femme...

Toutes témoignaient à l'envi cette pitié, théâtrale et un peu dégoûtée, dont elles avaient fait montre jadis, au chevet des blessés.

— L'intérêt de ce document — continua Réal — c'est qu'il témoigne à quel point des êtres simples, qui n'avaient aucun intérêt à manifester confidentiellement des sentiments pareils et qui auraient pu, en raison de leur déchéance sociale, être disposés à gémir et à se révolter, ont été soulevés, eux aussi, par le grand souffle.

M^{me} Montignac se tourna vers M^{me} Varavère :

— Vous voyez, chère madame, que du haut en bas de l'échelle sociale, les femmes ont été irréprochables !

M^{me} Varavère, grave et pâle dans ses voiles noirs, prononça :

— Non. Je persiste à croire qu'elles auraient pu agir autrement, et rendre plus encore de services...

— Comment cela ?

D'une voix que rendait douloureuse le souvenir de son double deuil, elle dit, avec lenteur :

— En protestant contre la guerre.

Toutes s'écrièrent :

— Mais que pouvions-nous faire ?

— Personne ne nous consultait !...

— On nous aurait arrêtées ! Et qui se serait alors occupé de la maison et des enfants ?

— Nous n'avions qu'à subir le malheur, en l'atténuant le plus possible !

Elle reprit avec fermeté : -

— Nous pouvions essayer de l'empêcher.

Réal secoua la tête :

Les femmes auraient eu beau dire... On ne les aurait pas écoutées...

— On a bien écouté les suffragettes — 'répliqua-t-elle.

Un sourire général fut la réponse.

Elle insista :

— Mais oui ! Il ne faut tout de même pas exagérer notre passivité et nous diminuer ! Les suffragettes ont voulu obtenir le droit de vote... Et elles ont fini par y réussir, ces femmes, dont on avait ri, au début... Depuis, j'ai beaucoup pensé à leur exemple. Je me suis demandé si la vie de nos maris et de nos enfants n'était pas encore plus précieuse, pour nous, qu'un droit politique... Pourtant, qu'avons-nous fait ? Rien... Nous n'avons même pas essayé de faire quelque chose... Eh bien, je trouve qu'à force de vouloir paraître courageuses, les femmes des pays en guerre ont été des lâches... Oui, des lâches... puisqu'elles ont accepté qu'on envoyât à la mort tout ce qu'elles aimaient !

Réal formula l'objection attendue :

— Mais ma pauvre Juliette, nous, on nous attaquait, il fallait bien nous défendre.

— On nous attaquait, c'est entendu... Et je reconnais qu'après les premières défaites nous n'avions pas le droit d'affaiblir ceux qui nous défendaient. Les grandes coupables, à ce moment-là, ont été les femmes allemandes et autrichiennes, qui ont encouragé les soldats envahisseurs... Mais, dès le mois de décembre, quand la guerre d'usure a commencé, avec ses offensives abominables, où tant d'êtres jeunes sont morts pour rien, est-ce que, dans tous les pays, même dans le nôtre, nous n'aurions pas dû, nous, les femmes, combattre la férocité, au lieu de l'encourager? Pourtant aucune de nous n'a fait un seul geste pour que ces tueries n'aient pas lieu... Au contraire! Nous pourchassions les embusqués! Nous voulions que personne ne fût épargné! Eh bien, maintenant, je m'accuse de mon acceptation, je me reproche d'avoir été passive et hypocrite... -

Toutes protestèrent. Elle poursuivit, lentement, sans aucun accent d'éloquence :

— Certainement, hypocrite... Pourquoi ai-je voulu être si différente de moi-même?... J'ai toujours eu horreur des violences... Pourquoi ai-je brusquement acclamé des soldats?... Hélas! Cet examen de conscience pourquoi toutes les femmes ne l'ont-elles pas fait quand il en était temps? Elles ont une grande puissance sur les hommes... Elles les auraient décidés à vivre, au

lieu de les décider à mourir... La guerre n'aurait duré que quelques mois, pas davantage... Et j'aurais encore mon mari, et mon petit Pierre...

Elle avait dit ces mots presque à voix basse. Des larmes paraissaient dans ses yeux pâles.

Réal lui prit la main.

— Ma pauvre Juliette... Que veux-tu?... Comment les femmes auraient-elles pu se montrer seules raisonnables, dans la grande folie universelle ?

Elle se leva pour partir, et dit à M^{me} Réal :

— Je vous demande pardon, Mélanie, de m'être laissée aller comme cela...

— Mais non, ma chère... Après votre deuil, c'est bien excusable...

Rapidement, elle prit congé des visiteuses, et quitta le salon.

Réal l'accompagna.

Il revint dans son cabinet de travail, pensif.

Au premier choc, certes, les sentiments de Juliette offraient quelque chose d'offensant. Il avait fallu, en ses paroles, ce ton de douleur, cette amertume cruelle, pour les rendre tolérables.

Mais plusieurs des choses qu'elle avait dites n'étaient-elles pas justes ?

L'amour règle en effet les grandes actions du monde. Les femmes conduisent selon leur guise la plupart des hommes. C'est pour les séduire

qu'on veut être honoré. C'est pour les environner de luxe qu'on veut être riche. C'est pour les conquérir et les flatter qu'on travaille, qu'on s'efforce, qu'on rivalise, qu'on vole.

Qui sait? Au lieu d'orner les combattants de cocardes rouges et noires ou de cocardes bleu-blanc-rouge, au lieu de les enrubanner comme du bétail aux étals de boucherie, si les femmes les avaient insultés, traité de lâches incapables de se révolter contre les criminels qui les lançaient les uns contre les autres, n'aurait-on pas vu les régiments hésiter?

Risquer la mort, et ne trouver au retour, en récompense, qu'une figure qui se détourne, une main qui vous repousse, c'eût été trop cruel... Personne n'aurait été sublime à ce point-là... Et l'on aurait réfléchi...

Mais non!... Qu'ont-elles fait les femmes? Elles se sont laissé griser par l'odeur du cuir échauffé, fasciner par des croix, des uniformes. Les femelles ont été dupes du cabotinage des mâles. En France, elles ont pleuré dans un coin; beaucoup d'entre elles, et des plus décentes, se sont données aux permissionnaires, aux alliés. En Allemagne, elles ont injurié ces « cochons de Français », ou bien elles ont gémi passivement, ou bien elles se sont parées de robes, de bijoux et de linge volés dans des maisons de Belgique et de France...

Et pourtant, pourtant... si les femmes, si toutes les femmes avaient déclaré : « Je ne couche pas avec un assassin », la guerre aurait-elle été si longue?...

Et si les femmes, maintenant qu'elles sont devenues une force électorale dans les Républiques centrales, aux États-Unis, en Angleterre, en Italie, dans les pays scandinaves, témoignaient leur puissance politique en proclamant : « Désormais, plus de guerres ! », ne donneraient-elles pas au monde un magnifique exemple de clairvoyance et de dignité? Les hommes n'osent pas. Combattants, ils craindraient de paraître peureux... Mais elles?

XI

L'ENVERS DES LAURIERS

La moitié des armées que j'ai vues
meurt de peur avant de commencer.
La moitié qui reste n'est pas tout à
fait tranquille, n'a pas un air bien
assuré.

Prince de LIGNE.

Yvonne et Réal travaillaient ensemble, quand la femme de chambre apporta une carte de visite. Il lut :

BERNARD TOURNIER
DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES :
La Sécurité.

Tournier?... Il réfléchit un moment, puis :
— J'ai rencontré au front un commandant qui s'appelait comme ça... Un bien brave cœur... C'est sans doute lui... Ma foi, faites entrer.

C'était le commandant.

Réal l'accueillit, les mains tendues, si chaleureusement que le visiteur éprouva une confusion visible, à l'idée que tant de cordialité lui était témoignée par ce personnage célèbre.

En Bernard Tournier, on reconnaissait vite l'ancien militaire : épaules carrées ; costume propre et un peu désuet ; grosses moustaches d'un blond roux, et, naturellement la mouche ; sourcils épais ; cheveux durs taillés en brosse. Par contraste avec ces dures broussailles, des yeux bleus, d'un bleu de faïence, des yeux très doux, presque ingénus.

— Eh bien, mon commandant — dit Réal — et ce vieux 187^e ? Vous l'avez abandonné ?

— Mon Dieu, oui.

— Les armes, c'était pourtant votre carrière ? L'ancien officier secoua la tête :

— Oui, autrefois, je pensais bien continuer... Ça m'intéressait de former des jeunes hommes... Mais, depuis que j'ai vu pourquoi on les forme, j'ai perdu le goût de mon métier...

— Et vous vous occupez maintenant d'assurances ?

— On vit comme on peut... Ainsi je suis venu vous demander si, par hasard... Mais je vous dérange, peut-être?...

Réal l'assura qu'il était le bienvenu, le pria de s'asseoir et lui offrit une cigarette. Cet excel-

lent commandant Tournier! Quel plaisir de revoir sa bonne figure!

Ils échangèrent des souvenirs. Des noms ressuscitèrent de l'oubli. D'humbles villages ruinés reprirent soudain l'importance qu'ils avaient eue pour eux, durant quelques jours.

— Mais je m'étonne — dit Réal — de votre changement d'esprit... Il me semblait que le métier ne vous déplaisait pas trop, là-bas...

Le commandant sourit avec mélancolie.

— Il fallait bien donner cette impression-là... Ah! avant 1914, j'en avais, des illusions! J'étais content. Oui, le métier me plaisait. Mais qu'est-ce qu'on a fait de nous, pendant quatre ans? On nous a obligés à vivre sous la terre comme des égoutiers, jusqu'au moment où on nous a donné des couteaux pour nous transformer en apaches... Ma foi, je n'ai pas eu le cœur de rester un soldat professionnel... Enseigner ça aux autres... merci bien...

Tandis qu'il parlait, Réal le regardait en songeant aux illusions de ces vaillants petits Saint-Cyriens morts à Charleroi... Eux aussi, ils avaient considéré la guerre comme un sport héroïque. Pauvres enfants...

L'ancien commandant continuait :

— Nous n'avons pas vu le pire, d'ailleurs... La dernière guerre a été affreuse, mais la prochaine...

— Oh! — dit Réal — pas si vite!

— Qui sait... Cette fois-là encore, nous accourons à l'appel, bien entendu... Mais qu'est-ce que ce sera!... Le commencement de la fin 'du monde, simplement... Les pays belligérants tout entiers seront ravagés, comme l'a été le front, cette fois-ci... Les caves seront des abris trop faibles. La mort pour tous! On n'aura plus de fusils, rien que des seringues et des masques. Pensez donc! Que pourra une baïonnette contre une ampoule de bacilles jetée par un avion? Contre une étincelle à longue portée qui, de Coblenz, fera sauter un arsenal à Saint-Etienne? Contre des nuages de poison? Ah! Elle sera jolie, cette guerre-là! Les régiments ne seront plus que des troupeaux de scaphandriers empêtrés, des groupes qui se fuiront les uns les autres parce qu'ils seront, les uns les autres, munis d'engins épouvantables... Aussi, voyez-vous, l'armée condamnée à ce jeu ne m'attire pas... J'en serai par devoir, bien sûr, mais pas par goût... Oh! Je vous demande pardon, monsieur Réal... Je vous fais perdre des instants précieux...

Réal le pria de demeurer assis. Il éprouvait de la curiosité à voir combien l'épreuve avait pu modifier une âme de soldat.

— En somme, mon commandant, la guerre, même victorieuse, vous a déçu?... Et pas un

moment, pas un seul, vous n'y avez trouvé de quoi légitimer ce qu'on en disait pourtant?... Je me rappelle... La guerre régénératrice, la guerre ceci, la guerre cela... Hein?

— Ah! monsieur Réal... Je l'ai vue, moi, la guerre, d'aussi près qu'on peut la voir... Eh bien... Elle transforme les honnêtes gens en voleurs, en brutes, elle pourrit les races de toutes les façons... Et elle est bête, oui, bête... et mesquine. C'est que, avec les proportions nouvelles, tout y devient aussitôt trop grand. Pas une intelligence humaine ne peut s'y reconnaître. Alors les ordres s'embrouillent, chaque chef invente une complication de pape-rasses pour se mettre à couvert... Il faut faire des états jusque sur la ligne de feu... Non, voyez-vous, c'est devenu de la folie, des entreprises pareilles...

Réal, faute de conviction personnelle, répéta ce que des gens de bonne foi lui avaient souvent dit :

— Ne croyez-vous pas, pourtant, que la campagne, malgré toute l'horreur qu'elle a comportée, ait fait quelque chose pour la fraternité des hommes?... Elle a mêlé des classes qui s'ignoraient. N'a-t-elle pas contribué à dissiper un certain nombre de malentendus?

Le commandant secoua la tête :

— La fraternité... Oui, parlons-en... Cela

encore, tenez, c'est une des illusions que j'ai perdues... Avant 1914, j'aurais traité de calomniateur celui qui serait venu me prédire tout ce que j'ai vu faire par des soldats de chez nous... Mes hommes, vous savez pourtant si je les aimais!... Quand je les voyais exposés, je ne vivais plus. J'ai reçu quelquefois des ordres si bêtes et si dangereux que j'en ai pleuré... Eh bien je peux vous le dire, à présent... Dans les cantonnements de repos quand une maison était sans surveillance, nos cuisiniers brûlaient toutes les boiseries pour faire la cuisine... A proximité du front, mes hommes gâchaient pour le plaisir, ils s'amusaient à tirer dans les tableaux ou dans les glaces, ils fourraient des bûches dans les pianos, ils pillaient les caves, ils déchiraient les tentures... Ah! elle était jolie, leur façon de défendre le pays!... Je croyais que les Boches étaient les seuls à se conduire comme des misérables et à tout détruire chez nous... Hélas! Il m'a bien fallu constater que la guerre purificatrice n'est qu'une empoisonneuse... Mais voilà! On a un fusil, et ceux qui n'en ont pas ne comptent plus. Et puis on vit au jour le jour. On sera peut-être mort le lendemain. Alors, n'est-ce pas?... Même j'ai vu pis... J'ai vu des choses... des choses...

Il se tut, avec une grimace triste, puis :

— Tenez, c'était après votre départ... J'em-

menais mon bataillon, pour une relève... Afin d'aller reconnaître le secteur, j'ai fait route avec des coloniaux qui montaient aux tranchées en avant de Verdun... On venait de leur distribuer ces fameux couteaux... Dans un boyau nous avons croisé une vingtaine de Boches, prisonniers... Alors un de nos hommes a eu cette idée atroce. Il a pris son couteau et il a crevé l'œil d'un de ces malheureux... Et ceux qui étaient derrière en ont fait autant pour les autres... J'étais indigné... J'ai été trouver le commandant du détachement. Il m'a répondu : « Vous avez raison. Mais si je ne les laissais pas de temps en temps flairer du sang, jamais je ne pourrais les tenir en haleine »... Ah! tenez, quand je pense à ça, et à tant d'autres choses... Songez donc, j'ai reçu, moi qui vous parle, des ordres d'achever les blessés! Dame! Le « nettoyage d'une tranchée », c'est ça!... Il faut que rien de vivant n'y reste. On emmène autant de prisonniers qu'on peut. Mais ceux qui ne peuvent pas marcher, il faut bien qu'on les finisse...

D'autres spectacles obsédants remontaient sans doute dans sa mémoire. Tandis qu'Yvonne le regardait, bouleversée, il restait silencieux, avec une expression de honte. Réal voulut dissiper l'effet de ces évocations.

— Allons, mon commandant... Vous voyez les choses bien en noir, il me semble... Les

hommes ne sont pas tous aussi brutes que vous le pensez... ou du moins il y a eu des brutes chez nous comme chez les Allemands... C'est certain...

Le commandant approuva :

— Ça, c'est sûr... J'ai vu, en territoire reconquis, des marques effroyables que le passage des Boches avait laissées... Et j'ai appris des faits dignes de rester éternellement la honte des chefs qui ont pu ordonner ça...

Réal poursuivit :

— Les Allemands sincères le reconnaissent eux-mêmes, aujourd'hui... Mais prenez garde aux généralisations : rien ne dispose mieux à l'injustice... Tenez, je peux opposer à vos coloniaux ce qui s'est passé dans une infirmerie régimentaire du front, devant moi... On nous avait amené un soir un prisonnier allemand, un pauvre petit Saxon, terrifié comme un oiseau qu'on tient dans la main. Il était blessé aux deux bras et aux pieds. « Gardez-le bien, surtout », nous a-t-on dit. « A pas peur ! » a répondu notre cuisinier, un Auvergnat farouche, en regardant le petit Boche de si redoutable façon que celui-ci a éclaté en sanglots. Alors, il l'a emmené au dortoir, comme une proie. Ah ! il ne fallait même pas que les autres fissent mine d'y toucher, à son prisonnier ! Il l'a couché près de lui, par crainte d'évasion. Et savez-

vous ce que j'ai vu le lendemain matin, en entrant ? Le redoutable geôlier était à côté du petit Boche invalide et, maternellement, il lui faisait faire pipi dans une vieille terrine...

Yvonne se mit à rire.

— Oh ! je vous demande pardon, Mademoiselle ! — dit Réal, confus de s'être laissé entraîner à conter, devant une jeune fille, cette anecdote.

Le commandant Tournier souriait, lui aussi. Il n'avait plus cette expression contractée qui, tout à l'heure, durcissait son visage. Accommodant, il conclut :

— Il y a toujours du pour et du contre... Mais n'importe... Moi qui ai mis tant d'années à obtenir mon quatrième galon, je ne comprends pas comment, aujourd'hui, mes collègues restent dans cette carrière... Qu'attendent-ils ? La paix ou la guerre ? Si c'est la paix, drôle de métier que celui qui consiste à demeurer éternellement au garage... Si c'est la guerre... Ah ! comment peut-on l'espérer ?

— Allons, mon commandant — dit Réal — il n'y a pas eu que de mauvais moments ! Et puis si certains ont commis des fautes, tant d'autres ont donné des exemples édifiants de courage, de...

L'officier fit un geste qui signifiait : « Oh ! le courage, n'en parlez pas si vite ». Réal se tut, interloqué. Puis :

— Vous n'allez pas contester, pourtant, que beaucoup de gens se sont conduits en héros ?

— Le courage a été beaucoup moins fréquent qu'on ne l'a dit, pendant la campagne — répondit le commandant. — A force de lire des citations à l'ordre du jour, on a fini par croire que nous avions tous le « mépris du danger »... La vérité, pourtant, c'est que la plupart des gens, au front, avaient peur...

Cette affirmation comportait quelque chose de paradoxal, et même d'assez révoltant. Réal se cabra. Yvonne, qui suivait l'entretien, leva la tête, comme pour une protestation muette. L'officier s'en aperçut. Il continua, d'un ton tranquille :

— Evidemment, je sens bien que je bouleverse vos idées habituelles... Mais je crois être un peu qualifié pour parler de ces choses... J'ai trois ans de première ligne, deux palmes... Je puis apprécier la guerre mieux que ne le fait un journaliste, n'est-ce pas ?...

Il craignit de s'être exprimé avec irrévérence et rectifia :

— Je veux dire un preneur d'interview, un de ces beaux garçons en costume de chasse qui venaient quelquefois visiter nos tranchées... Vous vous rappelez ?

Ce souvenir commun les égaya. Mais Réal,

pour connaître quelles idées avait sur la peur cet homme courageux, demanda :

— Vous disiez à propos de la peur...

— Je disais que tout le monde a eu peur. Les ennemis comme nous. Seulement personne n'en a fait l'aveu. Cela aurait tellement diminué notre prestige, pensez donc...

— Pourtant, lors de la mobilisation, rappelez-vous cet élan magnifique...

L'officier concéda :

— Vous avez raison. Au début... Mais bien vite, les fatigues, les bombardements, ont fait de cette guerre nouvelle un cataclysme. Alors, la plupart d'entre nous ont eu peur, peur comme des bêtes au moment d'un tremblement de terre... Mais nous avons essayé de la dompter, cette peur. C'est là, le courage. C'est la lutte contre la peur. Le courage, c'est la force d'avoir peur longtemps. Tout courage qui n'est pas ça n'a aucune valeur morale. Un héros véritable, c'est un peureux qui se domine. Autrement, un héros ne serait qu'un hurluberlu, un être sans esprit critique, quelque chose comme cet ivrogne, vous vous rappelez à la deuxième compagnie qui, lorsqu'il était saoul, voulait toujours sortir de la tranchée. Quand nous avons été attaqués, en décembre 1915, il avait naturellement touché des rations de rhum supplémentaires. Il était plein comme un œuf. Il a esca-

ladé le parapet. Toute la compagnie a suivi. On l'a décoré. Pour la foule, c'est un héros...

— C'est vrai — dit Réal. — Et pourtant, quelle brute...

Le commandant reprit :

— Vous n'étiez pas encore avec nous, quand nous séjournions en Woëvre?... Un soir, nous avons cantonné dans un petit bourg où habitait une vieille marquise. Elle était très excitée par les événements. C'était une passionnée pour la revanche. Elle avait juré de n'admettre à sa table que des hommes décorés de la croix de guerre, dans la première année de la campagne. Les croix étaient rares. Nous arrivons. La dame, très émue, fait l'invitation. Savez-vous avec qui elle a dîné, ce soir-là? Avec un souteneur du boulevard Sébastopol, un débardeur de Marseille, un braconnier, et un ancien bat' d'Al'.

Réal et Yvonne exclamèrent à la fois :

— Charmante soirée!

Mais Réal objecta :

— Pourtant, rappelez-vous les lettres du front, les enquêtes des officiers, les déclarations des blessés dans les hôpitaux... Tous ces gens-là n'étaient pas des butors...

— Ils mentaient, les pauvres bougres! Ils mentaient parce qu'ils n'osaient pas contredire l'arrière, ou parce que les dames aimaient ça. Les blessés? Rappelez-vous, aux postes médi-

caux, cette joie sans réserve des gas qui venaient de recevoir la « bonne blessure » ! Allez ! dans la tranchée, nous avons peur, oui, peur... Il serait absurde de le nier. Au moment des attaques, on avait la figure blême, les mains tremblaient... D'ailleurs, cette peur était prévue officiellement... De là les distributions d'alcool avant l'attaque, les consignes des gendarmes aux abords des champs de bataille, et ces tirs de barrages allemands, précédant mais suivant aussi, des troupes lancées contre nous .. Combien d'assaillants se sont planqués, pendant des charges ! Et ce n'est pas nouveau... Tenez, à Wagram, sur vingt-deux mille hommes précipités sur l'ennemi, douze mille ont fait semblant de tomber, pour se garer des mauvais coups... et c'étaient des héros de la Grande Armée ! Je me rappelle ce chiffre. Il est cité dans les *Études sur le Combat* d'Ardant du Picq... La peur, nos grands chefs savaient bien qu'elle obsédait les cerveaux. Ils savaient bien qu'elle travaillait les ventres. Mais personne n'en parlait. Il ne fallait pas la nommer. Il fallait mentir. C'était le devoir. Si un soldat avait dit la vérité, la force de la vérité aurait gagné de proche en proche et ç'eût été la débandade. Chacun de nous se raidissait. On ne voulait pas flancher devant les autres.

— Comme c'est vrai — dit Réal. — Les hom-

mes ont l'hypocrisie du courage comme les femmes ont l'hypocrisie de la chasteté. Une femme n'avoue pas ses désirs. Un homme n'avoue pas ses craintes. Il se surfait toujours.

Le commandant était heureux de se sentir enfin approuvé dans l'expression de sa pensée sincère, et Réal, comme pour lui-même, continuait :

— C'est vrai, au fond... On a eu peur, partout... Et à l'arrière donc... Ah ! cette course au filon, à laquelle tout le monde participait, dans les échelons, les Etats-Majors, en affirmant qu'on se rendrait plus utile en faisant « des choses plus intéressantes »... Quelles jalousies ! Quelles férocités !... Comme on défendait sa peau !

A mesure qu'il examinait chaque cas social, la conclusion était la même : Peur partout. Si chaque mère n'avait pas eu peur des remontrances du père, se serait-elle résignée au départ de son fils ? Si les pères n'avaient pas eu peur de la désapprobation du voisin, auraient-ils affiché tant de civisme à la romaine ? Et si tous les citoyens avaient eu ce bel élan qu'ils s'attribuent, y aurait-il eu besoin de ce formidable appareil d'examens médicaux afin de pourchasser ceux qui s'étaient dérobés au devoir général ?...

Et maintenant encore, n'est-ce pas la peur de

l'Allemagne qui nous rend si vite ombrageux ? N'est-ce pas la peur des ambitions françaises qui propage en Allemagne cette persistante hostilité ?

Et c'est bien parce qu'on a peur qu'on veut paraître courageux. Alors, durant les guerres, les bourgeois aiment à dire héroïques les hommes auxquels ils sont unis par une solidarité nationale. On s'enorgueillit de participer à leur bravoure. On s'honore de leurs risques. On se décore de leur vertu. On devient soi-même intrépide par procuration. On conclut : « Puisqu'ils sont de ma race, j'en aurais fait autant là où ils étaient ». On se flatte de leur victoire comme d'un mérite indirect, presque d'un mérite personnel...

Non, non ! Le courage n'a pas été tel qu'on l'imagine, et tel qu'on va continuer à le dire dans les manuels patriotiques. Des deux côtés les adversaires ont eu peur les uns des autres, affreusement. Il faut l'avouer. Il faut le répéter. Discréditer le courage militaire, n'est-ce pas un moyen d'atténuer dans les esprits cette passion pour la guerre qui, malgré tout, y est encore fervente ?

Le jour où l'on aura accoutumé les gens à considérer combien de héros chamarrés sont des risque-tout imbéciles, où l'on peindra la guerre sous ses véritables couleurs, ne parviendra-t-on

pas à convaincre les belliqueux? Les foules ne frémissent plus d'un enthousiasme aussi confiant. Elles ne concevront plus l'intrépidité telle que la décrivent les dessinateurs et les poètes. Elles verront moins beau, mais verront plus juste. Et les batailles seront enfin représentées selon leur esthétique véritable, quand les peintres y feront flotter, parmi les sabres levés et la fumée des canonnades, des milliers de chemises souillées par l'effet de la peur...

Le commandant Tournier s'était levé :

— Vraiment, monsieur Réal, je suis confus de vous avoir tenu si longtemps... Excusez-moi...

Réal l'assura qu'il avait, au contraire, pris plaisir à le retrouver, et l'accompagna jusqu'à la porte.

Quand il revint dans le bureau, il dit à Yvonne :

— C'est curieux, n'est-ce pas, ce que nous venons d'entendre?

— Oui... curieux et effrayant...

— Pourquoi donc?

— Parce que... cela est tellement contraire à ce que l'on a coutume de répéter... Et j'ai bien senti, pourtant, la sincérité dans l'esprit de cet homme et même la vérité dans ce qu'il nous a dit...

Attentif, il l'interrogeait des yeux.

— Eh bien... Je suis très troublée, je ne sais

plus... Je m'étais faite à l'idée courante, com-
mode, du courage guerrier... cette idée, voilà
qu'elle m'est enlevée, et par un homme évi-
demment tout à fait qualifié pour le faire...
Alors je perds pied, un peu...

Elle avait un air plaintif et gentil par lequel
Réal se sentit ému. Il reprit :

— Cela prouve, voyez-vous, que la guerre
est immonde et que tout être a pour devoir de la
rendre méprisable, quelle qu'elle soit...

— Sauf une...

— Une?

— Oui... Les horreurs qu'elle comporte, nous
les connaissons. Mais il y a une horreur plus
insoutenable encore, celle de perdre la liberté
et d'avoir l'étranger chez soi... Et si la guerre
est le dernier moyen d'éviter ce malheur, il faut
bien, pourtant, se résigner à la guerre...

Elle était douloureuse et farouche. Ses beaux
yeux ardents, ses sourcils froncés, donnaient à
son visage une expression si belle que Réal ne
songea plus à discuter.

— Evidemment — dit-il.

COURRIER DU MATIN

L'article sur les mutilés de guerre avait paru dans la *Lumière Nouvelle*, une revue d'esprit avancé, et dont le directeur avait écrit à Réal pour solliciter sa collaboration.

Réal, en l'annonçant à Yvonne, un matin, ajouta :

— J'ai déjà reçu quelques lettres, très émouvantes, d'ailleurs... Les jeunes gens sont restés impressionnés par la guerre beaucoup plus que je ne le pensais. Ah! ça va nous faire une belle génération d'antimilitaristes!... Tant mieux, d'ailleurs... J'ai mis aussi de côté quelques lettres pour vous amuser... Tenez...

Elle se mit à lire :

Cher Maître,

C'est avec une profonde émotion que j'ai lu votre magnifique article sur ces pauvres gens!

Ah! la guerre! qui pourra dire assez tous ses abominables crimes, et quand donc les grands esprits de ce siècle feront-ils entendre aux peuples un tel concert de protestations contre cet horrible cauchemar, pour que règne enfin la fraternité des peuples? Parlez encore, cher Maître; parler sur ce ton-là c'est faire une besogne salutaire dont je vous félicite, avec l'expression de... Etc...

— Mais comme elle est bien, cette dame — dit Yvonne.

Réal examinait la feuille de papier :

— Je vois ça d'ici : des cheveux gris, un air inspiré... Elle doit être membre de quelques-unes de ces Ligues touchantes et sans efficacité qui se répandent en motions humanitaires transmises solennellement aux ministres.

Yvonne avait très envie de demander : et les autres lettres? Elle n'osa pas.

— Voilà un mot de Walter Jacobi — continua Réal — et ce mot-là me fait beaucoup de plaisir. Jacobi est un esprit très intéressant. Malheureusement sa situation n'est pas indépendante. Il a besoin de gagner sa vie, et les seuls journaux qui paient sont ceux où les hommes intelligents ne peuvent guère exprimer leur pensée, à moins d'être diablement habiles... La lettre de félicitations qu'il m'envoie est déjà un trait de courage; d'habitude les gens ont tellement peur de se compromettre! Il me dit :

« Continue à parler ainsi. Tu es dans la vérité. Tous les gouvernements sont d'accord pour maudire la guerre, et tous les gouvernements continuent à en préparer d'autres. On ne saurait trop contribuer à ressusciter perpétuellement des images d'horreur pour dégrader la guerre de la noblesse qu'on va tenter de lui prêter maintenant qu'elle est déjà un peu lointaine. Le devoir de chaque homme qui tient une plume est aujourd'hui de coopérer à l'œuvre unanime de disqualification. Tu as abandonné un moment ton genre habituel, et je t'en félicite. Encore une fois, bravo, cher ami, et continue! ».

— C'est vrai, au fond — dit Yvonne.

Alors, avec bonne humeur, il tendit une troisième feuille :

— Ça, c'est à déguster.

Flattée de ce que Jacques Réal l'admit avec cette confiance dans son intimité intellectuelle, elle commença :

Monsieur,

C'est avec un sentiment de profond regret que j'ai eu sous les yeux votre article de la *Lumière Nouvelle*. Je suis un ancien lieutenant-colonel, élevé dans les principes de dévouement absolu, de sacrifice et d'abnégation au drapeau. Des idées comme celles que vous vous mettez à répandre, ne peuvent qu'affaiblir l'âme des jeunes soldats.

Permettez-moi de vous dire que vous ne montrez qu'un côté de la question. La condition militaire comporte des risques, certes, mais vous négligez d'en montrer les compensations, c'est-à-dire la

beauté morale de la lutte et la fierté de la victoire. Permettez-moi de m'étonner qu'un homme aussi connu que vous verse tout à coup dans des théories humanitaires dont l'effet ne peut être que d'anémier le sentiment patriotique et de prêter le flanc aux divagations internationalistes.

Mon fils, que je destinais à la carrière des armes, m'a montré votre article en me disant qu'il l'approuvait. Avez-vous pesé, monsieur, toutes les responsabilités que vous encourriez en répandant des propos propres à corrompre la jeunesse?

UN PÈRE ATTRISTÉ.

— Pourquoi n'a-t-il pas signé? — demanda Yvonne.

— Dans leurs lettres de protestation -- répondit Réal -- les « pères attristés » ont généralement la tristesse anonyme.

Il reprit :

— J'ai bien reçu un autre envoi, mais je ne vous le montre pas.

— Pourquoi?

— Simplement des insultes... Et la dernière enfin...

Il s'interrompit, méditatif, puis reprit :

— C'est un mot d'un camarade que vous aurez sans doute l'occasion de voir ici, mon ami d'enfance : Maxime Duport. Et il me dit des choses qui sont raisonnables, évidemment. Il me reproche de prendre position trop à gauche dans une question comme celle-là.

— A gauche ?

— Excusez-moi, je me fais mal comprendre. C'est à propos de mon élection possible à l'Académie. Vous savez qu'il y a, dans cette assemblée, une droite, une gauche et un centre, comme au Parlement. Or, parler dans le sens que j'ai choisi, c'est m'aliéner les académiciens qui pensent comme « le père attristé » et qui, pourtant, me seraient demeurés favorables si j'avais continué à publier comme autrefois des petites machines de tout repos. D'ailleurs, ce Maxime Duport n'est pas seul à me parler de la sorte. Ma femme me disait hier soir que, dans sa tournée de visites, elle avait entendu, à plusieurs reprises, apprécier mon article avec défaveur. Evidemment, je n'ai pas eu toute la prudence qui convient à un candidat.

Yvonne, chaleureusement, répondit :

— Vous avez agi bravement et selon votre cœur. Il n'y a que cela qui compte.

Elle le regardait avec franchise. Heureux d'être approuvé de la sorte, il répondit en la regardant, lui aussi, bien en face :

— Vous n'imaginez pas, chère petite, tout le plaisir et tout le bien que vous me faites !

XIII

DEUX DIFFÉRENTES FAÇONS D'AIMER

La conquête n'apporte aucun profit
au conquérant, et la confiscation est
une impossibilité économique.

NORMANN ANGELL.

« Tiens ! ce vieux Jardin des Plantes ! Si je le traversais pour y retrouver quelques souvenirs de jeunesse ? », se dit Réal, que ses occupations avaient conduit jusque-là.

Mais dès qu'il fut entré dans ce premier établissement zoologique de France, il se sentit comme transi par l'humiliation. Oh ! ces bâtiments sordides et délabrés, ces carreaux fendus que du papier consolide, ces fauves pelés soumis au régime cellulaire, ces singes tuberculeux tapis dans un coin de cage, ces ruminants nostalgiques broutant la boue...

Et des souvenirs de voyage lui revinrent à

l'esprit : Berlin, Naples, Rome, Anvers... Quelle tristesse !... Nous possédons là un emplacement incomparable. La bonne volonté des gens qui administrent cet établissement n'est pas douteuse. Et pourtant, notre ladrerie et notre indolence font que ce jardin, qui pourrait être une parure de Paris, en est le déshonneur...

En sortant, il rencontra sur le quai Walter Jacobi en compagnie d'un homme de taille haute, coiffé d'un chapeau de feutre brun. Jacobi gesticulait de ses bras maigres, penchait la tête sur son épaule de guingois pour lever son ardent visage embroussaillé vers le personnage qui cheminait près de lui.

La conversation l'absorbait au point qu'il ne reconnut Réal qu'au moment où ils se trouvèrent face à face.

— Toi, mon vieux ?... Qu'est-ce que tu fiches par ici ?...

Puis, il fit la présentation ?

— M. Julien Duclair... M. Jacques Réal, que vous connaissez de réputation, n'est-ce pas ?

Les deux hommes se saluèrent.

Walter Jacobi expliqua :

— M. Duclair est un industriel selon la nouvelle formule... Il a intéressé ses ouvriers aux bénéfices de son usine. Il leur distribue des actions dont ils touchent les dividendes... Et il obtient des résultats magnifiques... Pense donc !

Des travailleurs rentiers et des riches qui travaillent, n'est-ce pas la formule de l'équilibre social ?

Julien Duclair, un grand garçon rasé, aux joues creuses, et dont les yeux brillaient, recevait avec simplicité les louanges que Jacobi lui décernait d'une voix enrouée de bossu.

Ce dernier continua :

— Et tout à l'heure nous étions engagés dans une conversation bien singulière... Duclair prétend que... Allez donc, cher ami, exposez vous-même votre thèse. Je suis curieux de savoir ce que Réal en pensera.

Tranquille, Julien Duclair commença :

— Oh ! C'est une vérité dont l'évidence doit apparaître... Je disais ou plutôt je répétais d'après Normann Angell, ce prophète si clairvoyant qu'on avait traité d'homme chimérique, et dont les doctrines ont été pourtant confirmées par les faits... Je disais que les ambitions de l'état-major allemand, et du petit groupe qui dirigeait alors l'Empire, étaient d'un autre âge et vouées à l'échec. Je disais que la guerre de conquête est une notion qui date de l'époque où le blé était la seule richesse. En ce temps-là, les peuples avaient une politique de paysans, parce qu'ils avaient des convoitises de paysans. Il importait donc que chacun défendît son lopin de terre, car une annexion se tradui-

sait par un lotissement nouveau. Mais l'industrialisme a changé les conditions des prospérités nationales. Les intérêts internationaux s'intercroisent. Ecraser un autre pays, c'est s'amoindrir soi-même. Le rendre plus actif, c'est s'enrichir. Mettre en exploitation une terre voisine, y rendre les échanges plus intenses, y multiplier les modes de transit, y améliorer les routes, y fonder des usines, y creuser des ports, voilà quels sont les avantages d'un peuple qui tend à l'expansion. C'est une conséquence de la suprématie que l'industrie et le commerce ont prise dans les relations humaines.

— Evidemment! — approuva Jacobi.

Réal pensait de même. Il observa :

— Il est bien dommage que les Allemands ne se soient pas persuadés de cette vérité, lorsqu'ils ont détruit nos mines du Nord !

— Ils ont commis là une action tout à fait niaise, n'est-il pas vrai ? Ils se sont nui à eux-mêmes. La perte a été lourde pour les rentiers allemands qui possédaient des actions de ces charbonnages. D'ailleurs, je le répète, le principe même de leur guerre a été stupide. Une conquête, aujourd'hui, est un anachronisme... Elle ne paie pas. L'épreuve est faite. Espérons qu'elle servira. Comme l'a dit Normann Angell, il est aussi nuisible, pour un pays, d'attaquer que de se défendre.

— De se défendre ? — répéta Réal, interloqué.

Les trois hommes suivaient les quais. Un vent léger faisait palpiter les platanes. Sur les eaux s'alignait l'image renversée des maisons dont les faites se morcelaient en hachures balancées et tremblantes.

— Mais oui, de se défendre... Les peuples, malheureusement, n'ont pas encore compris cette transformation. La vue d'un uniforme étranger leur fait perdre la tête. Ils provoquent la dévastation de leur patrie au lieu d'admettre qu'elle devienne plus prospère.

Réal eut la tentation de protester. Mais il parvint à se contenir.

— Nous avons combattu pendant quatre ans sur notre territoire du Nord — continuait Julien Duclair. — Quel bien en est-il résulté, et pour le Nord, qui est en ruines, et pour la France entière ? Vous voyez l'état où nous sommes, Alliés et Centraux. Sauf quelques milliers de scandaleux profiteurs, personne n'est heureux. Je répète donc la question. Quel bien résulte de cette défense acharnée ? Et comment admettez-vous qu'un total de malheurs individuels puisse produire un bonheur collectif ?

Cette fois, la protestation de Réal éclata :

— Permettez ! En ce qui nous concerne, nous avons tout de même un bonheur : celui de n'être pas devenus des Allemands !

Walter Jacobi, de son regard aigu, suivait alternativement les interlocuteurs. Duclair poursuivit :

— Avez-vous jamais réfléchi, monsieur Réal, à ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu la Marne ?

Une affirmation coupante fut la riposte :

— Je vous prie de croire que j'y ai réfléchi pendant les huit premiers jours de septembre 1914... Et que ça m'a suffi !

Julien Duclair sentit ce qu'il y avait d'agressif dans le ton de cette réplique. Il n'en fut pas blessé. C'était un théoricien sans passion.

— Je ne voudrais pas vous dire des choses qui vous soient pénibles à entendre, cher monsieur...

Mais Réal s'était ressaisi, et, domptant son impression hostile, il pria Duclair de continuer.

— Je vous demandais, monsieur Réal, si vous aviez prévu ce qui se serait passé, au cas où la Marne n'aurait pas eu lieu.

— Parbleu ! c'est bien simple... Les Allemands auraient tout détruit, comme ils ont commencé à le faire. Ils nous auraient imposé une indemnité formidable. Chacun aurait été chassé de chez soi, et...

L'autre l'arrêta.

— Oh ! n'allons pas trop vite ! Permettez-moi de vous dire qu'il y a un peu de Croquemitaine

dans votre conception... Quand des troupes avancent sans qu'on s'oppose à leur progression, elles se gardent bien d'anéantir ce qui peut leur être utile. Elles respectent les ponts, les usines, les récoltes, les habitations. Tout le mal vient de la résistance. Aussitôt, la sauvagerie éclate. Voilà les champs ravagés, les villages incendiés, le pillage, les fusillades, les horreurs de la guerre, en un mot...

La bouche de Réal se plissa d'un sourire malveillant.

— Alors votre doctrine c'est : « Entrez donc, chers amis ! Faites comme chez vous ! » Ah ! c'est un rien !...

Duclair s'expliqua.

— Mais oui, cher monsieur, parfaitement... Un rien par rapport à vous, à moi, à tous les combattants des tranchées, à quatre-vingt-dix-neuf-mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf habitants sur cent mille... Les mœurs ont changé, depuis le moyen âge. Napoléon lui-même a-t-il expulsé les habitants des villes qu'il avait conquises ? Que Brest soit étiquetée allemande ou française, quelle serait la différence pour les Brestois ? Ils paieraient toujours des contributions, allez... sûrement moins lourdes que celles d'aujourd'hui... Leurs habitudes seraient changées en ce sens qu'ils auraient des trains commodes, des rues propres. Chacun profiterait de

cette atmosphère que répand toujours sur une ville un commerce accru... Quant aux mines de Briey, en quoi, je vous prie, seriez-vous personnellement lésé parce qu'elles changeraient de propriétaires? Les actionnaires continueraient à toucher leurs coupons, et les ouvriers leurs salaires...

— Mais le fer serait alors vendu beaucoup plus cher à nos industriels.

— Beaucoup moins cher que les Anglais ne nous vendent leur charbon.

Réal s'indigna :

— Allons donc!... C'est à nos provinces qu'ils en voulaient, à la Champagne, à la Bourgogne... et davantage...

— Admettons-le... En ce cas, il en eût été pour les provinces comme pour les villes. Pas un habitant n'aurait eu à souffrir d'autre chose que d'un changement dans l'uniforme des gendarmes... Croyez-moi, une transaction est moins nuisible qu'une bataille, à présent. L'orgueil national, c'était bon du temps des panaches...

— Alors, l'abdication de la France? — dit Réal avec amertume. — Il me semble que vous l'acceptez d'un cœur assez léger!

Duclair répliqua paisiblement :

— Pas son abdication, certes! Le mélange d'un sang nouveau nous aurait donné ce qui nous manque. Nos régions les plus inertes se

seraient galvanisées comme le furent la Lombardie et la Catalogne sous l'influence allemande. Nous sommes une race d'inventeurs, d'artistes, de cultivateurs, de boutiquiers. Notre avantage est de permettre que d'autres améliorent notre hygiène, nos modes de transports, rendent nos fabrications plus pratiques et en répandent les produits sur la surface du globe, ce dont nous sommes nous-mêmes incapables... Alors je retourne la proposition que je formulais tout à l'heure. Comment une collection de progrès individuels peut-elle arriver à faire, au total, un malheur collectif?

Réal exclama :

— Bien-être sans dignité, prospérité de chiens à l'attache!

— Mais non, cher monsieur... Les Allemands ont une personnalité amorphe. Ils se seraient promptement fondus dans notre race, comme ils se sont américanisés aux États-Unis. Nous sommes encore un grand peuple. Nous avons un caractère nettement affirmé. Exilez un Français. Il reste Français jusqu'au bout des ongles. Nous serions restés Français chez nous. Seule une race à l'agonie meurt d'un changement comme celui-là. S'il lui demeure de la vitalité, elle digère son vainqueur.

Réal reprit l'image, avec ironie :

— A moins qu'il ne soit par trop indigeste!...

Allez! le casque à pointe nous serait resté dans la gorge! Il y a, hélas! des haines...

— Je vous accorde que nous nous haïssons...

— Eh bien alors?

Duclair continua :

— Comme se haïssaient, dans chaque pays d'Europe, les cités et les provinces qui ont fini par se grouper en patries... Et il faudrait que le souvenir du passé nous permît au moins de concevoir les possibilités de l'avenir. Les Allemands sont un peuple jeune et fécond. Puisque nous leur interdisons l'expansion coloniale, ils auront besoin de s'étendre vers l'ouest, selon la grande loi d'émigration que vous connaissez. Aussi nous avons le choix. Ils entreront chez nous, paisiblement, par la gare du Nord, ou bien — repris de cette ambition brutale qui causa d'ailleurs leur malheur autant que le nôtre — ils défileront, fifres en tête, dans l'avenue des Champs-Élysées. J'aime mieux le premier itinéraire...

La tranquillité cynique avec laquelle ce Français acceptait que son pays fût envahi réveilla dans le cœur de Réal une indignation instinctive. Comme ils étaient parvenus au Pont-Neuf, il prit brusquement congé de Duclair et de Jacobi, et s'en alla seul, respirant avec force, marchant vite, comme pour secouer ces obsédantes paroles.

XIV

TOUT PARIS

Les mêmes visages, toujours regardés, aux mêmes places, avec leurs défauts et leurs poses, cette uniformité de réunions mondaines qui finit par installer dans Paris, chaque hiver, une province dénigrante, papotière et restreinte plus que la province elle-même.

Alphonse DAUDET.

Le théâtre Antoine allait représenter une pièce dont l'auteur, dans un article de *Comœdia*, avait exposé la thèse. L'œuvre était destinée à fortifier les cœurs. Un personnage devait y exprimer aussi les doctrines d'un patriote réaliste, admettant que la paix future fût assurée au prix d'un sacrifice d'amour-propre.

Déjà des polémiques s'étaient engagées. Chacun avait pris position à l'avance, selon l'usage aussitôt qu'il est fait appel à l'impartialité.

« Il faut que je voie ça — se dit Réal. —

Est-ce que par hasard les idées du camarade de Jacobi commenceraient à se répandre? »

Puis il jugeait nécessaire de se montrer un peu. Obsédé par ses préoccupations nouvelles, il avait négligé ses relations. Sa signature ne paraissait plus qu'avec irrégularité. Des rivaux, pourvus de recommandations politiques, avaient fait effort pour substituer leur nom au sien sur la liste des auteurs favorisés par le Théâtre-Français. Et il sentait que leurs intrigues étaient sur le point d'aboutir. Il n'avait plus, autant que jadis, l'unanimité. Les conclusions audacieuses de quelques articles donnés par lui à des journaux de gauche, avaient été commentées non sans surprise, non sans aigreur, par les feuilles conservatrices. D'abord, il en avait souri. Mais, tout de même, sa carrière n'allait-elle pas en être amoindrie? De cela, il aurait souffert.

Comme le rideau tardait à se lever, les conversations du public formaient un murmure qui croissait peu à peu. On échangeait des politesses ou de lointains saluts de la main, par-dessus les rangs des fauteuils d'orchestre, entre habitués des répétitions générales, journalistes, grands bourgeois, femmes entretenues, gens de coulisses, politiciens, jeunes amateurs de théâtre qui ont oscillé en grappe autour du contrôle, tendant des cartes, usant d'audace ou de prières.

La salle bourdonnait. De fraîches senteurs de jardin étaient laissées au passage par des femmes décolletées, contrastant avec ce lieu où tout était artificiel : les ondulations des cheveux, la pâleur ou la santé des visages. Dans les couloirs, les spectateurs quittaient leur manteau et se bousculaient, cherchant les ouvreuses, un coupon à la main.

Réal arriva un peu en retard, seul. Le premier acte avait commencé.

Dès le début, certaines phrases échangées par les acteurs remuèrent l'assistance.

L'un d'eux disait : « Ce que vous voulez, en somme, c'est améliorer la France au prix d'une abdication de notre idéal? Eh bien, non! Nous continuerons à être Français, jusque dans nos imperfections que nous supportons avec notre proverbiale bonne humeur! Nous sommes un pays de pieds sales, soit, mais d'esprits clairs! Or c'est l'esprit qui compte! La France est la France. Elle le restera! »

Une salve de bravos accueillit cette fière déclaration.

Réal ne participait pas aux applaudissements. Il regardait la salle, en se caressant la barbe. Etrange état d'esprit que celui de tous ces gens! Ils approuvent ceux qui les exaltent dans leurs défauts, et accusent ceux qui veulent les perfectionner... Il y a dans cette salle des journalistes

qui gouvernent l'opinion, des financiers qui gouvernent les journalistes, des prostituées qui gouvernent les financiers... Demain, à des millions d'exemplaires, leurs idées seront répandues sur tout notre territoire... Ils façonneront les âmes, et chacun continuera de penser comme eux.

Une nouvelle crise d'applaudissements éclata. Le personnage, que l'auteur avait doué prudemment de tares physiques et morales, s'écriait : « Il faut, dans ce monde nouveau, accepter un idéal nouveau ! Nos traditions vermoulues sont ébranlées par la secousse récente. Ouvrons les yeux. Ne soyons pas une race immobile et butée. Sans quoi le progrès qui marche, malgré l'inertie que nous lui opposerons désespérément, nous écrasera ! » Et son contradicteur ripostait : « Qu'il y vienne ! Notre terre est une terre de miracles ! Nous avons eu Jeanne d'Arc, 1789 et la Marne ! Il n'y a pas un sol au monde où surgisse plus magnifiquement que chez nous, même aux heures qui semblent accablantes, la victoire du Droit ! »

La clameur enthousiaste du public fut longue à s'apaiser. Et Réal songeait : « Voilà comme ils sont. Des mots, toujours... Victoire, ils n'ont pas encore réalisé ce que ce vieux terme comporte d'horreur, et désormais d'inutilité... La guerre est redevenue un synonyme de gloire

militaire. Après cette effroyable leçon, les gens n'ont rien appris... Que leur faut-il, mon Dieu! »

L'entr'acte. Il se plaça dans un recoin, agacé, rebelle à la nécessité de souhaiter le bonsoir à tant d'indifférents, à tant de confrères hostiles. Car il sentait autour de lui une vague mésestime, une sorte de pitié dédaigneuse, de désapprobation un peu méprisante. Ce qu'ils pensaient tous? Oh! il le savait bien. Ils pensaient que gâcher un avenir par une imprudente évolution, c'était bien bête... Leur dernier témoignage de sympathie venait du plaisir qu'ils éprouvaient à sentir qu'une place allait être disponible. Mais il s'y mêlait l'animosité des foules contre les indépendants, la rancune contre ceux qui se sont permis de vivre seuls. Et pourtant, quels hommes que ceux-là! Quelles femmes! Une collection de gens hargneux, malsains, pourris de tares personnelles sous leurs prétentions à la vertu, déchirés de jalousies sous leur politesse servile, lâchement moutonniers, en défense contre les innovations, hostiles aux auteurs qui réussissent, hypocritement louangeurs pour ceux à qui la foule est rebelle... Ah! Quelle lamentable vision serait celle de ces cœurs à nu...

Il avait fait partie de ce groupe parisien. Il avait serré ces mains, il avait eu plaisir, après les mois d'été, à revoir ces visages un peu plus jaunes chaque fois. D'où venait donc que, brus-

quement, une séparation s'était faite entre ces gens et lui? Avait-il changé plus qu'il ne croyait?

Mais il se ressaisit. Allons! Quelque crise de misanthropie, sans doute, de neurasthénie légère. Mauvais, ça... Il faut réagir.

Il parcourut un couloir. Quelques mains se tendirent vers lui. Cela lui fut agréable. Ces répétitions générales, en somme, c'était son milieu. Il ne s'en serait pas détaché sans effort, il ne s'en serait pas banni sans amertume. L'habitude l'y retenait, en même temps qu'une vague indulgence pour ces spectateurs corrompus et blasés, mais capables aussi d'enthousiasme.

Rassérééné, il reprit sa place.

Durant les actes suivants, l'opposition des deux thèses se poursuivit, mêlée d'épisodes passionnels. Chaque fois que le maudit chargé d'exprimer les idées avancées commençait une tirade, un frémissement de bataille courait parmi les assistants. Dès que l'occasion d'une manifestation s'offrait, les cris et les sifflets partaient à la fois. Des protestations s'élevèrent quand l'acteur lança : « Ils mentent, ceux qui nous encouragent à défendre leurs intérêts en répétant que mourir pour la Patrie est le sort le plus beau. Le sort le plus beau, c'est d'aimer, de créer et de vivre! » Une dame, auprès de Réal, dit tout haut : « C'est une insulte à nos morts! »

Enfin l'acteur s'écria : « Les efforts persévérants de toute une vie représentent plus de valeur morale qu'un élan. Un homme qui, par conviction, refuse d'aller tuer des gens qu'il ne hait pas, montre une âme plus haute, un cœur plus méritoire, en un mot, plus de courage, de vrai courage, qu'un mobilisé à qui l'on a donné le choix entre le poteau d'exécution et le champ de bataille, et qu'on embarque pour le massacre, pendant qu'il hurle : A Berlin! » Alors, le tumulte devint furieux. La voisine de Réal, dressée, piaulait d'une voix suraiguë comme celle des oiseaux marins dans les tempêtes : « On n'a pas le droit de dire ça! C'est honteux! » Elle glapissait en agitant son programme. « Hou! Hou! Déserteur! » hurlaient les hommes. Il fallut interrompre la scène. On l'abrégea pour pouvoir l'achever.

En regagnant son logis, Réal songeait : « Décidément, chacun — partout de même qu'en France — réagit à propos de la guerre, par impulsion, et non par raisonnement. Et surtout on a oublié... Oui, oublié... C'est formidable... Ne faudrait-il pas contribuer à ressusciter les mauvaises heures? Ce serait là une évocation salutaire... »

Et il ébaucha chemin faisant le plan d'un article qu'il dicterait à Yvonne le lendemain. Ce

serait une sorte de poème aux images alternées. Il y montrerait les méprisables heureux de la guerre, et tout à côté, ceux qui l'ont faite.

Mais il se demanda : « Où ça passera-t-il, cet article-là? » Pas un journal important ne l'insérerait.

Alors il eut un mouvement de colère contre les esprits qui, peu à peu, recréent, dans chaque pays, d'un cœur léger, les possibilités de la grande horreur.

XV

SOUVENEZ-VOUS

Réal avait préparé quelques notes pour l'article dont l'idée lui était venue la veille.

Sa collaboratrice installée, il se mit à marcher de long en large, les mains derrière le dos, muet. Puis :

— Le titre, d'abord... SOUVENEZ-VOUS... En capitales, n'est-ce pas?... C'est un épisode de guerre. On s'écriera : « Encore?... » Ma réponse est à la première ligne : « Souvenez-vous ! »

Il dicta.

L'exorde évoqua une tablée d'hommes grisonnants, mais robustes, dans un salon bien chauffé de restaurant à la mode. L'un d'eux tendait de

son ventre un dolman de capitaine. Il s'était engagé avec éclat, au début des hostilités. Et il promenait son uniforme avec intrépidité parmi les bureaux militaires. Les autres ressemblaient un peu aux convives rassemblés, naguère, lors du dîner offert par les Malapied.

Ces hommes, qu'avaient enrichis des fournitures aux armées, se réjouissaient patriotiquement de ce qu'on prolongeât jusqu'au bout une entreprise faite, disaient-ils, au nom de la Civilisation, de la Justice et du Droit.

Ils se félicitaient de ce que les combattants eussent l'humeur accommodante parmi les misères qu'on leur imposait. L'officier qui, au cours d'une mission, avait prudemment parcouru en automobile les arrières du Front, avec la curiosité d'un visiteur de jardin zoologique, décrivait, selon une imagination jovialement optimiste, les tranchées où des hommes, levant vers le ciel noir au bord du talus jaune leur face fouettée de pluie, renonçant à espérer, renonçant à comprendre, se mettaient à pleurer comme des enfants.

Il parlait avec satisfaction de l'organisation des ambulances, mais omettait de décrire l'affreuse odeur de sang, les regards éperdus, les bouches déformées par l'angoisse, les supplications : « Moi! moi!... Sauvez-moi!... Est-ce que j'en mourrai?... Ah! ma femme! Ah! mes petits... »,

mutilés que la douleur a rendus fous, êtres sans pieds qui cherchent à s'enfuir, plaies où déjà, sous le bandage de fortune, des vers cheminent parmi la chair encore vivante...

Il racontait enfin une bataille vue de loin, à la jumelle, et déclarait : « Nos pertes ont été insignifiantes... »

Insignifiantes, ô morts de la guerre!... Fantassins éventrés, crispant encore les mains dans une épouvante foudroyée... Victimes qu'il fut interdit de représenter pour empêcher que la raison, par l'horreur et la pitié, ne gagnât les esprits... Morts récents que leur mère aurait tout de suite reconnus, morts anciens lentement absorbés par la terre...

Sans s'incommoder par de telles évocations, les convives épanouis célébraient la gloire militaire. Ils se consolait des deuils en répétant que, la mort étant fatale, mieux vaut périr en beauté. Ils étaient résolus à supporter, d'une âme héroïque, les souffrances des autres.

Dans cette évocation, Réal déchargea toute la rancœur dont il était plein. Sans réserves, sans timidité, il attaqua l'esprit de guerre, entretenu dans la grande presse par les déclamateurs salariés ou ambitieux. Il montra, derrière la façade pavoisée de couleurs nationales, les intrigues des lanceurs de titres, les ambitions des états-majors, la voracité des marchands. Sans épi-

thètes, par des figures cruellement accentuées, des notations impitoyables, des images caricaturales, il fut satirique et vengeur.

Quand il eut bien étalé, dans la chaleur de la salle confortable, parmi la fumée des cigares, le bien-être de ces gens, il termina par ce trait :

Un des garçons qui servait avait laissé la porte ouverte. L'officier l'en blâma :

— Fermez donc, derrière vous ! C'est insupportable, à la fin !... Il y a de quoi attraper la mort, ici !

Réal avait dicté une dizaine de pages qu'Yvonne enregistrait sans lever la tête. Au dernier mot, il tomba sur le divan, épuisé par l'effort.

Yvonne posa son crayon, frémissante d'avoir participé à cette création.

Ils restèrent silencieux. Enfin :

— Voilà... C'est une ébauche. Il n'y a plus qu'à travailler là-dessus, maintenant... Ça vous plaît ?

Elle fit « oui », de la tête.

— Ça vous plaît tout à fait ?

— Tout à fait... Oh ! oui, vous avez raison de dire ces choses, de les redire... Mais...

— Quoi ?

— Vous allez vous faire bien des ennemis...

Il eut un geste d'indifférence.

— Tant pis pour eux !

Avec ferveur, elle déclara :

— C'est rudement chic, étant l'homme que vous êtes, d'agir comme vous le faites là!

Il la regarda longuement et répondit :

— Cela me vaudra des injures, peut-être...
Mais aussi des amitiés qui me seront précieuses...
C'est le paiement de ceux qui s'affranchissent...
Et je vous jure qu'ils n'ont rien à regretter.

XVI

L'AUBE ROUGE

Les hommes qui ont accepté par confiance une vérité sur laquelle est basé le régime existant, s'opposent toujours à l'extension de vérités nouvelles.

LÉON TOLSTOÏ.

Depuis un mois, Réal subissait une crise d'incertitude. Il retrouvait au fond de son cœur le trouble dont il avait souffert au début de l'affaire Dreyfus.

Ah ! l'ardente époque ! Et le bel âge que vingt-deux ans !

Par cette affectation de supériorité propre aux jeunes hommes, il avait d'abord déclaré : « Toute cette histoire n'est qu'une mesquine querelle de fonctionnaires en culottes rouges. » L'opinion des femmes qu'il fréquentait et des personnes de bonne compagnie lui semblait

sage. Survint le suicide du colonel Henry. Il se sentit éclairé soudain, et se lança dans la bataille.

Mais c'est la consolation des seuls ratés que de pouvoir conserver l'indépendance morale. Bientôt les succès obligèrent Réal aux concessions par lesquelles on mérite l'approbation du grand public. Il ralentit ses élans. Il devint un auteur aimable et applaudi. Les grandes causes n'inspirèrent plus à son imagination assagie que des thèmes à paradoxes, des audaces circonspectes, des satires débonnaires, où perçaient parfois des pointes voltairiennes, prudemment boutonnées.

Or voilà que sa chaleur d'âme renaissait, ardente comme en ce temps-là. Et il sentait vaguement que bien d'autres esprits y participaient, eux aussi, mais isolément, sans former encore un parti. Un immense besoin de vérité n'allait-il pas éclater à travers le monde, après ces années de mensonge ?

Ce nouvel état n'éveillait pourtant en lui que des aspirations confuses. Il démêlait à peine quelle en avait été l'origine. Peut-être son irritation en présence de bourgeois à la béate opulence ; puis cette atroce évocation des victimes de la guerre ; ces révélations, aussi, sur la manière dont les financiers règlent le sort des peuples égarés ; cette réminiscence du rôle des

excitatrices et des excitateurs; cette évocation des combats dont on était en train d'oublier peu à peu l'ignoble et stupide cruauté... Oui, tout cela s'additionnait... Et voilà, qu'il en venait à se dire : « Qui donc avait raison, de ceux — dont je fus — qui ont prêché la patience, ou de ceux qui déclamaient, au péril de leur liberté, contre la prolongation de l'entreprise où nous étions engagés? »

Il se rappelait combien le député Pierre Brizon avait soulevé l'indignation du Parlement lorsqu'il avait prophétisé, en décembre 1916 : « On les aura les cent milliards de dette et les 1.500.000 morts ! » Menace invraisemblable, jugée monstrueusement pessimiste et qui lui avait valu une admonestation du Président Deschanel, une suspension d'un mois et une interruption de traitement... Et pourtant, n'avait-il pas prévu juste ?

Alors ? Où fallait-il chercher la vérité ? Chez ceux qui s'aveuglaient volontairement et s'aveuglent encore, ou bien parmi les peuples martyrisés dont Brizon exhalait la plainte ?

Un journal lui apprit que, ce soir-là, avait lieu dans un préau d'école du square Saint-Pierre, à Montmartre, une grande réunion politique. Il résolut d'aller y prendre contact avec les humbles. La vérité n'était-elle pas de ce côté-là ?

Quand il pénétra dans l'immense salle, elle était déjà presque pleine. Plus de quatre mille personnes s'y tenaient debout, des hommes de tous les âges, des femmes portant des marmots qu'on n'avait pu laisser au logis; des vieilles tendant l'oreille, de jeunes ouvriers, sérieux et les sourcils froncés; des artisans au poil grisonnant, la lèvre abaissée par une pipe courbe; des intellectuels râpés, des amateurs de spectacle; des gars coiffés d'une casquette enfoncée et qui écoutaient hargneusement prêts à huer au passage les noms des ennemis du peuple jetés par les orateurs; d'autres qui, la bouche entr'ouverte, cherchaient à comprendre. Ils étaient tournés vers un petit balcon où un homme parlait debout, appuyé à la rampe.

C'était un gros garçon dont les cheveux rejetés en arrière découvraient le front blanc. Son discours amorphe était un chapelet de transitions qui se succédaient comme en ce jeu de société où chacun doit trouver un terme qui débute par la dernière syllabe du terme précédent. Quelquefois, il prononçait les noms de Poincaré, de Clemenceau et de Léon Daudet, que la foule accueillait par des « Hou! hou! ». Il déclamait ensuite des mots tels que : Libre Pensée, Peuple Souverain, Apothéose de la Démocratie, qu'on saluait d'applaudissements. Un double ban fut battu en l'honneur de sa péroraison.

La foule était flattée de ce que de longues phrases eussent été prononcées devant elle.

Un penseur russe lui succéda, que d'épaisses lunettes rondes faisaient ressembler à un hibou. Sa longue main montait et descendait. Il ne faisait que ce geste, toujours le même, et célébrait l'affranchissement de la Russie soviétiste, comme s'il eût parlé d'un paradis, sur un ton de mélopée ou les R roulaient comme un tambour voilé. Il excita la curiosité durant les premiers moments, mais n'obtint, après son discours touffu, qu'un succès de politesse.

Alors un nouvel orateur se dressa. Il tonna, dès le début, en prolongeant jusque dans les mouvements de ses bras ouverts le trémolo qu'il communiquait à toutes ses paroles pour les rendre plus émouvantes. Le thème qu'il avait choisi était l'idée de Patrie. « C'est là, clamait-il, une notion que les capitalistes ont mise dans l'âme des peuples pour mieux les asservir ! Aux riches, les plaisirs, le luxe, les honneurs, les poulets et les bonnes bouteilles ! Aux pauvres, la faim, le deuil, le chômage, la misère ! Mais on lui donne, au peuple, pour fiche de consolation, le drapeau !... Eh bien ! nous en avons assez, de recevoir de l'acier et du plomb, quand nous demandons du pain ! Nous en avons assez, nous les parias, d'être enrégimentés pour qu'on nous lance contre nos frères, les jours d'émeute ! Nous refu-

sons désormais de servir de protecteurs à ceux qui nous exploitent ! qu'ils le défendent eux-mêmes, leur honneur national ! Notre honneur, à nous, c'est notre solidarité de travailleurs avec tous les travailleurs du monde ! Notre honneur, à nous, c'est notre résolution de jeter bas le capital et de nous en partager les dépouilles au prorata de notre activité démocratique ! Notre honneur, à nous, c'est de nous installer bien vite dans les meubles de ces hideux jouisseurs, devant leurs tables bien servies, de nous faire balader dans leurs autos et de nous reposer dans leurs draps brodés à trois mille francs la paire, pendant qu'eux connaîtront enfin la famine et le taudis ! Et cette heure, l'heure de l'égalité, est prochaine, camarades ! Bientôt nous verrons le Drapeau tricolore, symbole du militarisme, remplacé par le seul drapeau prolétaire, le drapeau rouge, sur lequel ne seront pas brodés en lettres de feu des noms de batailles célèbres, mais la sublime devise démocratique : « L'union des travailleurs fera la paix du monde ! »

Il avait lancé les dernières phrases en s'égo-sillant à force de hurler. Une clameur formidable le remercia tandis qu'il quittait la tribune. Maintenant il s'épongeait au milieu des auditeurs accourus pour le féliciter, et qui lui pressaient les mains.

Réal l'avait écouté avec tristesse. Cette façon

de stimuler les plus bas instincts, le révoltait. Quarante ans de traditions bourgeoises protestaient en lui contre l'apothéose du drapeau rouge, l'insulte au drapeau tricolore. Il imaginait ces agitateurs étalés dans des fauteuils volés, souriant avec une luxure canaille aux jeunes filles poussées dans les rues hors des riches demeures. Il pensait aux pages de Taine sur les pillages et les massacres de 1793. Parbleu ! Parvenir à la puissance, c'est leur but, à ces meneurs ! Et ils essaient pour l'atteindre de jeter les pauvres gens dans la révolution, comme les financiers, pour la même ambition, s'efforcent de les jeter dans la guerre !...

L'âcreté de l'air, l'odeur de ces prolétaires serrés et échauffés, la crédulité qui paraissait sur ces visages, l'irritaient. Il gagna la porte à travers les groupes, tandis qu'un très jeune homme se balançait à la tribune comme un ours, et déclamait au nom de la jeunesse socialiste, d'une voix assourdie par la timidité. Nul ne prenait garde aux pensées qu'il exprimait, car il parlait sans éloquence.

XVII

MOURIR POUR LA PATRIE !

La guerre est toujours l'ouvrage des minorités fanatiques.

BETTMANN-HOLWEG.

Tout en gagnant la place Pigalle, Réal songeait au tribun.

Ces déclamations l'avaient blessé dans son goût naturel pour la modération. D'instinct, il n'aimait pas les gens qui crient. Les vulgarités l'irritaient.

Après réflexion, pourtant il reconnut la vérité dans l'excès de ces propos.

Oui, parbleu, les classes dirigeantes sont attachées à leurs biens ! Pour les défendre, elles ne peuvent opposer ouvertement au peuple un immense déploiement de policiers sans prendre des allures provocatrices. Il convient donc d'anoblir la coercition et de substituer à l'idée de la

protection des privilèges l'idée de l'intérêt national. C'est pourquoi les possédants ont avantage à maintenir la menace de guerre afin de justifier l'existence d'une armée en prévision d'un trouble social.

Peut-on blâmer ceux qui agissent ainsi? Ils profitent, pour durer, des moyens dont ils disposent. Rien de plus légitime. On ne saurait tout de même pas leur demander d'être beaux joueurs au point de céder les atouts à leurs adversaires!

Mais cet orateur internationaliste, soulevé par son dégoût — parfaitement légitime — de la guerre, il se laissait entraîner trop loin, vraiment, en tentant, pour éviter les guerres, d'abaisser l'idée de Patrie!

Patrie, l'idée de Patrie... Notion mystérieuse... Comment a-t-elle paru parmi les hommes? C'est une de ces grandes croyances qu'on enseigne avec les prières enfantines. Les parents la tiennent des grands-parents, et cette dévotion remonte loin, si loin, jusque...

Jusqu'où, d'ailleurs? Elle a bien un commencement, cette idée-là?

Patrie, la Patrie... Ce mot obsédait Réal. Par moments, il se disait : « Laissons donc ces choses tranquilles... Ah! Je suis un joli candidat à l'Académie française!... Si mes futurs collègues se préoccupaient d'étudier à fond toutes les

questions au sujet desquelles ils prononcent des discours, si le besoin les prenait d'examiner les fondements de la Morale, du Droit, du Bien, du Vrai, ils n'auraient guère le temps de couronner de vieilles demoiselles et de travailler au dictionnaire ! »

Mais la curiosité le stimulait.

Au lycée, il s'était montré bon élève. Sa mémoire conservait encore d'anciennes empreintes. Il pouvait se remémorer sans effort ce qu'il avait appris autrefois.

Voyons, du temps des Grecs... Il faut travailler, n'est-ce pas, avec ordre, et selon les bonnes règles didactiques...

Du temps des Grecs...

On en arrive, en effet, au temps des Grecs, car la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, furent seulement des troupeaux de peuplades, sans citoyens, sans institutions, menés par des rois divinisés; et les Egyptiens, les Hébreux, ne connurent qu'un patriotisme mystique, qui se confondait avec la religion. Donc, du temps des Grecs...

Eh bien, du temps des Grecs, pas de Patrie grecque. Des cités adverses, des rivalités municipales. Voilà tout. On avait, sinon l'amour du clocher, du moins l'amour du Temple. La patrie c'était Sparte, Athènes, selon qu'on était né Spartiate, Athénien, à condition encore que l'on fût né libre et riche, car, pour les esclaves,

la patrie n'existait ni en droit ni en fait.

Y eut-il une patrie romaine? Non... Dans le cœur des vieux Romains, une ville seule comptait : Rome. Dès que leur Patrie fut assez vaste pour mériter ce titre, elle s'étendit si largement qu'elle ne put conserver son unité. Trop d'éléments exotiques étaient sous sa loi. Sa civilisation même fut l'origine de sa faiblesse. Par réaction contre la brutalité des légions, les esprits élevés affectèrent de l'amitié pour les vaincus, devinrent hospitaliers, assurèrent que la Patrie est le lieu du monde où l'on se trouve à l'aise, et ne donnèrent plus à la Patrie romaine que le caractère d'une vaste fédération destinée à garantir la paix.

Vint le Christianisme. Il fut, au début, la négation même de l'idée de Patrie. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. L'Évangile formait, non des citoyens, mais des fidèles. Ceux-ci ne se réjouissaient pas des victoires de l'empire et, pour eux, les désastres publics confirmaient les prophéties. Ils refusaient les dignités de la vie civique. « On ne sert pas deux maîtres », disaient-ils. Et les grandes métropoles chrétiennes étaient largement cosmopolites.

Après le Christ, l'invasion des Barbares. Alors, ténèbres, chaos.

Réal s'interrompt pour songer : « Heureusement que je suis seul ! De quel pédant j'aurais

l'air... » Puis, marchant toujours, il reprit la récapitulation.

L'Europe, dans le moment où elle commença de s'ébaucher, ne connut que des querelles de dynastie, sans aucune trace de sentiment patriotique

Si chaque citoyen de chaque peuple étranger faisait une revision de cette sorte, quelle surprise elle réserverait!

En France, à quelle époque naît l'idée de Patrie? A quel moment une guerre a-t-elle été, non prétextée mais justifiée par ce motif-là?

La guerre de Cent ans? Conflit entre la maison des Valois et la maison des Plantagenets. Jeanne d'Arc? Une amazone rustique dévouée à son seigneur, une protectrice des paysans, ses frères, dépouillés par les bandes ravageuses des Anglais et des Bourguignons. Aussitôt les Anglais boutés hors du patrimoine royal, la bataille reprend, en France même, entre Français. La Gascogne, anglaise durant trois cents ans, s'efforce de le rester, et Bordeaux accueille Talbot par des acclamations; il faut les atrocités de Montluc pour la rendre française au xvi^e siècle bien malgré elle. Le Roussillon et l'Artois ne font respectivement partie de notre pays que depuis six et depuis cinq générations. La Bourgogne, d'où vient notre vin si français, fut conquise en six semaines, au milieu du xvii^e siècle.

La Lorraine, terre d'un roi polonais, est française depuis cent cinquante-quatre ans. L'Alsace autrichienne pendant sept siècles et demi, n'est française que depuis le milieu du xvii^e siècle.

La Savoie ne l'est que depuis soixante ans.

Jadis, selon le pli scolaire, Réal avait considéré toutes ces annexions comme des victoires. Mais jamais il n'avait été frappé par cette chronologie. Jamais il n'avait senti aussi clairement le caractère transitoire des patries actuelles et combien cette notion est moins ancienne que les maîtres d'école ne le disent, dans leur effort pour la rendre prestigieuse. Ah ! que la nôtre est récente !

Et maintenant que le monde, mieux éduqué, semble avoir accéléré le rythme de ses évolutions, la France restera-t-elle longtemps encore ce qu'elle est?... Avait-il donc raison, l'internationaliste ?

Une autre idée progressait en lui. Ces territoires, dont les chefs défendent l'intégrité avec tant d'énergie, ont été constitués, en somme, par la violence.

Et quand le pays s'est trouvé à peu près fermé, combien persistèrent les luttes intérieures ! Chez nous, tantôt, c'est la noblesse protestante qui fait appel aux Anglais, tantôt c'est la noblesse catholique qui fait appel aux Espagnols. Richelieu détruit La Rochelle.

Turenne marche sur Paris à la tête d'une armée d'aventuriers. Condé, vainqueur de Rocroy, dévaste les provinces du Nord. Tout l'Etat est dans « la personne du Prince ». Et les seigneurs défendent la dynastie, au besoin, contre la Nation...

Il avait hâte d'en arriver à l'époque où tous les Français s'unirent, sous le drapeau des armées nationales, pour donner au monde, selon l'expression des manuels, un si magnifique exemple d'abnégation patriotique.

Mais maintenant qu'il soumettait l'histoire à un examen clairvoyant au lieu d'en réciter des chapitres avec le ronron classique, la grande Révolution ne lui donnait plus l'exaltation dont elle l'animait autrefois. Des doutes lui venaient...

Marque-t-elle autant qu'on le dit l'unité française, cette vaste époque? On y vit la France déchirée. La Vendée, la Bretagne, la Provence luttaient contre les provinces voisines. Les nobles invoquaient le secours des princes allemands, leur ouvraient les routes, combattaient à la tête des troupes étrangères contre les armées nationales!

Quand les émigrés, fleur de l'âme française, s'apprêtèrent à massacrer des Français et à ravager notre patrie, des héros sortirent du peuple et se dressèrent contre eux. Mais défen-

daient-ils seulement le sol natal contre l'envahisseur? Auraient-ils eu cet élan dix ans plus tôt? Ne défendaient-ils pas surtout leurs nouvelles richesses, biens du clergé et de la noblesse dévolus enfin au peuple? Les Impériaux voulaient troubler la curée? Sus aux Impériaux! Alerte! La Patrie est en danger!... La Patrie, c'est-à-dire ces terres, ces châteaux, ces abbayes, ces pièces d'or, ces diamants, grâce auxquels les citoyens étaient sur le point de faire bombance. Voilà pourquoi l'on eut ce spectacle sans précédent: des paysans et des ouvriers se joignant pour la première fois avec enthousiasme aux militaires professionnels pour une guerre qui se déroulait loin du clocher natal. Oui, pour la première fois... Durant les guerres précédentes, pourtant, il s'était bien trouvé que la Patrie fût en danger. Et pas un Français n'avait levé le petit doigt...

Au cours de ces réflexions, Réal éprouvait une sorte d'âpre déconvenue. Il avait voulu, après la mauvaise impression subie tout à l'heure, se retremper aux sources vivifiantes. Et l'histoire, au lieu de lui causer un réconfort, ne provoquait en lui qu'un doute nouveau. Il cherchait la Patrie, en ces grands faits où l'on a coutume de la faire paraître avec tant d'éclat. Il ne la trouvait plus.

Que se passait-il, à l'arrière, pendant Jem-

mapes, pendant Valmy? Des mercantis, des scribes, aïeux de notre bourgeoisie, inventoriaient, administraient, tripotaient le fameux milliard destiné au peuple. Aller au front? Pas si bêtes! Les autres se faisaient rompre les os? A merveille! Autant de parts à ne pas distribuer. La proie n'en serait que plus belle. Moins on est de loups, plus on rit.

Vint le Consulat, puis l'Empire. Les géants des armées républicaines étaient toujours hors de France. « Quand rentrerons-nous? » demandaient les généraux. « Restez! — répondait le gouvernement qui digérait tranquillement la fortune des aristocrates. — Restez!... Mourir pour la Patrie est le sort le plus beau... Et si vous manquez d'argent, ne vous gênez pas... L'Allemagne est là, et l'Autriche, et l'Italie. Payez-vous sur place... Vous m'entendez bien! » Telle fut l'épopée impériale. Les soldats vivaient sur l'étranger, les chefs recevaient des duchés et des dotations. Et pendant ce temps-là, la bourgeoisie en habits neufs retirant peu à peu à la démocratie les libertés accordées par la proclamation des droits de l'homme, se dégagait des obligations militaires et les imposait aux pauvres gens, bien que ceux-ci n'eussent plus rien à défendre.

C'était trop beau pour durer. Quand des millions d'hommes furent morts, les conscrits

commencèrent à comprendre. Le recrutement des armées impériales se dérégla. Elles devinrent coûteuses, maintenant qu'il fallait, dans l'Europe ravagée, subvenir à leurs besoins. Cette prime d'assurance se faisait démesurée. Ouvrard refusa de fournir à Napoléon de nouveaux crédits. Quinze jours durant, l'empereur fut immobilisé sur le Niémen par l'attente de ces subsides. Ce fut la ruine de ses plans militaires.

Alors, en France, chaque profiteur pensa : « L'armée va rentrer ! Elle va réclamer son dû ! Ces gens nous ont fait confiance, pour le partage. Voilà l'échéance. Diable !... Comment imposer à ces brigands le respect de nos nouvelles rentes ? » De nouveau la « Patrie » était en danger !

Les souverains coalisés attendaient aux frontières. On leur fit signe : « Entrez donc, comme chez vous ! Prêtez-nous vos soldats, garantissez l'ordre social ! Vous serez nos sauveurs ! »

Là-dessus, Bordeaux fait fête aux prisonniers espagnols qui avaient combattu « pour Dieu et pour le Roy ». On y représente des vaudevilles à la gloire de « nos amis ennemis », on y célèbre à la fois le Duc d'Angoulême et les Anglais. Lyon accepte amicalement la présence des troupes étrangères. A Paris, les petites gens s'alarmèrent d'abord. Plus de quarante mille ouvriers demandèrent des armes à grands cris,

en proclamant qu'ils ne laisseraient pas l'envahisseur brûler, piller, maltraiter les femmes et les enfants. On leur fit entendre raison. Paris céda. Chacun eut alors la surprise agréable de voir entrer des soldats, étrangement vêtus, mais dociles, et qui ouvraient de grands yeux devant les merveilles de la capitale. L'inquiétude se calma un peu. M. de Talleyrand, porte-parole des accapareurs de biens nationaux, multiplia les avances, accueillit le tsar Alexandre chez lui, dans son propre hôtel de la place Louis XV. Des sénateurs délibérèrent pour savoir s'il fallait confier la protection des nouveaux riches... c'est-à-dire, non... assurer l'Ordre, le Travail, la Liberté... en subordonnant la France à la Russie. D'autres optaient pour l'empereur d'Autriche, père de l'impératrice Marie-Louise. Pendant ce temps, les boutiquiers rassurés, rouvraient leurs devantures. Des processions d'actions de grâce circulaient dans la capitale. Des groupes de femmes agitaient leurs mouchoirs, saluant le roi de Prusse du titre de libérateur. Quelles courbettes firent les conseillers municipaux en présentant solennellement au tsar les clefs de Paris! Comme le Sénat le loua chaleureusement en séance publique! Comme le *Journal des Débats* l'encensa! Quel enthousiasme à l'Opéra, où l'on mêlait les noms d'Alexandre et de Guillaume au triomphe

de Trajan ! Quelles scènes attendrissantes à l'Académie Française où M. Lacretelle rappelait que le tsar Pierre était venu chercher en France les arts et la civilisation, mais que son petit-fils nous rendait bien le prix d'un si glorieux service ! De quels éloges délicats M. Villemain flattait les souverains envahisseurs !... Et de quel bon cœur les Parisiennes, toutes éprises de Wellington, dansèrent aux bras des Cosaques, des Anglais et des Prussiens sur les places publiques !

« Ah ! c'était du propre ! » se dit Réal. « Voilà un chapitre que nos livres scolaires n'honorent pas d'illustrations. Ils n'insistent guère, ils gazent... »

Mais il songea que les annales des autres pays foisonnent en traits analogues. C'est Naples, accueillant avec amitié les armées de Charles VIII. Plus tard, c'est Championnet, salué d'applaudissements au théâtre San Carlo. C'est en 1809, les familles viennoises offrant aux troupes françaises conquérantes des fêtes publiques, et même des fêtes intimes où les dames de la haute société témoignaient avec libéralité leur admiration totale pour les héros. C'est la Belgique qui, en 1830, affranchie du joug hollandais, débute par ce trait : s'offrir au gouvernement de Louis-Philippe. C'est les femmes allemandes dansant avec nos officiers dans les provinces occupées...

Et pourtant, pourtant... Sacrifiés à la Patrie, des milliers d'hommes avaient succombé!

Maintenant, une angoisse lui serrait le cœur. Les guerres ne seraient donc qu'une éternelle duperie? Il se rappelait la petite feuille où Jacobi, un soir, avait tracé les prétextes et les raisons des plus récentes entreprises militaires. En repassant l'histoire, ne pourrait-on pas, lors de chaque conquête, enrichir cette navrante énumération? Chaque fois l'ambition et la cupidité déterminent des actes que les maîtres du monde justifient par de grands discours. Et chaque fois, le mot de Patrie y fulgure... Depuis cent ans, c'est au nom de la Patrie, de la prospérité et de la gloire de la Patrie, que les Français ont été envoyés en Italie, en Russie, au Mexique, en Chine. C'est au nom de la Patrie que les Anglais ont été envoyés aux Indes et au Transvaal; c'est au nom de la Patrie que les Italiens ont été envoyés en Tripolitaine; c'est au nom de la Patrie que les Allemands ont été jetés contre la France...

Cette idée lui parut digne d'être retenue et méditée. Ceux qui, en France, parlent religieusement du patriotisme, songent-ils assez au ravage que cette idée exerça dans l'âme des Allemands dociles?

Oui, c'est à force de leur persuader que la grande Patrie allemande devait s'étendre sur le

monde, qu'on les a précipités dans l'abîme où ils sont à présent... Et c'est parce qu'on leur a répété cela depuis quarante ans, que chez nous on s'est efforcé, par riposte, de faire entrer dans les jeunes cervelles non pas l'idée juste que la Patrie est un état transitoire des peuples, mais l'idée fausse que la notion de Patrie est depuis longtemps dans les âmes humaines.

Il se dit encore :

... Ma parole, j'ai l'air d'un autodidacte qui dégorge orgueilleusement ce qu'il vient d'apprendre. Ah! si j'écrivais tout ça... Les petits camarades ne me rateraient pas... »

Puis il se demanda :

D'où vient-elle donc, bon Dieu, cette notion bizarre par l'effet de laquelle les gens peuvent être jetés les uns contre les autres, ou les uns dans les bras des autres, du jour au lendemain?

Il eut la tentation de conclure :

Après ces quatre années où l'univers a subi un bouleversement sans exemple dans l'histoire, après cette guerre si formidable que les vieilles nations ne résisteraient pas à son renouvellement, les gens parlent encore comme en 1913. Ne faudrait-il pas instituer le procès de cette idée de patrie, au nom de laquelle des millions d'hommes sont morts?

Mais il repoussa cette tentation qui lui semblait sacrilège.

XVIII

PRÈS L'UN DE L'AUTRE

Une femme regarde toujours un homme comme un homme : et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part.

LA BRUYÈRE.

— Monsieur Réal, la *Revue du Foyer* serait très heureuse d'avoir de vous, pour son numéro de juillet, un conte de vacances...

— Un conte de vacances?... Diable! — fit-il en se grattant la nuque.

— Oh! cher monsieur, vous avez sûrement dans vos notes les éléments d'un sujet que vous pourrez développer avec cet esprit, cet...

D'un geste, l'écrivain arrêta les éloges que le directeur de la *Revue du Foyer* lui décernait.

C'était un vieux petit homme courtois, à

mouvements menus, à figure pointue de souris.

— J'aimerai un apologue oriental peut-être — continua-t-il — enfin un texte qui prêtât à l'illustration.

— Voulez-vous — proposa Réal — quelque chose comme l'histoire de ce prince qui, pour éprouver la sincérité de son entourage, parut un jour sans vêtements? Il demanda si son nouvel habit lui allait bien. Et il parvint à faire louer, par ses courtisans soucieux de ne pas le contrarier, une robe imaginaire.

— Bravo ! — approuva le directeur. — C'est d'un ton voltairien très agréable.

— Mais, pour le dessin, vous n'avez pas peur de... Enfin votre public...

— Oh ! soyez sans crainte... L'artiste s'arrangera... Il y avait bien des académies dans les allégories du Premier Empire, et cela ne choquait personne... Voyez l'enlèvement des Sabines... Au contraire, je suis sûr que le résultat sera amusant, stimulant... Oui, c'est parfait...

— Alors, soit — conclut Réal — je vous enverrai une esquisse du sujet, pour nous mettre d'accord.

Deux jours après, il avait adressé à la *Revue du Foyer* un bref scénario.

Mais ce plan lui fut renvoyé avec une lettre de regrets et d'excuses. Charmant, certes... Malheureusement, cela ne convenait pas.

Yvonne était présente quand arriva la réponse.

Réal lui conta la visite et la demande.

— Qu'avez-vous donc proposé? — dit-elle.

— Ceci : Deux princes ennemis lancent leurs armées l'une contre l'autre, malgré les avis d'un magicien. Celui-ci, mécontent, leur joue un tour. Brusquement, au moment du combat, il dénude les soldats des deux partis et les rend muets. Le corps-à-corps s'engage... Mais il cesse aussitôt. Qui faut-il tuer ? Les hommes ne le savent plus. Aucun instinct personnel ne leur signale l'adversaire. Alors ils comprennent la vanité des batailles, et, quand le magicien leur rend la parole et l'habit, ils se serrent les mains et s'écrient en chœur : « Etions-nous bêtes ! »

— Je comprends — dit Yvonne — que la *Revue du Foyer* ait refusé ça.

— Pourquoi ? Il y a dans Voltaire des satires bien plus directes encore !

— Sans doute. Mais ce n'est peut-être pas le moment de parler ainsi.

Tout à coup elle s'excusa :

— Oh !... Voilà maintenant que je vous donne des conseils...

L'air de confusion qui paraissait sur son visage la rendait plus séduisante encore que de coutume.

— Si je vous en avais demandé, des conseils

— dit affectueusement Réal — je ne me serais pas exposé à cet échec un peu ridicule.

— Des conseils ? Oh ! je n'oserais jamais...

Il vint s'asseoir près d'elle sur le divan.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne compte pas... Je ne suis qu'une pauvre petite... Il ne manque pas, autour de vous, de gens beaucoup plus qualifiés que moi pour...

— Eh bien, vous vous trompez... En ce moment, personne ne me dit ce que je souhaiterais d'entendre... Je ne demande pas qu'on soit de mon avis... Mais je voudrais au moins des discussions de bonne foi... Et je n'ai affaire qu'à des esprits si butés... Ma femme, mon beau-père, mes amis, il n'y a pas moyen de causer utilement avec eux... J'ai essayé... Mais j'y ai renoncé vite... Alors je cherche la vérité à tâtons... Ce n'est pas drôle... Le public, lui, continue à me prendre pour un ironiste, ou un esprit léger. C'est mon étiquette. Les gens n'aiment pas changer leurs habitudes... Mais si vous saviez combien, depuis deux mois, elles m'obsèdent, ces inquiétudes de conscience...

Son visage s'était attristé. Yvonne fut poussée à lui par un élan de sympathie, par cette aptitude à la maternité qui est déjà dans le cœur des toute petites filles.

— Je voudrais tant vous être utile !

Elle le sentait sincère. Elle le voyait malheureux. Ah ! si un réconfort pouvait lui venir d'elle !

— Dites-moi, qu'est-ce que c'est, au fond, qui vous préoccupe ?

— La main qu'elle tendait vers lui, il la prit dans les siennes. Il était fiévreux. Elle s'en alarma.

— Ce n'est pas raisonnable de vous tourmenter ainsi !

Il serra cette main dont la fraîcheur lui était douce et qui semblait fondante, soyeuse, entre ses doigts.

— Vous êtes gentille, de me dire ça... Ce qui me préoccupe ? Eh bien, voici... J'avais un certain nombre d'idées sur lesquelles j'avais fondé ma vie... Et brusquement leur faiblesse m'apparaît... Alors, je me demande si c'est un effet de l'âge... Ou, je ne sais pas... de la guerre, peut-être, qui m'a donné un choc, qui m'a, si je puis dire, décalé...

Soudain, il demanda :

— Voyons, d'après vous, qu'est que c'est, la Patrie ?

Elle parut d'abord stupéfaite d'être interrogée si nettement. Puis, cherchant un peu ses mots :

— La Patrie, mais... c'est l'ensemble des Français, c'est-à-dire des gens que je comprends,

des gens qui me comprennent... C'est tous ceux qui ont été Français avant moi, et les traditions qu'ils nous ont laissées... Ma Patrie, je ne sais pas... Il me semble que c'est le décor où j'ai vécu... C'est quelque chose qui est en moi, quelque chose de matériel en même temps que de moral... C'est l'ensemble des traits qui nous distinguent des autres peuples... Enfin, c'est une sorte de... de grande amitié vigilante, qui nous rend solidaires... C'est ce qui nous empêche, quand nous souffrons chez nous, d'aller être heureux ailleurs... Et c'est ce qui nous pousse, d'instinct, au secours des autres Français avec la certitude qu'ils viendraient, s'il le fallait, à notre aide... C'est tout ça, et c'est bien plus encore... C'est l'émotion qui nous prend, à l'étranger, quand nous voyons les couleurs de la France... C'est la satisfaction que nous éprouvons à comprendre si aisément, si amicalement, les écrivains par qui notre âme est exprimée... C'est notre goût, notre mesure, nos élans, notre bonne grâce, notre intelligence si claire, si vive... Je vous dis tout cela pêle-mêle, excusez-moi... Mais avant de poser une question comme celle-là, on prévient, vous savez...

Elle souriait doucement. Elle avait la tête un peu penchée. Elle parlait d'une voix qui rendait tous ses mots harmonieux. Surtout, elle parlait avec un tendre besoin d'apaiser. Réal la regar-

dait. Quand elle eut terminé, il murmura, avec un soupir de détente :

— Ah ! mon cher petit... Si vous saviez le bien que vous me faites !

— Vrai ?

— Mais oui ! C'est juste, tout ce que vous avez trouvé là... C'est si bon à entendre...

Il se leva et se mit à marcher dans la pièce.

— Mais alors, la Patrie, dites, ne commande pas de mépriser, de détester les autres, d'être injurieux et colère, et ambitieux, et batailleur... ?

— Certes non.

— Pourtant, les gens qui se proclament patriotes sont presque toujours comme cela...

Elle proposa, timide, hésitant à le contredire :

— C'est peut-être une question de tempérament... Oui, vous avez raison... Certains hommes sont ce que vous dites... Et ils peuvent être, comme les autres, patriotes. Mais condamner le patriotisme parce que ces gens-là l'éprouvent, non !... Considérez-le en dehors d'eux. Pourquoi confondre les idées avec les personnes ?

Réal était revenu s'asseoir près d'elle.

— Vous êtes la sagesse même !... Ah ! pourquoi ne vous ai-je pas toujours près de moi ? Vous me préserveriez contre ces heures mauvaises où je doute.

Il la contemplait affectueusement. Son cœur battait plus fort que de coutume. Il avait repris la main qu'elle abandonnait, très troublée, elle aussi, de lui causer cette émotion bienfaisante. Certes! Elle aurait voulu être près de lui plus souvent!

— Dis donc, Jacques...

Ils se redressèrent brusquement. Madame Réal venait d'entrer.

— Dis donc, Jacques, tu n'as pas l'annuaire du téléphone, ici? Je le cherche partout...

— Là, — dit Réal en le désignant.

— Ah! je savais bien.

Elle salua Yvonne avec une politesse sèche et sortit.

Cette intrusion rompit le bien-être qu'ils avaient éprouvé ensemble. Ils se mirent à travailler, et se séparèrent comme de coutume à midi.

Dans la journée, Madame Réal dit à son mari :

— Qu'est-ce que tu racontais donc à ta dactylo, quand je suis entrée?

— Moi? Mais... rien... qu'est-ce que tu veux que je lui raconte?

Elle plissa la bouche, l'air mécontent.

— Vous étiez tous les deux sur le canapé. Il me semble même que tu lui tenais la main...

— Moi? Voyons, Mélanie, tu es folle...

— Elle est bien jolie, cette petite, pour le métier qu'elle fait... Je n'aime pas beaucoup ça...

Il feignit l'indignation.

— Qu'est-ce que tu vas chercher? Tu sais bien que Juliette, qui la connaît depuis longtemps, m'a répondu absolument de sa moralité.

— Oui, oui... Et de la tienne?

Il se mit à rire.

— Moi?... Ma pauvre Mélanie! Tu ne m'as donc pas regardé?

— Beau masque! C'est elle qui te regardait, tout à l'heure... Oui, j'en suis sûre... J'ai senti ça, en entrant... Tu sais, nous autres femmes...

Pour le mettre en garde contre une aventure aux suites fâcheuses, elle ajouta :

— Il y a des employées qui préfèrent les hommes mariés, tu sais... Surtout quelqu'un dans ta situation... Enfin, mon cher, ne va pas te laisser enjôler par ta dactylo, hein? Ce serait ridicule. Te voilà prévenu.

Elle le quitta, assez maussade.

Demeuré seul, Réal s'examina dans une glace.

Bigre!... La raie de sa coiffure prenait une largeur d'estuaire. Mais sa barbe, évidemment, était d'une coupe soignée. Son nez, sa bouche n'avaient pas souffert encore. Il découvrit ses dents. Elles étaient saines, pas mal rangées. Il

tira la langue... Mais oui, passable... d'un bon rose... Somme toute, un ensemble un peu fané, mais pas trop...

Soudain, il quitta le miroir, grognant :

— Elle est folle, Mélanie... Et puis elle est bête... S'il y avait eu quelque chose de possible entre cette petite et moi, elle n'aurait pas pu dire mieux pour nous rapprocher l'un de l'autre.

Il s'arrêta.

— Au fond, c'est vrai... Je lui tenais la main...

Puis, après un moment :

— C'est vrai, qu'elle est bien jolie !

XIX

LA CRISE QUI VIENT

Une conception de la vie bien opposée à tout impérialisme, à tout militarisme, à tout mécanisme oppresseur, est en train de s'élaborer dans les tranchées, — un grand amour raisonné de la paix.

JOACHIM GASQUET.

Madame Varavère était souffrante. Un peu de grippe. Son frère, vers cinq heures, alla prendre de ses nouvelles.

Elle habitait, proche les Invalides, un appartement dont le décor était sobre jusqu'à l'austérité. Depuis la mort de son mari et de son fils, la survivante s'était comme claustrée parmi leurs souvenirs. Elle avait voulu conserver leurs chambres intactes. Elle en prenait soin elle-même, avec un zèle religieux.

Réal eut la surprise de ne pas la trouver

seule. Yvonne avait eu, elle aussi, la pensée de visiter celle que l'indisposition tenait recluse.

Rencontrer la jeune fille autrement que dans les circonstances habituelles, lui fut agréable. Rue du Général-Foy, ils se sentaient, malgré la cordialité de leurs relations, employeur et employée. Ici, en visite, leurs conditions sociales s'égalaient. Ils pouvaient être camarades. Ils pouvaient être amis.

— Eh bien, Jacques — dit M^{me} Varavère — j'ai eu raison, n'est-ce pas, en te recommandant M^{lle} Vidal?

Il fit, à propos de sa collaboratrice, des compliments chaleureux qu'il n'aurait pas osé lui adresser à elle-même. Et celle-ci dut les entendre.

— Allons, je suis bien contente... Elle se plaît beaucoup chez toi, d'ailleurs... N'est-ce pas, mon enfant?... Il paraît que tu es si bon pour elle! Et elle t'admire tant, cette petite...

— Oh! Madame... — supplia Yvonne.

— Attendez, je n'ai pas tout dit... Mais il paraît que tu la troubles quelquefois avec tes idées... Elle me racontait cela, tout à l'heure...

Tous trois souriaient légèrement. Une atmosphère de confiance régnait autour d'eux.

— Au fond, vois-tu — dit Réal — la matinée est le meilleur moment de ma journée. Car, pour le reste...

Il se tut, l'air soucieux.

— Quelque chose te tourmente? — demanda M^{me} Varavère.

— C'est-à-dire... Ma foi, je peux bien l'avouer... Je suis préoccupé en ce moment...

— Tes affaires de théâtre?

— Ah! je m'en soucie bien peu... Non, autre chose... Des petits malentendus chez moi...

— Pourtant Mélanie est une très brave femme!

— Sans doute... Mais elle est comme la plupart des Français... qui sont de très braves gens, ne vivant que pour l'heure présente, sans voir plus loin que le bout de leur nez.

— Croyez-vous que ce soit un privilège des Français? — demanda Yvonne.

— Non pas. En France comme ailleurs, la grande crise se prépare.

M^{me} Varavère l'interrogea sur ce qu'il entendait par la grande crise.

— J'entends que les hommes ont été par trop sacrifiés et que, depuis l'armistice, ils ont continué à être trop malheureux. Maintenant, je crois qu'ils vont commencer à rechercher la valeur de ces grands principes au nom desquels on leur a imposé ce qu'ils ont souffert... Cela va gagner peut-être même des esprits hier bien sages... C'est un mouvement que je sens venir dans la jeunesse qui a fait la guerre... Il va

s'étendre, il va devenir formidable. Vous verrez ça.

M^{me} Varavère insista :

— Quel mouvement? Quelles questions?

— Un mouvement de sincérité... Un besoin de n'être plus des dupes... Et des questions sur l'idée de guerre, sur l'idée de patrie, sur la relation entre ces deux idées-là...

— Vous voulez dire — fit Yvonne — que nous allons assister, en Europe, à une crise des patriotismes?

— Sûrement.

La jeune fille exprima son doute.

Réal, qui avait surpris en elle un peu d'hostilité, la railla gentiment :

— Oh! Mademoiselle Yvonne... Voilà que vous aussi vous allez me traiter comme un esprit dangereux?... Dès que quelqu'un a l'imprudence de prononcer le mot Patrie autrement qu'avec vénération, on voit les intelligences se rétracter, refuser la controverse, comme des personnes qui se barricaderaient chez elles, fermeraient portes et volets, pour ne laisser entrer aucune lumière, ne plus rien voir.

Elle n'accepta pas cette ironie.

— Je vous suis très obligée de me comparer aux gens que vous considérez sans doute comme des sots... En effet, je trouve que l'idée de Patrie doit rester au-dessus de toute discussion.

Je ne sais quels sont ces esprits sages dont vous parliez tout à l'heure. Ce que je sais bien, c'est que la Patrie m'a coûté la vie de mon frère que j'adorais... Eh bien, quand une idée est assez forte pour sembler digne de tels sacrifices, vous aurez beau faire, allez... Elle ne craindra pas beaucoup les contradicteurs.

Réal appréciait cette persévérance de l'acceptation en une âme pourtant si éprouvée. Il voulut ménager la susceptibilité de la jeune fille.

— Je me garderai de dire un mot qui puisse vous chagriner davantage, mon enfant... Vous avez beaucoup souffert et votre douleur est respectable... Mais on peut se demander en quoi les patries française et allemande auraient été respectivement diminuées si, des deux côtés, les soldats avaient arrêté la bataille, au lieu de se lancer comme des fous les uns contre les autres. Voilà la question.

Elle riposta :

— Vous auriez voulu que les deux armées en présence devinssent brusquement composées de déserteurs? Eh bien je ne sais pas si cela leur aurait valu beaucoup de profit de part et d'autre, mais l'honneur des deux peuples n'en aurait pas été grandi, soyez-en sûr...

Il s'écria plaintivement :

— Allons! Vous raisonnez comme les autres!

— Merci !

Elle était toute pâle. Réal regretta de l'avoir poussée à bout, et M^{me} Varavère s'efforça de dissiper l'effet de cette discussion. Dans le même moment, Yvonne se reprochait déjà sa vivacité.

— Tout cela m'a rappelé mon chagrin — fit-elle. — Vous ne m'en voulez pas trop, dites ?

— Moi, vous en voulez ?

La réconciliation fut affectueuse, et, quand la jeune fille, quelques moments plus tard, prit congé de M^{me} Varavère, rien ne subsistait de cette brève mésentente.

Dès que M^{me} Varavère et Réal furent seuls, il s'écria :

— C'est un être délicieux, cette petite !... Et c'est un caractère, aussi ! Tu as vu comme tout à coup elle a pris feu...

M^{me} Varavère fit de nouveau l'éloge de sa jeune amie, puis :

— Mais toi, Jacques, où en es-tu ?

Alors il s'épancha. Oui, il se sentait mal en train. Il souffrait d'une vague malveillance qui croissait. Ses camarades n'étaient plus tels qu'autrefois. Les directeurs de journaux et de magazines dédaignaient sa collaboration. Et pourtant jamais il ne s'était senti davantage en possession de son talent. Chez lui, près de sa

femme, il ne trouvait aucun appui, bien au contraire...

— Ecoute — proposa M^{me} Varavère — je vais partir dans quelques jours pour Busseny, afin de me nettoyer de ma grippe au bon air de la campagne. Viens donc y passer une semaine? Revoir notre vieille maison d'enfance, pleine de souvenirs, cela te fera du bien. Tu te reposeras... C'est promis?

— C'est promis — répondit-il.

XX

L'ACCEPTATION

J'aime mon mal, j'en veux mourir !

Huit jours plus tard, de Busseny, M^{me} Varavère écrivait à son frère : « Eh bien ? Et ta promesse ? Cette première quinzaine de juin est admirable ! Les pivoines ont fleuri. Les iris du potager sont magnifiques. Il y a des cerises en quantité. Quand arrives-tu avec Mélanie ?... »

M^{me} Réal, retenue par un réseau d'invitations, ne voulut pas accompagner son mari.

Il partit seul.

Joie de revoir la station connue, la route campagnarde, le village, la grille, l'allée d'ormes qui mène à la vieille demeure...

Il retrouva, un peu plus grise encore, un peu

plus écaillée, la façade basse, dominant la pelouse, les acacias d'où descend une odeur sucrée, le lointain bois de chênes dont les masses bleuâtres et moutonnantes festonnent le bas du ciel. La chienne Sultane, après avoir aboyé de loin, courut à lui et le fêta. Il entendit le bruit familier du ruisseau qui se perd dans la plaine. Tiens! le gros saule avait été abattu! Par contre, le rosier qui grimpe au long de la maison du jardinier atteignait maintenant le toit, retombant sur la porte en grappes éclatantes, environnées d'abeilles.

Et sa chambre de jeune homme! La commode d'acajou aux palmettes de bronze, les fleurs des rideaux, cette odeur de renfermé et de lavande émanant des draps campagnards, le petit placard où ses vêtements étaient traditionnellement conservés : complets vieux de vingt ans, chapeaux de forme démodée, grosses bottines champêtres dont il ne se rappelait même plus les origines, et qui s'associaient vaguement dans son esprit à des promenades d'autrefois...

Avant le dîner, il fit avec sa sœur le tour du petit domaine. Leurs souvenirs renaissaient. Heures de pensée légère, de jeunesse enthousiaste! Voilà le plateau d'où s'envolaient si bien les cerfs-volants. Là-bas, la rivière bordée de roseaux arrondissait sa courbe sous le ciel opalin du jour qui déclinait. Comme ils s'y bai-

gnaient gaîment, du temps où elle était jeune fille, du temps où il était alerte et mince ! Une même mélancolie les assombrit, quand ils virent effondré le petit kiosque rustique à vitres de couleur qui tour à tour avait été, pour eux, habitation de planteur, poste de police, maison des Dernières Cartouches, palais, château fort, alors qu'ils pratiquaient avec Maxime Duport, leur voisin de campagne, des jeux tapageurs et insensés, que les mamans interrompaient, mécontentes, en disant : « Vous êtes fous, de vous mettre dans des états pareils ! »

Plus loin, c'était sur la berge de la petite rivière, des barques amarrées parmi les herbes, un village reflété...

— Tu te rappelles — dit M^{me} Varavère — quand tu venais dessiner par ici ?

Il se tut rêveur. Puis soudain :

— C'est curieux... Ce petit coin-là me paraissait le paysage type, le « motif » idéal...

— Il n'a pas changé...

— Non. J'ai changé, moi... Cet arrangement spontané de la nature me semble à présent trop réussi... Il est devenu vieux jeu... Il est fait pour un album de demoiselles... Je pense qu'il embêterait des gens comme Manet et comme Marquet... Il ne plairait plus qu'à de mauvais peintres.

M^{me} Varavère répondit :

— Tu as raison. La nature elle-même se démode...

Alors, dans l'esprit de Réal cette idée s'associa au souvenir des raisonnements parmi lesquels il s'était débattu. Puisque le goût change, les idées elles aussi ne doivent-elles pas changer? N'est-ce pas un signe de fatigue que de s'en tenir aux anciennes conventions? Le renouvellement est la condition essentielle de la vie. C'est la fatalité du monde. Elle est invincible. La nier est absurde. Chercher à la détourner est une entreprise épuisante et superflue. La nouveauté nous apparaît comme un mal. Elle donne une sorte de vertige. Par intérêt, par paresse d'esprit, par traditionalisme, les gens s'insurgent. Ils ont l'épouvante de ce qui n'est pas encore consacré. Mais la vague, plus forte, les balaie. Et tenter une résistance, c'est se condamner à couler bas...

Le lendemain matin, Réal fit une grande promenade dans les champs.

Pour beaucoup de paysans, il était resté « monsieur Jacques ». A son passage, ils relevaient leur tête penchée vers la terre, et le nommaient cordialement.

Dans les prairies de la Maison-Blanche, Foucart, le fermier et son fils, travaillaient à la fenaison. Depuis le matin, ils avaient mis les

gerbes en moyettes. Maintenant, ils se reposaient et mâchaient du pain et du fromage, assis sur l'herbe courte, abrités du soleil par un bouquet de chênes trapus.

« Monsieur Jacques » avait été presque l'ami du fils Foucart. Il avait souvent pêché des écrevisses en sa compagnie. Maintenant le père était devenu un aïeul. Le fils grisonnait. Ses deux frères plus jeunes, étaient tous deux morts à la guerre, l'un en Champagne, l'autre, plus récemment, en Syrie.

Réal questionna les Foucart, après leur avoir serré la main.

— Quoi de neuf, dans le pays?

Lentement, ils répondirent à ses questions. Puis il s'enquit de l'abondance des récoltes et du prix haussé de la vie. Les gens de la campagne sont riches, à présent!

— Ça, c'est tant pis pour les feignants des villes — répliqua le père Foucart. — Ils foutent rien... Ils pensent qu'à rigoler... Nous, nous avons gagné du bien. Y a pas à dire contre... Mais nous en mettons dur pour ça...

— Et puis — continua le fils — c'est nous autres qui sont été au front, pas?... C'est jamais ceux des usines... Alors, c'est notre tour de profiter un peu, dame...

Réal était curieux de connaître l'opinion rurale sur la guerre.

— Et maintenant — dit-il — en voilà jusqu'à la prochaine mobilisation...

A ce mot, les deux paysans se redressèrent.

— Ah! ben non, du coup!... On en a assez, de cette saloperie-là...

Ils avaient poussé ce cri presque ensemble.

Pour continuer l'épreuve, Réal insista :

— Pourtant, si les Allemands revenaient pour vous prendre votre maison, il faudrait bien la défendre!

Le père Foucart, essuyant sur l'herbe son couteau, répondit :

— Qu'est-ce qu'ils en fouteraient, de ma maison? Ils pourraient pas l'emporter chez eux!

— Ils la détruiraient!

Une sorte de sourire découvrit la dent gâtée du vieux paysan :

— Alors, où qu'ils se logeraient donc?

— Ils vous chasseraient de chez vous!

Le fils Foucart, en regardant Réal de ses yeux finauds, à demi fermés, répliqua :

— Alors qui c'est qui ferait la culture? Faut bien du blé pour faire du pain!

— Ils vous prendraient votre argent!

— Alors avec qu'èdi que j'achèterais ce qu'ils vendent?

— Mais s'ils vous fusillaient tous deux?

Les paysans se mirent à ricaner :

— Laissez — dit le père Foucart en levant le

bras gauche d'un haussement d'épaule. — Ces choses-là, ça arrive quand on leur tire dessus par les fenêtres... Mais autrement .. Tenez, j'ai un frère qui a de la terre dans les pays envahis, du côté de Charleville...

— Eh bien?

— Eh bien, il n'a pas été malheureux du tout... Au contraire... Dans toute la commune, ils ont vendu aux Boches... Et payés recta, vous savez bien...

Réal éprouvait un malaise. L'égoïsme de ces paysans l'irritait. Il était inquiet aussi de sentir un accord entre leurs déclarations, inspirées par un bon sens rustique, et les doctrines professées par l'ami de Jacobi. Serait-il donc vrai qu'une concession opportune sauve plus de choses qu'une résistance désespérée? Mais comment donc les gens de Busseny pouvaient-ils parler de la sorte, puisque, lors de la mobilisation, tous les travailleurs des champs étaient allés à la guerre avec une si unanime abnégation?

— Vous ne pensiez pas comme cela, pourtant, en août 1914 — dit-il.

Le fils Foacart réfléchit un peu, en se nettoyant les dents avec sa langue. Puis :

— Voilà... Quand on est partis tous, on se disait qu'on allait leur fiche une brossée, aux Pruseos... Mais maintenant, on sait...

— On sait quoi? — demanda Réal.

— Ben dame... On sait qu'ils sont pas si mauvais qu'on racontait... Quand ils se battent, pour sûr, ils font leur boulot... Mais sans ça...

— Sans ça?

— C'est des hommes comme nous, quoi!... Mon pauvre petit frère, avant de repartir en Orient, il avait vu ça, en Allemagne... Il a été prisonnier pendant deux ans... D'abord, dans les camps, sûr que ça a bardé... Mais après, on l'a envoyé en Kommando, qu'ils appellent... Ça veut dire à travailler chez des cultivateurs... Eh bien, il nous disait, sur ses lettres, qu'il était traité tout pareil comme eux... Il rigolait avec leurs gosses...

Le grand-père, qui avait écouté en hochant la tête, ajouta :

— Nous, on a eu des prisonniers boches, ici. J'en avais trois à la Maison-Blanche... Eh bien, je peux le dire, j'ai jamais vu meilleur au travail... Je vous jure que ça me changeait des journaliers de par ici... Si j'avais pu les garder, après l'armistice, j'y aurais trouvé mon compte... Et ils s'étaient habitués, vous savez bien... Et complaisants, et tout... Des bons gars, tout à fait...

Le fils, qui venait d'allumer sa pipe, approuva :

— Le père dit bien... Quand j'étais au-dessus

de Soissons, nous avons monté aux tranchées plusieurs fois qu'il y avait devant nous des Bavarois... Eh bien, on ne tirait pas... Y en avait qui parlaient français... Et un qui chantait aussi bien qu'à l'église... Des fois, la nuit, ils nous demandaient ce que nous voulions qu'ils chantent... Alors on sortait, on s'asseyait sur le parapet... Non! On s'en faisait pas...

Réal demanda :

— Vous étiez encore mobilisé quand nos troupes ont fait de l'occupation ?

— Si donc! — répondit le fils Foucart. — Trois mois... Ça, c'était la bonne vie!

Il ajouta, avec un gros rire :

— Y avait une gretchen qui voulait que je me marie avec! Et puis vous savez, mignonne, avec ça...

— Avez-vous vu des Alsaciens, là-bas?

— Oui, j'pense bien! — répondit Foucart. — Seulement, ils n'avaient servi que sur le front russe... Tandis que des Fritz, j'en ai rencontré qui avaient passé deux mois dans un secteur juste en face du mien... du côté de La Boisselle... Et ils les connaissaient, les noms des patelins! Ça faisait drôle... On baragouinait leur charabia, nous autres, et eux, on les comprenait à peu près... Alors, on a été boire un coup ensemble... Mais en cachette, parce que si les chefs nous avaient vus...

Témoignages ingénus de sympathie entre des frères de misère! Comment les peuples avaient-ils pu se massacrer si longtemps? Réal demanda :

— Et pendant la campagne, personne, dans votre régiment, n'a trouvé que c'était trop dur?

— Ah! si, je pense bien... Tenez, une fois que nous étions au repos, au-dessus de Compiègne, voilà qu'on est venu nous chercher tous, en camions .. Nous pensions que nous étions bons pour une attaque... Pas du tout! C'étaient des gars du 5^e corps qui venaient de se révolter... Ils n'en voulaient plus... Mais ça s'est arrangé. Les gendarmes ont travaillé, et dur... Et puis on a beaucoup fusillé... Pauvres petits gars...

Le père Foucart, en vidant, par menus chocs, sa pipe contre son ongle, déclara :

— Qu'est-ce que tu veux, mon fi... Ils y étaient, ils n'avaient pas à renâcler... Faut ce qu'il faut...

— Pour sûr — répondit l'autre.

Réal ne comprenait plus. Quoi? Les mêmes paysans qui, tout à l'heure, parlaient de la guerre avec une telle hostilité, ces paysans que l'intrusion étrangère laissait dans une indifférence sceptique, blâmaient des hommes par les quels leurs propres doctrines étaient mises en action? Une immense contradiction lui apparaissait

entre les intérêts des humbles et les devoirs auxquels ils s'astreignent.

— En somme — demanda-t-il — qu'est-ce que vous feriez, hein, si la Patrie était en danger?

Les deux Foucart, qui avaient repris chacun son instrument de travail, en serrèrent le manche, comme s'il se fût agi d'un fusil.

— Vous savez bien, monsieur Jacques, qu'on n'est pas des jean-foutre...

« Etrange chose, se dit Réal en les quittant. Voilà des campagnards profondément attachés à leur terre. Pourtant ils la quitteraient sur l'heure pour aller défendre des villages qu'ils ne connaissent pas. Et d'autres campagnards, pareillement fidèles au petit coin de pays qu'ils habitent, l'abandonneraient pour aller conquérir, très loin, des territoires qui ne leur appartiendraient jamais... »

Les propos du fils Foucart au sujet des ouvriers d'usine l'avaient frappé.

Non loin de Busseney se trouvait une fonderie où trois cents hommes environ travaillaient. Que pensaient-ils, ceux-là ?

Le samedi suivant, simplement vêtu, il entra dans un des débits de boissons nés autour de cette agglomération ouvrière.

La salle était mal éclairée par le jour que

filtraient des vitres ternies. Des éclats de voix sonnaient sous le plafond bas où montait la fumée des cigarettes. Les culs de bouteilles et les verres rincés hâtivement tachaient de rondelles poisseuses les tables couvertes de toile cirée. L'air chaud, mêlé d'émanations humaines et d'odeurs de vinasse, coulait péniblement dans la gorge, comme un liquide trop épais.

Réal s'assit. Son costume ne le signalait pas comme un curieux. Une cigarette offerte, un choc de son verre contre celui de ses voisins, et tout de suite, la confiance fut établie.

Un des assistants lisait le *Petit Journal*. La nouvelle d'une expédition de troupes vers la Syrie le fit s'exclamer. La conversation s'engagea. Réal, d'un air détaché, y prit part. Chacun lui répondit sans gêne.

« La guerre? Qu'on ne vienne plus leur en parler! Elle est faite pour les pauvres, et elle ne sert qu'aux riches! On colle des baïonnettes dans les pattes des crève-la-faim! Tout ça pour protéger quoi? Les châteaux, les usines, et pour garder les coffres-forts! Eh bien, le peuple en a marre, de faire ce métier-là! Quand on n'a rien à perdre, on n'a rien à défendre! »

L'homme, qui avait élevé la voix, continua sur ce ton, récitant des bribes de déclamations entendues dans des conférences. Les auditeurs l'approuvaient.

Il conclut :

— Les vrais salops, dans tout ça, c'est ceux qui nous disaient : « Allez ! On s'occupe de vos femmes, de vos gosses ! Allez ! Mettez-en un bon coup ! », et qui, pendant ce temps-là, s'emplissaient les poches. Ils nous ont possédés, et comment !... Mais maintenant, ça n'a plus rien à faire...

Il s'interrompt. Un bruit rythmé faisait vibrer les fenêtres de l'estaminet. Puis une fanfare éclata. Un régiment !

Les consommateurs se pressèrent au seuil pour voir les soldats. Ceux-ci faisaient une marche d'entraînement. De la poussière collait à leur visage où la sueur traçait des rigoles. Une âcre odeur de laine et de cuir émanait de leurs rangs. Les clairons, pour la traversée du village, rythmaient des notes stridentes par l'effet desquelles chaque troupier marchait d'un pas plus résolu. Ils allaient, l'arme sur l'épaule, tirés par le sac, mais heureux d'être armés, orgueilleux d'être une force. Plusieurs, une fleur à la bouche, tournaient la tête en passant, souriaient aux femmes, clignaient de l'œil aux spectateurs.

Réal examina l'expression des ouvriers avec lesquels il s'entretenait tout à l'heure. Aucune hostilité contre l'astreinte militaire. Plutôt un air de bonne humeur. Ils se réjouissaient d'être en liberté, eux, alors que les autres devaient

marcher au pas. La rude musique semblait les emplir d'une sorte de bien-être. Des souvenirs de caserne, de jeunesse, devaient s'éveiller en eux.

Et il conclut qu'un roulement de tambour suffirait en cas de conflit international. Malgré leurs doctrines, on verrait les peuples partir vers les casernes, comme sont partis en 1914 les socialistes allemands, français, anglais...

Pourtant la vérité de leur cœur est telle, à coup sûr, que cet homme venait de l'exprimer. Mais survient l'hypnose martiale et les voilà tout de suite gagnés par un délire collectif. Leurs cœurs « battent à l'unisson », comme disent les orateurs, quand se déploie le drapeau...

Sur la route qui mène vers la maison de M^{me} Varavère, Réal s'en allait à pas lents, poussant par le guidon sa bicyclette pour gravir une côte, quand il s'entendit nommer.

C'était l'abbé Machard, le curé du village, qu'il connaissait depuis peut-être vingt ans, et qui lui faisait « bonjour » de la main, par-dessus la haie du presbytère.

— Salut! Monsieur Réal!... Il fait chaud, n'est-ce pas?... Ne peut-on vous offrir un verre de sirop? Il me reste encore de la bien bonne groseille framboisée... Et l'eau du puits est si fraîche... Entrez donc!

Il accepta l'invitation et, par le sentier bordé de tournesols, gagna le presbytère.

La salle où le curé introduisit Réal prenait jour par des fenêtres dont les petits carreaux à l'ancienne mode avaient des teintes différentes, verdâtres et bleuâtres. Le soleil projetait ces nuances sur les rideaux de mousseline. Près d'une bibliothèque où luisaient doucement des ors de vieilles reliures, un fauteuil Voltaire s'offrait au visiteur. Contre les murs blanchis à la chaux pendaient des gravures de piété, encadrées de noir. Cette pièce, baignée d'un clair obscur laiteux, tiédie de rayons tamisés, animée par le bourdonnement de quelques abeilles venues du jardin par la porte entr'ouverte, donnait une impression de calme et d'hospitalité.

Depuis plusieurs années, Réal n'avait vu l'abbé Machard. Le prêtre n'avait guère changé, toujours rebondi dans sa soutane à l'étoffe un peu verdissante. Sa tête chauve était couronnée de cheveux grisonnants et bouclés. Son menton généreux se répandait sur le rabat. Son ventre, qui semblait posé sur ses genoux, remontait et s'arrondissait sous ses mains réunies.

Ils s'entretenirent de la paroisse, des deuils qui avaient frappé plusieurs familles de Bussenÿ.

Sans confier ses impressions de la matinée, Réal parla de la guerre et demanda comment le prêtre avait passé cette période.

— Aussi bien que possible. Notre cher pays fut épargné. Nous n'avons connu le malheur que par ouï-dire.

— Et aucun de vos amis personnels n'a été atteint ?

— Aucun, grâce à Dieu, même parmi les plus pauvres...

— Il est vrai — remarqua Réal — que les ecclésiastiques ont fait surtout office de brancardiers. Et, si gravement exposés qu'ils aient pu être, ils redoutaient plutôt un accident, n'est-ce pas, qu'une mort purement militaire...

L'abbé Machard leva sa main droite dont l'index et le médius, par une habitude professionnelle, demeuraient allongés et joints.

— Oh ! ne croyez pas cela, cher monsieur!... Beaucoup se sont battus en braves ! Notre voisin, le curé de Limière, a été cité à l'ordre de l'armée pour avoir, à lui seul, surpris et tué deux sentinelles allemandes!... Et combien d'autres ont fait le coup de feu et même chargé à la baïonnette !

La vieille servante apporta le sirop, des verres et une carafe couverte de buée.

Quand il se fut rafraîchi, Réal demanda :

— Monsieur le curé, permettez-moi de vous poser une question...

L'ecclésiastique ouvrit des bras accueillants.

— Je vous en prie...

— Eh bien, comment l'Eglise concilie-t-elle la doctrine évangélique et l'acceptation de la guerre ?

Tout en frottant sa joue replète, le curé répliqua :

— Voilà une matière qui comporterait de bien longues dissertations... Et je ne serais pas assez grand théologien pour vous répondre congrument.

Réal voulut lui faciliter la tâche.

— Aux origines du christianisme, n'est-ce pas...

Le prêtre, qui occupait ses loisirs par l'étude de l'histoire religieuse, ainsi que l'attestaient les titres des volumes alignés dans la bibliothèque, répondit :

— Que la guerre soit contraire aux principes évangéliques, cela ne fait pas de doute. Si j'avais encore ma mémoire de jeune homme, je pourrais vous citer bien des textes à l'appui de cette vérité. Aucune distinction n'était admise entre le meurtre individuel et le meurtre collectif. Origène a déclaré en propres termes : « Nous ne nous armons contre aucun peuple, nous n'apprenons pas l'art de la guerre, car par Jésus nous sommes devenus des enfants de la paix. » Tertullien condamnait le service militaire. On n'a d'ailleurs qu'à feuilleter les *Actes des Saints* pour y voir de nombreux cas de chrétiens con-

damnés pour avoir jeté le glaive et déclaré qu'ils aimaient mieux subir le martyre que de guerroyer : Maximilien, Marcellus, Cassius, Martin... Au iv^e siècle, Basile le Grand refusait d'admettre à la communion les soldats, et Paulin, l'évêque de Nola, menaçait de tourments éternels ceux qui servaient dans les légions de César...

— Eh bien alors, monsieur le curé?

L'autre répondit :

— Il n'appartient pas à l'humble esprit que je suis d'apporter une opinion sur une question aussi grave... Je suis d'accord avec vous, certes... La guerre est horrible, contraire aux textes des Saints Évangiles, puisqu'elle a pour principe même de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas subir soi-même... Mais que voulez-vous!... Des théologiens éminents, des Pères de l'Église, se sont à maintes et maintes reprises prononcés en faveur de sa licéité... Leurs déclarations doivent régler ma conscience...

— Sur quoi se fondent-ils, pour conclure à cette licéité?

Après un moment de recueillement, l'abbé Machard prononça :

— Voici, je crois, les trois conditions : Il faut qu'elle soit faite par ordre du Prince, c'est-à-dire de l'individu ou du groupe qui possède le droit d'ordonner la mort pour le bien de l'État ; il faut qu'elle soit faite pour une cause juste,

c'est-à-dire pour le salut de la Patrie; il faut enfin qu'elle soit faite dans une intention droite, c'est-à-dire pour réparer un dommage grave et assurer la paix. Voilà.

Réal, songeur, répéta :

— Oui, voilà... Mais, dites-moi, monsieur le curé, les conséquences de cette doctrine me troublent un peu. D'abord si l'Église admet la guerre, pour réparer un dommage grave, elle n'admet pas, je pense, la résistance, de la part du peuple annexionniste attaqué... Donc elle condamnerait, par exemple, la défense de la France si, celle-ci s'étant adjugé les pays rhénans, l'Allemagne voulait les lui reprendre? De même, elle aurait condamné l'Allemagne si la France l'avait attaquée pour délivrer la Lorraine?...

— Evidemment, il y a là une petite difficulté...

— Et sur quoi l'Église se fonde-t-elle pour juger qu'une guerre est bonne ou mauvaise? Y a-t-il eu des cas où l'Église ait condamné un vainqueur? Je n'en vois pas un seul... Se déciderait-elle donc d'après le résultat plus que d'après la justice?

L'abbé Machard, qui croyait sentir en Réal un désir de polémique, accorda :

— Ah! nous aurions été trop heureux si les peuples avaient recouru à notre arbitrage! Bien avant la Société des Nations, le Jésuite Suarez demandait l'indépendance réciproque des Etats,

le dominicain Vittoria rêvait d'une police mondiale, et Sa Sainteté Léon XIII condamnait la paix armée. Et ainsi serait réalisée cette « union fondée non sur la nation mais sur l'humanité », selon la parole de Bossuet. Mais hélas ! les voies du Seigneur ont beau s'offrir aux hommes...

Réal reprit :

— Autre chose. Si les guerres d'agression cupide étaient illicites, l'Église aurait dû s'élever contre toutes les conquêtes coloniales, dont aucune n'a pour objet d'assurer le salut de la Patrie, de réparer un dommage grave et de garantir la paix... Pourtant des aumôniers accompagnent les expéditions de ce genre...

— Certes...

— Enfin — poursuivit Réal, animé par un désir loyal d'information — si d'après l'Évangile la paix est recommandée aux hommes, on doit conclure que ce qui s'oppose à la paix est un péché. Donc la guerre est un péché, ainsi que tout ce qui y prépare... En conscience, ne le croyez-vous pas, monsieur le curé?... Ne semble-t-il pas que ce *distinguo* de la paix morale n'est intervenu que plus tard, quand il s'est agi d'accorder les principes chrétiens des évêques avec leur pouvoir temporel ?... Entendez-moi bien... Je ne vous dis pas cela par esprit de taquinerie, je cherche à voir clair...

Involontairement, l'abbé Machard employa la formule sacramentelle :

— Mon fils... Gardons-nous d'apporter en ces questions l'esprit du Siècle... Pour recueillir tous les fruits des vérités chrétiennes, il ne faut les considérer ni avec trop peu de raison, ni avec un excès de raison. Il faut y aller avec son cœur. Dieu n'accueille que les âmes de bonne volonté.

Réal dut se contenter de cette échappatoire.

Tandis qu'il regagnait la maison, il récapitula ses entretiens.

Donc lui, bourgeois, il réprouvait la guerre, et pourtant il l'avait faite. Les paysans et les ouvriers réprouvaient la guerre, et pourtant ils l'avaient faite. Ce prêtre, à travers des réticences, avouait que la guerre est contraire à l'Évangile, et pourtant il l'admettait, et pourtant des prêtres l'avaient faite.

D'où vient le vertige qui fait accepter collectivement par les hommes ce dont chacun d'eux, pris isolément, dénonce l'absurdité?

Pourquoi les artisans de villages, les petits commerçants, les petits bourgeois, ceux enfin que la mobilisation touche si cruellement, ne se sont-ils pas soulevés de révolte à l'idée que cela pourrait recommencer un jour?... Mais non! Ceux d'Allemagne ainsi que ceux de France, l'expérience ne les a pas instruits. Ils marche-

raient encore vers la mort comme vers un devoir presque joyeux. Eux, pourtant, quel bénéfice ont-ils tiré de la guerre? Ils ont été jetés les uns contre les autres, sans se connaître, sans se haïr, et ils se sont assassinés pendant quatre années... Et pour cela les parents ont donné leurs fils, des enfants élevés avec tant de peine! Leurs mères les avaient choyés, adorés, elles tremblaient quand, tout petits, ils se cognaient contre un coin de table... Et puis elles les ont envoyés se faire ouvrir le ventre et crever dans des trous! D'où vient ce miracle? Car c'est un miracle, cette adhésion unanime dans tous les pays du monde! Quel a été le virus de cette épidémie d'acceptation?

Patrie... Drapeau...

Oui, Patrie, Drapeau... Voilà les deux mots magiques. Comme le « Dieu le veut! » des Croisés, ils suffisent pour animer les êtres d'un soudain enfièvrement.

Cette notion de patrie, si profonde, si mystérieuse, sur quoi donc est-elle fondée? Bien peu de gens se le sont demandé sincèrement. On l'exalte ou on la combat. On n'y réfléchit guère. Ses fidèles semblent mettre comme un point d'honneur mystique à ne jamais discuter leur foi.

A quelle conclusion parviendrait-on, si l'on examinait d'un cœur sincère, sans idée préconçue, les origines de cette force?

Depuis deux mois, Réal sentait s'ébaucher en lui cette question. Voilà qu'elle était née, à présent, impérieuse. Il n'avait plus le droit de se dérober à la méditation qu'elle imposait.

Et il regagna le logis, accompagné par cette obsession, pareille à une compagne tyrannique qui aurait marché près de lui en répétant : « Les hommes se transmettent sans contrôle ce qu'on leur enseigne. Ils demeurent dans l'aveuglement. Mais toi, tu devines la lumière. Un effort te la donnera. Tu n'as pas le droit de la refuser. Il faut que tu regardes, et que tu dises ce que tu as vu. »

XXI

LA PASSION PATRIOTIQUE

L'universelle fraternité qu'ils rêvent, si jamais elle pouvait s'établir parmi les hommes, ne s'y établirait qu'au détriment et sur les ruines de l'idée de Patrie.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

Ce soir-là, après avoir fait, en compagnie de sa sœur, dans le salon, sous la lampe, quelques parties de piquet, Réal regagna sa chambre de bonne heure.

Il s'assit devant sa table de jeune homme. Bien souvent, il avait rêvé là. Beaucoup de ses ambitions, réalisées plus tard, étaient nées dans ce décor. Son regard s'arrêta sur le lit où il avait dormi tous les étés, jusqu'à vingt ans, sur les gravures qu'il connaissait en leurs détails et dont les personnages étaient devenus pour lui

comme des amis rencontrés autrefois. Les bruits habituels résonnaient toujours : le léger murmure du ruisseau qu'il entendait par la fenêtre ouverte sur la nuit, le tic-tac de la pendule surmontée d'une Clio de bronze, un aboiement de chien, très lointain... Douceur des maisons d'enfance où l'on semble renouer avec la jeunesse interrompue, et qui gardent dans leurs vieux murs quelque chose de la tendresse maternelle...

Un mot résonnait en lui : Patrie... D'où vient cette idée-là ? Qu'est-ce que la Patrie ?

Alors il osa enfin s'interroger. Peut-être trouverait-il, en une méditation grave comme un examen de conscience, la paix qui lui faisait défaut ? Peut-être allait-il découvrir enfin le fondement de cette notion ? Ah ! Quel réconfort !... Redevenir pareil aux autres, n'être plus cet égaré voué au soupçon, pouvoir approuver les hommes, les sentir dans la vérité...

Il voulut donc examiner phrase par phrase la définition classique de la Patrie et du patriotisme.

Sur un bloc-notes, il écrivit, à mesure que sa mémoire les lui suggérait, les articles de ce dogme civique.

Il commença par éliminer les définitions désuètes auxquelles certains philosophes se sont attardés.

La race, fondement du patriotisme.

Certes non. Ce mot : race, n'a de sens que pour différencier un blanc d'un rouge ou d'un noir. En chaque pays de l'Europe actuelle, les races ont enchevêtré leurs vestiges.

La Patrie serait un ensemble d'âmes unies par une même croyance.

Pas davantage. Bavares et Prussiens, Irlandais et Anglais sont, les uns catholiques, les autres protestants. Et les victimes des guerres françaises de religion sont assez nombreuses pour que ce principe suranné ne résiste pas à un plus long examen.

I. — *La Patrie serait l'attachement de l'homme au lieu où il est né.*

Cet attachement est certain. Il contient le patriotisme en germe. Mais, par un phénomène inattendu, à mesure que le patriotisme relatif aux patries actuelles s'affirme, son élément constitutif, l'esprit de clocher, semble en contradiction avec lui.

Paris, où j'ai passé ma vie, est une ville qui m'est douce. Mais je ne suis né qu'à Paris.

Je ne suis pas né dans toute la France. L'attachement au sol natal fait de moi un Parisien, pas un Français.

Un Bâlois, aimant sa docte ville aux rues étroites et graves, peut-il aimer d'un même amour la grâce italienne de Lugano? Comment un Castillan, incliné par son origine à goûter l'âpreté des plateaux de Guadarrama, peut-il accorder sincèrement ce sentiment avec une sympathie pour la riante et lumineuse Cadix et pour Valence toute parfumée d'orangeis? Est-ce l'attachement au sol qui pousserait un ardent Louisianais à prendre les armes pour défendre contre une attaque les Esquimaux de l'Alaska?

Oui, je crois que l'esprit de clocher est plutôt nuisible qu'utile à la solidarité nationale. Loin d'être un élément de l'idée de Patrie, il l'enbarasse, la combat. Il faut une réaction de l'esprit pour lutter contre cet instinct. Ce n'est pas *parce que* né à Paris que j'irais défendre Strasbourg. C'est *quoique* né à Paris...

Je me rappelle que, voilà vingt ans, près de Pont-l'Abbé, un tout petit gamin me jeta des pierres. Je courus après lui, et l'ayant empoigné, je lui demandai : « Pourquoi as-tu fait cela? » Il me répondit : « Parce que je suis Breton, et que vous êtes Parisien... Qu'est-ce que vous venez faire dans mon pays? » Ce petit

gars a grandi. Il a été sans doute mobilisé, et on l'a envoyé à la mort pour défendre Paris contre les Allemands...

II. — *La Patrie serait l'ensemble d'un territoire limité par des frontières.*

Si l'on entend par là des frontières naturelles, elles ne constituent de séparation entre les gens qu'autant qu'elles sont malaisément franchissables.

Il n'y a pas de raison pour qu'une rivière comme la Lys soit une frontière entre la France et la Belgique plutôt que l'Yser. Il y aurait une raison, au contraire, pour que fussent frontières la mer d'Irlande ou le Bosphore. Jersey ou Guernesey sont plus voisines de la France que de l'Angleterre, tant par la distance que par la nature même de leurs habitants. Pourquoi l'Opazock est-il une frontière, et non le fleuve des Amazones? Pourquoi le Rhin, assez important pour être logiquement une frontière, cesse-t-il d'en être une à l'endroit même où il va s'élargissant?

Les frontières naturelles ne sont que des prétextes. La preuve en est dans l'application même qu'on apporte à en poursuivre sans cesse la modification. Certes, la géographie est un facteur de l'histoire; les rivières ont conduit les

racés et les montagnes les ont arrêtées. Mais Renan a dit justement qu'une nation qui s'adjuge une portion de terre pour arrondir certains contours ou atteindre telle région, en invoquant une sorte de faculté limitante, applique la plus funeste et la plus arbitraire des doctrines. Après le mont on veut le val, et on veut le port après le fleuve. A propos de ces frontières-là ce que l'on peut écrire de plus raisonnable, c'est la phrase de Pascal : « Si vous demeuriez de ce côté de l'eau, ce serait injuste de vous tuer de la sorte, mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. »

S'il s'agit des frontières politiques, elles sont plus variables encore.

Un poteau frontière témoigne d'un résultat de marchandages ou de raptés. Combien de fois les frontières européennes ont changé depuis trois cents ans ! Quelques kilomètres, quelques années ont suffi pour transformer un patriote serbe en patriote hongrois, un Savoyard italien en Français, un Autrichien en un Yougo-Slave... Non, une frontière politique n'est qu'une démarcation éphémère, ayant pour objet de limiter des secteurs administratifs.

III. — *La Patrie résulterait de la solidarité entre des hommes qui parlent la même langue.*

Parler la même langue n'a jamais réconcilié les Alsaciens et les Prussiens. Durant la guerre, les Suisses romands ne se sont pas alliés aux Français, ni les Tessinois aux Italiens. Les Anglais et les Américains se jugent réciproquement sans aménité. La République Argentine ne veut rien avoir de commun avec le Portugal, ni le Brésil avec l'Espagne.

Si l'identité des langues ne provoque pas de fusion entre les peuples différents, d'autre part elle ne réconcilie pas les races, souvent adverses, arbitrairement assemblées en une même nation. Catalans et Andalous, gens de Dublin et gens de Londres, parlent officiellement de même; combien est profond, pourtant, le fossé qui les sépare!

Moi-même, en France, quand, Parisien, j'essaie de parler avec un Breton ou un Provençal, j'ai le sentiment d'être sur un plan différent, de m'entretenir avec un étranger qui traduit sa pensée en français. Je ne comprends rien de ce que patoise un habitant d'Hendaye qui, lui, comprend sans peine un habitant de Saint-Sébastien.

Les conquérants tentent d'imposer leur idiome aux vaincus, car ils croient que la langue a une importance dans la constitution d'une nation. Ils se trompent. En Alsace annexée, les Allemands ont eu raison, certes, de chercher à régulariser un patois alémanique utilisé par 80 p. 100 de la population. Mais en Lorraine, ils ont échoué. Et, au bout de quarante ans, ni l'Alsace, ni la Lorraine ne se sont senties allemandes, malgré les maîtres d'école.

Souvent même, l'inverse se produit à l'égard des peuples oppresseurs. Les petits-fils d'Alarie, de Gondebaud et de Rollon oublièrent le parler paternel et ne connurent plus que le roman, tout comme, plus tard, les envahisseurs du pays de Galles adoptèrent la langue des autres contrées britanniques.

Non, l'identité de langue ne crée pas une patrie. Elle rend les échanges commerciaux et intellectuels plus commodes, et voilà tout. Elle facilite l'expression des sympathies. Elle ne les provoque pas.

Au fond, si l'on aime tant la langue de son pays, c'est qu'on la comprend mieux que les autres. Cette préférence sentimentale n'est, au fond, qu'une excuse de l'incapacité, un masque de la paresse.

Quant à défendre le français contre toute addition, ainsi que le kaiser tenta de faire pour

l'allemand, cela me paraît aussi nigaud que si les gens du xviii^e siècle avaient affirmé immortelle la mode des cheveux poudrés. Les langues, à travers les siècles, varient comme les modes. Elles se développent et déclinent. Désuètes, elles peuvent demeurer enrichies par des chefs-d'œuvre. Personne ne parle plus comme Virgile ou comme Montaigne. En quoi cela diminue-t-il la valeur des *Bucoliques* ou des *Essais*? Si l'infiltration américaine ou allemande en France modifiait notre parler, elle créerait peut-être une langue mixte, un idiome nouveau, qui servirait de forme à des poèmes admirables. De même l'influence italienne de la Renaissance vint adoucir les duretés de notre vieux style et préparer pour Corneille et pour Racine un magnifique instrument. Dans cinq cents ans, les hommes souriront de l'opiniâtreté avec laquelle leurs aïeux demeuraient fidèles aux langues nationales, comme nous sourions avec indulgence, aujourd'hui, des félibres qui s'obstinent à composer des poèmes en provençal.

Les nécessités du commerce international — que le xviii^e siècle inaugura, que le xix^e siècle élargit, et qui influence impérieusement le xx^e siècle — iront croissant, au point qu'un dialecte international des affaires s'imposera. Il deviendra langue vivante. Les autres langues

disparaîtront, pareilles à des aristocrates confinés dans des palais dont les fenêtres n'ouvrent plus sur la rue. Elles s'éteindront lentement, parmi leurs dévots serviteurs. Mais des œuvres resteront, en témoignage de leur grandeur et de leur grâce.

IV. — *La Patrie serait une association d'hommes formés selon les mêmes règles, éduqués semblablement.*

Certes, je me sens des affinités avec ceux de mon pays qui ont été astreints aux usages scolaires et aux doctrines que j'ai subies moi-même. Mais, en France, je n'ai de sympathie naturelle que pour ceux-là seulement.

Un débardeur marseillais ou un berger auvergnat, mes compatriotes, me sont aussi étrangers qu'un cocher anglais ou un pêcheur norvégien.

V. — *La Patrie serait la terre des ancêtres, le foyer des mêmes traditions.*

Oui, je sais... Terre des morts, patrimoine d'honneur... la mémoire fluide de nos glorieuses étapes... Souvenirs d'Arcole, de Rivoli, d'Iéna, d'Austerlitz... héritage reçu, héritage à transmettre... Je sais, Brunetière, Barrès...

Mon grand-père était pieux ; mon père était libre-penseur ; je suis indifférent en matière de religion. La tradition ne serait-elle que la neutralisation des contraires ?

Je ne me sens l'héritier d'aucun des sentiments ancestraux. Je ne partage pas l'orgueil des Français maîtres de l'Europe sous Napoléon. L'Anglais n'est plus pour moi l'ennemi héréditaire. Les morts anonymes, tombés pour un idéal de conquête qui n'est plus le nôtre, m'inspirent moins d'admiration que de pitié.

Mes ancêtres, au fond, quels étaient-ils ? Dans le mystère et l'emmêlement des origines, je ne parviens pas à les discerner. Je les nomme avec déférence. Mais quand j'essaie de me les représenter, ils se confondent comme des brumes insaisissables. Durant la grande Révolution, je ne sais même plus s'ils étaient parmi les agitateurs ou parmi les persécutés, et, plus loin encore, dans le profond des âges, les rameaux de mes origines s'entrecroisent à l'infini. J'ignore tout de leurs idées et de leurs sentiments. Bien mieux. N'ai-je pas des ancêtres parmi les adversaires que les hasards des guerres m'obligèrent à combattre ? Qui peut se vanter que la ligne de ses ascendants ne fut jamais influencée par l'effet des invasions réciproques ?

D'autre part, presque tous les peuples européens ont connu, comme la France, la domina-

tion romaine, l'invasion barbare, l'Empire de Charlemagne, la féodalité, la lutte contre l'Islam, la crise de la Réforme, la centralisation monarchique, l'avènement de la démocratie. Les voilà les souvenirs communs, les traditions partagées.

Enfin les pays neufs, détachés de la métropole, le Canada, l'Australie, le Brésil, l'Argentine, n'ont point de traditions. Sont-ils donc pour cela dépourvus de force et d'unité ?

VI. — *La Patrie serait un groupe d'hommes qui pensent de même et dont l'ensemble formerait comme une atmosphère où l'âme s'épanouirait à l'aise.*

Ce serait, certes, la patrie idéale ! Mais c'est dans l'internationalisme que ce bien-être-là se réaliserait. Les hommes qui pensent de même sont catégorisés par les classes plus que par les frontières.

Durant la guerre, les égards qu'avaient les aviateurs allemands pour les aviateurs français exprimaient plus qu'une courtoisie d'adversaires. Et quand un général de chez nous étudie la tactique d'un général ennemi, on sent bien deux hommes baignés dans la même atmosphère.

VII. — *La Patrie, c'est l'héritage intellectuel, scientifique et artistique, légué par les grands esprits qui nous ont précédés, et enrichi par nos illustres contemporains. C'est, pour un Français, le pays de Molière; pour un Anglais, le pays de Shakespeare; pour un Allemand, le pays de Goëthe.*

Il m'apparaît au contraire, que le propre des génies est d'être de tous les pays et de tous les temps. Si Hugo ne répondait pas au besoin d'ampleur et d'enthousiasme commun à tous les hommes, serait-il si grand? Shakespeare inspirerait-il une dévotion si généralisée s'il n'avait pas exprimé des sentiments éternels? Beethoven est admiré partout.

Les échanges intellectuels n'ont aucun rapport avec les nationalités. Il y a du Wagner dans le d'Annunzio des *Vierges au Rocher*, du Balzac dans le Tolstoï d'*Anna Karénine*, du Dickens dans Alphonse Daudet. Les humoristes américains et anglais sont actuellement les modèles de nos humoristes français. Et Voltaire lui-même influença la cour d'un roi de Prusse.

Dire que les hommes de génie expriment l'âme du pays où ils sont nés est une niaiserie. On professe que Rembrandt n'aurait pu naître

ailleurs qu'en Hollande, parce que toute son œuvre mélancolique et somptueuse participe des couchants embrumés d'or que reflète le Zuyderzée. Or l'école hollandaise est caractérisée, enseigne t-on d'autre part, par les peintures hilares et précises d'un Téniers et d'un Van Ostade. Alors, comment s'y reconnaître ? Pourquoi dire que le sensible Racine traduit l'âme française, quand Alexandre Dumas père contente si bien notre goût pour l'anecdote et l'aventure, quand Beaumarchais, Chateaubriand et Baudelaire, si différents, sont tous trois tellement de chez nous ?

La nécessité pédagogique de simplifier les idées pour les fixer dans la mémoire provoque des conclusions arbitraires. Nos maîtres disent que — Gœthe étant contemporain de Chénier — l'Allemagne est le pays de l'ampleur vague, tandis que la France est l'héritière de la grâce attique. Ce procédé est absurde. Appliqué à Lessing, qui fut romantique soixante ans avant Hugo, dans le moment où la France applaudissait le morne et solennel *Tancrède* de Voltaire, il nous obligerait à juger l'Allemagne ardente, enthousiaste et spontanée, tandis que la France serait méthodique, éprise de froides formules classiques... Non. Chaque pays évolue. A chaque stade d'évolution correspond un ensemble d'œuvres où se reflète cet état momentané. Les

écrivains sont les hommes d'une époque, pas d'une nation. On ne leur attribue ce rôle représentatif que par vanité, ou bien par manie pédante, par habitude de dire non ce qu'on pense, mais ce qu'on a appris pour l'enseigner à son tour.

Quant à aimer un pays parce que certains savants y sont nés, cela paraît incompréhensible. Leurs travaux appartiennent à toutes les intelligences comme les étoiles du ciel s'exposent à tous les regards.

VIII. — *La Patrie serait une association de citoyens qui veulent se soumettre à un même gouvernement et jouir des mêmes libertés.*

Cette définition-là est plus que niaise, elle est comique. Elle suppose une acceptation béate de l'ordre de choses, une approbation unanime du régime. Elle ressemble à une de ces apothéoses sociales où le bon Zola peignait à fresque des hommes qui, la main dans la main, marchaient fraternellement vers le bonheur et la fécondité.

Que la Patrie soit une association de citoyens, d'accord. Mais que ceux-ci soient libres, voilà ce qui ne se produit en aucun pays du monde. Et qu'ils soient tous satisfaits de leur gouvernement

voilà ce qui ne s'est encore jamais vu. Dans tous les pays les lois sont édictées — et c'est bien naturel — au profit de ceux qui les ont faites. Et ceux qui les subissent ne pensent qu'à devenir assez puissants pour en édicter à leur tour.

IX. — *La Patrie, c'est le lieu, entre tous les lieux du monde, où l'on se trouve le mieux.*

En vérité ? Je me demande alors pourquoi Marseille contient tant d'Italiens, et Zurich tant d'Allemands ; pourquoi tant de Belges se sont établis en France, où rien ne les distingue plus des populations environnantes ; pourquoi des émigrations formidables font essaimer chaque année tant d'Espagnols, de Chinois et de Japonais ; pourquoi les Germano-Américains sont devenus si nombreux qu'ils forment aux Etats-Unis une redoutable puissance.

Et nous ? La France est-elle vraiment le pays où nous nous trouvons le mieux ? Libérons-nous un moment, par la pensée, de nos attaches familiales et sentimentales. Considérons-nous comme affranchis de nos obligations professionnelles et de nos biens immobiliers, libres de choisir. Que choisirions-nous ? Sans doute la France est prestigieuse. Mais son climat n'offre

pas d'agrément continuel ; les habitants y sont sales et les demeures sans confort : on y voyage mal ; les moyens de transport urbains et interurbains sont insuffisants ; une administration nonchalante ou revêche complique les moindres relations qu'il faut avoir avec elle. Et je suis persuadé que les Allemands dans leur Allemagne en désordre, que les Américains dans leurs Etats-Unis pléthoriques, que les Autrichiens dans Vienne misérable, que les Russes dans la Russie instable et famélique, ne peuvent se louer, présentement, d'habiter le meilleur lieu du monde.

Je causais, voilà quelque temps avec un noir américain et je lui demandais pourquoi, humilié comme il l'était là-bas, il ne quittait pas cette terre ingrate pour aller vivre ailleurs, en citoyen libre. Il m'a répondu : « Que voulez-vous... Il y a mes parents, mes affaires... Je sais ce que j'ai, je ne sais pas ce que je trouverais... » Or nous ressemblons tous à ce nègre. Nous restons fidèles au décor habituel de notre malheur.

Résignation, peur de l'inconnu... Nous voilà bien loin de l'attachement au meilleur pays du monde !

X. — *Une Patrie, c'est un groupe d'hommes qui ont la même nature, qui se distinguent des autres par les mêmes défauts et les mêmes qualités.*

Oui, on a coutume de dessiner, en quelques épithètes, des types nationaux, de créer une petite série de formules simples, pour les coller sur toutes choses. Cela dispense de réfléchir. Nous pensons en série. C'est tellement plus commode !

Il est certain que l'identité d'éducation et l'instinct de l'imitation ont pu donner aux hommes nés dans un même pays des façons d'être analogues.

Mais les quelques défauts et les qualités conventionnellement attribués à chaque peuple se modifient parfois profondément. Les Anglais, avant le protestantisme, étaient des reîtres sans vergogne. Les Français du xviii^e siècle ne ressemblaient pas à ceux du premier Empire. Les Russes, jadis si dévoués au tsar, se sont brusquement détachés de lui, et, naguère traditionalistes, sont devenus progressistes forcenés. Les Allemands, hier asservis à la discipline militaire, s'en sont affranchis durement. Les humbles paysans français dont parlait La Bruyère se sont transformés en spéculateurs.

L'âme collective caractérisée en quelques mots est une invention de doctrinaires, dont les gouvernements se servent pour stimuler l'orgueil national et inspirer — selon que l'intérêt le commande — la haine ou la sympathie à l'égard d'un peuple voisin.

XI. — *La Patrie, c'est une grande famille dont tous les membres ont des intérêts communs.*

Les intérêts entre patriotes ne sont pas communs. Libre-échangistes et protectionnistes se trouvent aux prises, dans tous les pays du monde. Le bénéfice de l'un est au détriment de la prospérité d'un autre. Partout, entre les ouvriers et le patron, entre les consommateurs et les commerçants, la lutte existe. Dans chaque groupe national, les droits et les faveurs sont en conflit. L'inégalité, les divisions politiques, la jalousie collective et privée sévissent sans arrêt...

Non, la Patrie n'est pas une famille. Ou plutôt, c'est une famille, en effet, une famille où l'on se jalouse, où l'on se querelle, où le père est autoritaire, où la mère est persécutée, où le fils fait des bêtises, où la fille fait des imprudences, où l'on attend la mort de l'oncle, où l'on se moque des cousins... Une famille, enfin...

Réal interrompt sa méditation. Elle ne lui apportait pas cette illumination intérieure qu'il attendait, et par quoi l'on pressent la vérité, avant même de la percevoir.

Qu'est-ce donc que la Patrie?

Toutes ses recherches aboutissaient à une notion aux origines insaisissables, et point du tout à celle qu'enseignent les éducateurs officiels.

Cette notion, pourtant, est dans l'âme des hommes d'aujourd'hui. Cela, c'est un fait indéniable. Pourquoi y est-elle? Et comment y est-elle si forte?

Alors il se répéta la définition qu'Yvonne avait improvisée quelques jours auparavant.

« Ma Patrie, avait-elle dit, c'est l'ensemble des gens qui forment un peuple différent des autres peuples. C'est le décor où j'ai vécu. Ce sont les qualités d'intelligence et de cœur qui dominant en France. »

Oui, voilà une définition fragmentaire, mais juste...

On peut y ajouter que l'idée de Patrie dérive du besoin instinctif d'association. C'est un acte de préférence. C'est un acte de sympathie. C'est un acte d'amour.

D'amour!...

Ce terme l'illumina d'une révélation soudaine.

Oui, le patriotisme est un acte d'amour! C'est une passion! C'est une passion collective.

Voilà pourquoi on ne saurait en définir le fondement. Est-il possible de discerner pourquoi tel homme est avare, ambilieux, sensuel ou vindicatif?

Le patriotisme est une passion, et tous les signes de la passion s'y reconnaissent.

Il peut s'emparer des puissances de l'âme, requérir l'exclusivité de l'admiration, rendre les hommes craintifs, jaloux, susceptibles, hardis, querelleurs et haineux. Il peut capter chacun selon son tempérament, les uns par la tendresse, les autres par l'enthousiasme. Il peut diriger les facultés vers un seul objet, pousser à l'abdication de la liberté, provoquer des renoncements insensés, des sacrifices invraisemblables, obscurcir la notion du bien et du mal, suggérer des idées qu'on accepte sans examen, aveugler la raison, asservir la logique à ses provocations enivrantes.

Il empêche de juger sainement le péril des armements préventifs, l'iniquité des expéditions coloniales, la duplicité de certains marchandages, le crime de certaines annexions. A l'abri du patriotisme, toutes les combinaisons d'intérêt sont possibles.

Oui, le patriotisme est une passion !

Comme toutes les passions, il peut être avantageux ou nuisible.

Modéré, restreint, réduit à ses proportions premières et ne comportant rien d'autres que

l'amour du lieu natal, il reste un élément de solidarité féconde.

Etendu, défiguré, excessif, il transforme chacun en automate frénétique.

C'est bien là ce que veulent les grands profiteurs sociaux.

A ce moment, Réal se remémora les impressions causées en lui par la réunion politique et par ses souvenirs d'histoire... Décidément, hélas ! l'orateur avait dit la vérité...

Rendre excessif le patriotisme est donc devenu, depuis une centaine d'années, le soin des gouvernements.

On pourrait former, à force d'application, en prenant les sujets dès l'enfance, des avarés, des ambitieux, des sensuels, des vindicatifs. Nul n'y songe. Mais on forme des patriotes.

Tout l'écart entre le patriotisme provoqué et le patriotisme spontané est dans cette comparaison :

Un homme aime une femme. Ce sentiment lui donne le désir de la réussite, l'aptitude au labeur, le goût du tête-à-tête, et fait régner en lui l'harmonie de l'esprit et des sens.

Mais à cet homme, des conseillers intéressés, ou persuadés par l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue, viennent dire : « Aime-la plus encore ! Aime-la sans réserves ! Pour elle, quitte ta famille durant des années ! Abandonne ton

oyer ! Vole ! Assassine ! Ruine-toi ! Expose-toi à la mort ! » Il obéit. Cet heureux amour devient une passion exaspérée et funeste. Il équivaut au patriotisme qu'on nous enseigne.

Et comme on nous l'enseigne bien ! Comme on donne aux enfants de petits fusils qui grandiront avec eux ! Comme les professeurs d'histoire savent envenimer les souvenirs des guerres passées ! Ils attisent la vanité des écoliers en les gavant de récits militaires. Ils cultivent cette passion et s'efforcent de la rendre constante, furieuse, aveugle, illimitée. Les journaux et les rhéteurs politiques la célèbrent par ordre. Ils entretiennent l'idée que ceux en qui naîtrait un doute à son sujet sont des hérétiques. Ils en font un devoir, ils en font une religion, qui a les soldats pour prêtres, les uniformes pour chasubles, les tambours pour orgues, les revues pour processions.

Et Réal parvint à cette conclusion :

Le patriotisme est une passion que les classes dirigeantes exaspèrent par ruse et par force. Elles font ensuite passer pour l'expression même de la volonté d'un peuple les égarements où celui-ci est porté grâce aux effets de ce dérèglement méthodique.

LES CONSEILLEURS

Laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir de quiconque a une pensée à produire et à mettre au jour pour le bien commun... Car si votre pensée est bonne, on en profitera ; mauvaise, on la corrige et on en profite encore.

PAUL-LOUIS COURIER.

Le soir de son retour, Réal, accompagnant sa femme, alla dîner chez Joseph Coigny.

— Vous m'excuserez — dit l'hôte en les introduisant. — C'est un logis de célibataire...

L'écrivain connaissait l'appartement de son camarade. Au cours de permissions, jadis, il y était venu fumer parfois un cigare. Mais c'était la première fois que M^me Réal y pénétrait.

Coigny, en attendant M. Alexandre Bloquet,

invité aussi, leur fit visiter le fumoir oriental, et laissa entrevoir la chambre, tapissée de panoplies et de portraits familiaux. Pas d'objets d'art sur les meubles du salon, sauf un bronze représentant une baigneuse couleur de chocolat, et une coupe d'argent, don de quelque société de sport. Ça et là, des photographies reproduisaient les traits de Joseph Coigny à différents âges, et aussi ceux d'autres Coigny, mâles ou femelles, proches ou indirects, qui tous avaient des traits communs : front bas, paupières hautes et menton allongé.

Peu après, M. Alexandre Bloquet arriva. Riant de toutes ses petites rides, il serra la main de Coigny qui, décidément, lui plaisait, et baisa sa fille sur les deux joues. Réal fut moins favorisé. Plusieurs fois, déjà, son beau-père l'avait blâmé d'interrompre ses travaux. Et il ne lui témoignait plus à présent que des sentiments sans cordialité. Certes, il avait encore la considération due à un homme notoire; mais il commençait à afficher cette supériorité dont se décorent les gens doués de bon sens en présence d'un esprit dévoyé.

Le dîner, envoyé par un restaurateur, était copieux, mais tiède, et assaisonné d'une sauce qui semblait commune à tous les plats.

M^{me} Réal en fit compliment. Et son mari songea : « J'ai tort, vraiment, d'en vouloir

quelquefois à Mélanie. Elle a très bon cœur. »

Elle accepta, en s'accusant de débauche, une cigarette à bout doré qui lui fut offerte en même temps qu'un petit gobelet de crème de cacao, et s'écria :

— Ah! monsieur Coigny, j'ai scrupule à toucher à ces trésors qui doivent être l'apanage de vos jolies visiteuses, n'est-ce pas?

Coigny protesta de sa bonne conduite, tout en lissant sa moustache blonde, d'un air satisfait.

Entre ce grand gaillard, son beau-père, et sa femme qui roucoulait de plaisir à l'idée de dîner chez un célibataire, Réal s'ennuyait. Mais par goût de plaire, il égaya le début de la soirée en rapportant quelques anecdotes que Coigny écouta la bouche entr'ouverte, et dont il se divertit à grands éclats.

Quand ils furent passés au salon, pièce froide où l'intimité semblait s'évaporer par les nombreuses portes vitrées, la conversation tomba. Pour la ranimer, Coigny demanda :

— Eh bien, cher ami? Que préparez-vous en ce moment?

Réal avoua qu'il travaillait sans joie. Trop d'obstacles empêchent de traiter les sujets auxquels on voudrait s'attacher. M^{me} Réal ne laissa pas échapper cette occasion de réprover son mari :

— Ah! Ils sont jolis, tes sujets!... Grondez-le donc un peu, monsieur Coigny!... Depuis deux mois, je ne sais ce qui lui arrive...

Réal essaya de décourager par quelques boutades l'assaut qu'il prévoyait, mais sans y parvenir. Sa femme insistait :

— J'espère que tu n'as pas écrit cet article ridicule dont tu m'as parlé?

— Quel article? — demanda Coigny.

— Ah! cher ami — poursuivit-elle — croiriez-vous qu'il veut reparler de la guerre! Cela n'intéresse plus personne.

— En effet — acquiesça Coigny. — C'est un sujet très démodé...

Réal protesta doucement :

— Vous croyez peut-être que ça n'a pas eu d'importance?

Sa femme continuait :

— Il veut s'en prendre aux nouveaux riches, aux industriels, aux journaux, à tout le monde... C'est de la folie! Il ne réussira qu'à se mettre à dos les relations qui peuvent lui être utiles. Voilà où il en est! Et juste au moment de passer le pont des Arts! Vous m'avouerez que c'est extravagant!

— C'est extravagant! — répéta M. Bloquet, en remuant ses bajoues comme s'il mâchait quelque chose.

M^{me} Réal prit une expression apitoyée.

— Tâchez de le raisonner monsieur Coigny...
Moi, j'ai dit tout ce que je pouvais dire...

Coigny n'était pas fertile en arguments. D'abord, il ne trouva que ceci :

— Voyons, mon cher ami... A quoi pensez-vous donc ?

Réal répondit comme à lui-même :

— Je pense à bien des choses, en effet, de puis deux mois... A des choses que les gens du monde écartent soigneusement de leur esprit... Je pense aux relations entre l'idée de guerre et l'idée de patrie...

A ce mot, M^{me} Réal et Coigny firent un même : « Oh ! » scandalisé. Se permettre de réfléchir à propos de la Patrie, le malheureux !

Il poursuivit :

— Aussi vous comprenez que je ne suis guère en humeur de me remettre à mes petites histoires de jadis. Le sempiternel triangle, le conflit mari-femme-amant, ne m'intéressent plus du tout. Et il me semble que, en ce moment, s'amuser à des mots d'esprit, c'est aussi lamentable que de danser le tango dans un hôpital.

M^{me} Réal, apitoyée, joignit les mains.

— Voilà !... Vous l'entendez !

— Voyons, où voulez-vous en venir, cher ami ? — dit Coigny, conciliant.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas de but... Mais je ne peux plus vivre avec un masque...

Stimulé par l'encouragement de M^{me} Réal, Coigny se mit enfin à parler :

— Eh bien, mon cher Réal, voulez-vous que je vous dise, moi, ce qui va se passer ? Si vous continuez, vous allez avoir un tas de polémiques qui vous feront le plus grand tort.

Avec humeur M. Bloquet ajouta :

— Comme c'est agréable pour nous !

Sa fille haussa les épaules :

— C'est à croire qu'il a envie qu'on le fourre en prison.

Réal, sans se parer à l'avance d'une auréole de martyr, répliqua :

— Je ne serais pas le premier écrivain condamné pour avoir lutté contre les erreurs admises... Ils sont quelques-uns, déjà, qui ont mis leurs convictions au-dessus de leurs intérêts... Je ne me compare pas à eux, vous pensez bien !... Mais tout de même, voilà des hommes !... Et leur exemple prouve que, si l'on a quelque chose à dire, il faut le dire. Sans ça, on n'est qu'un...

Respectueux de sa femme, il remplaça par un geste le mot qu'il concevait. Elle le harcela :

— Tu cherches à faire de la politique ?

— Dieu m'en garde !

— Alors ? Monsieur veut supprimer la guerre ?

Tous trois eurent un rire de pitié. M. Bloquet leva les bras au plafond.

— Comme si c'était possible!

Coigny prononça d'un ton plaintif :

— La guerre est une loi de la nature, mon pauvre ami! Tous les animaux se battent, les petits comme les gros... Et les hommes aussi!

Réal fit choir, du bout du doigt, la cendre de sa cigarette. Puis :

— Ça devait arriver! J'attendais l'argument biologique!

Avec une grimace d'incompréhension, M. Bloquet demanda :

— L'argument... Quoi?

— Biologique... Eh bien il est niais, l'argument biologique... Tous les êtres luttent pour la vie, oui... Mais presque jamais par groupes. Un instinct obscur les pousse à améliorer l'espèce et à se préserver de la dégénérescence. Or la guerre fait tout le contraire. Elle laisse survivre les malingres et corrompt la santé publique. Elle se trouve en contradiction absolue avec les grandes lois naturelles. C'est une invention... une invention dégoûtante...

M. Bloquet s'insurgea. Nourri de ses habituelles lectures, il ne considérait comme un mal que les entreprises infructueuses. Il prit un air solennel pour déclarer :

— Pas si dégoûtante que cela, mon cher ami... Avant 1914, la France s'abâtardissait. On ne pensait plus qu'au plaisir. Mais aussitôt que le

peuple en armes s'est dressé, quelle explosion de mâles vertus civiques ! Voyons ! Pouvez-vous dire le contraire ?

— Je m'en garderai — riposta Réal. — Mais je vous ferai observer que vous raisonnez comme un monsieur qui approuverait les incendies grâce auxquels apparaît le courage des pompiers, et les épidémies parce qu'elles permettent de mesurer l'abnégation des infirmières.

M. Bloquet, mécontent, introduisit un doigt dans l'orbe de son faux-col, qu'il tira, bien que son cou de tortue y fût à l'aise. Coigny, alors, se souvint d'une phrase entendue, et la récita en s'en attribuant la trouvaille :

— Les guerres sont inévitables, mon cher... Crier : à bas la guerre, c'est comme si l'on criait : à bas la pluie !

— Très juste ! — approuva M^{me} Réal.

— C'est simplement idiot — dit son mari. — Qui fait tomber la pluie ? Personne. Qui déclare la guerre ? Les hommes. Ils peuvent donc empêcher ce dont ils sont les auteurs.

Coigny, avec humeur, répliqua :

— « Idiot, idiot »... Comme vous y allez... C'est Paul Bourget, qui a écrit ça...

Réal ne put s'empêcher de rire :

— Que Bourget parle de la pluie, cela ne m'étonne pas... Il y a des associations prédestinées...

Pour venir en aide à Coigny, décontenancé, M^{me} Réal déclara :

— Allons ! Ne dis pas de bêtises... Il y a toujours eu des guerres, donc il y en aura toujours...

Cette fois, Réal se fâcha :

— Parbleu oui ! Il y en aura tant que les gens s'obstineront à dire qu'il doit y en avoir !... Certainement, il y a toujours eu des guerres... Mais les guerres dont vous parlez n'ont été que des chocs de partisans... On prenait tranquillement ses quartiers d'hiver... On se battait avec élégance... Ce n'était qu'un sport un peu plus périlleux que les autres, pratiqué par des volontaires qui s'y plaisaient. Une grande bataille causait quelques milliers de morts, tout au plus... La guerre moderne, elle, n'a plus rien de commun avec ces expéditions-là ! Il est monstrueux, entendez-vous, et il est imbécile d'en parler dans les mêmes termes... Mais nous manquons d'un mot nouveau pour la désigner !... Voilà l'origine du malentendu... Une guerre où toute une nation s'engage n'est plus une guerre. C'est un cataclysme... Ainsi regardez où nous en sommes... La France côtoie la banqueroute, l'Italie est en désordre, la Russie tâtonne, l'Angleterre perd l'Irlande aujourd'hui et demain l'Égypte et les Indes, l'Allemagne est affamée, l'Autriche et la Turquie agonisent... Les prix ne

cessent d'augmenter, les coquins sont rois!... Tel est l'effet des guerres, pour les vainqueurs comme pour les vaincus... Et vous en voulez d'autres? Et vous ne voulez pas tout faire pour en éviter d'autres? Vous avez donc la monomanie du suicide?

Les petits yeux noirs de M. Bloquet clignotaient de colère. Plusieurs fois il avait essayé de dire une parole. Enfin, il put s'écrier :

— Il est fou! Il devient complètement révolutionnaire...

Dans cette exclamation, il y avait comme un peu d'angoisse. Réal eut pitié du trouble où il avait précipité le bonhomme, et, plus calme :

— Si les bourgeois avaient quelque bon sens, ils comprendraient que c'est leur intérêt même de supprimer les guerres. La paix sociale est à ce prix. Tenez, qu'on réduise les budgets militaires! Les peuples aussitôt seront tellement soulagés, tellement plus riches, que les revendications ouvrières perdront leur raison d'être, qui est actuellement très forte, soyez-en sûrs... La suppression des guerres serait la seule réglementation à l'amiable du bolchevisme, dont vous avez si peur... Vous ne le comprenez donc pas?

Coigny, à son tour, attaqua :

— Alors plus d'armées? Plus de patries?

Réal fit un geste évasif.

— Vous m'en demandez trop... Je n'ai qu'une règle : tâcher d'y voir un peu plus clair qu'autrefois, et de dire ce que je vois...

Tristement, songeant au trouble où l'avaient jeté ses méditations, il reprit :

— D'ailleurs, tout cela ne va pas sans un désarroi profond... Il y a des moments, allez, où je regrette presque ma belle insouciance de jadis..

— C'est extravagant — soupira M. Bloquet.

— Il est incurable ! — gémit M^{me} Réal.

Coigny murmura :

— J'en ai peur.

Tous trois le considéraient avec commisération.

Il s'en aperçut et il eut le sentiment d'une cassure. Oui, quelque chose venait de se rompre, qui le rattachait encore à son passé. Maintenant, il n'appartenait plus au monde où M^{me} Réal, où *Coigny, où tant d'autres, s'attardaient.

Comme il demeurait silencieux depuis un moment, une pendule anglaise, sonore comme une cloche de cathédrale, fit entendre onze coups. M^{me} Réal étala une grande confusion :

— Oh ! cher monsieur, nous sommes restés bien longtemps ! Excusez-nous...

Ils prirent congé, après que Coigny, dans l'antichambre, eut posé galamment le manteau

de M^{me} Réal sur les épaules un peu grasses qu'elle offrait.

En rentrant, Réal écrivit une lettre dans son bureau. Puis il alla dire bonsoir à sa femme, selon leur coutume.

Elle ne lui répondit pas.

— Décidément — pensa-t-il — elle m'en veut...

Puis, retrouvant son bon caractère d'autrefois, il conclut avec un sourire :

— Ah ! ce n'est pas commode, d'exercer l'apostolat en famille !

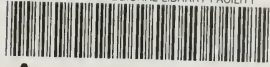
FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Un caporal candidat à l'Académie.	7
II. — Jacques Réa!, l'écrivain bien connu.	40
III. — La route est belle.	23
IV. — Les bienfaits de la guerre.	31
V. — Morts vivants.	54
VI. — Les maîtres de nos libertés.	63
VII. — Dans les brancards.	88
VIII. — Mademoiselle Yvonne Vidal.	97
IX. — La parade devant le théâtre de la guerre.	101
X. — Les anges des foyers.	120
XI. — L'envers des lauriers	139
XII. — Courrier du matin.	156
XIII. — Deux différentes façon d'aimer.	161
XIV. — Tout Paris	171
XV. — Souvenez-vous.	179
XVI. — L'aube rouge.	181
XVII. — Mourir pour la Patrie!	191
XVIII. — Près l'un de l'autre.	205
XIX. — La crise qui vient.	215
XX. — L'acceptation	222
XXI. — La passion patriotique.	245
XXII. — Les conseillers.	268

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 100 231 0

DERNIÈRES PUBLICATIONS, DANS LA MÊME COLLECTION

	Vol.		Vol.
ACKER (PAUL) Les exilés, roman. Nouvelle édition ill.	1	GYP Le monde à côté, roman (23 ^e mille) . . .	1
ADAM (PAUL) Le lion d'Arras, roman (7 ^e mille) . . .	1	HERMANT (ABEL) La vie à Paris (1918) (3 ^e mille) . . .	1
AICARD (JEAN) , de l'Acad. française Forbin de Soliès, pièce en vers (3 ^e m.)	1	HIRSCH (CHARLES-HENRY) L'enchaînement, roman (3 ^e mille) . . .	1
AJALBERT (JEAN) , de l'Acad. Goncourt Dix années à Malmaison (1907-1917) (3 ^e mille)	1	LATZKO (ANDRÉAS) Les hommes en guerre, traduit de l'allemand par Magdeleine Marx (8 ^e m.)	1
BACHELIN (HENRI) Le béliér, la brebis et le mouton, ro- man (3 ^e mille)	1	LEVEL (MAURICE) Le manteau d'Arlequin, roman (4 ^e m.)	1
BARBUSSE (HENRI) Le Feu, roman (320 ^e mille)	1	MACHARD (ALFRED) Titine, roman (7 ^e mille)	1
BEAUNIER (ANDRÉ) L'amour et le secret, roman (7 ^e m.)	1	MACHARD (RAYMONDE) Tu enfanteras... , roman (7 ^e mille) . . .	1
BINET-VALMER La passion, roman (12 ^e mille)	1	MARGUERITTE (LUCIE PAUL) Quand ils n'entendent pas. Dialogues de femmes (5 ^e mille)	1
BOUTET (FRÉDÉRIC) Par-dessus le mur (3 ^e mille)	1	MARGUERITTE (PAUL) , de l'Acad. Goncourt Le sceptre d'or, roman (6 ^e mille) . . .	2
CHÉRAU (GASTON) La prison de verre, roman (10 ^e m.)	1	Jour, roman (65^e mille)	2
COLETTE (COLETTE WILLY) L'entrave, roman (25 ^e mille)	1	MARGUERITTE (VICTOR) Prostituée, roman (47 ^e mille)	2
CORDAY (MICHEL) Les feux du couchant, roman (10 ^e m.)	1	MARX (MAGDELEINE) Femme (16 ^e mille)	1
CROISSET (FRANCIS DE) Théâtre	3	MILLE (PIERRE) La nuit d'amour sur la montagne (9 ^e mille)	1
DAUDET (LEON) , de l'Acad. Goncourt L'amour est un songe, roman (10 ^e m.)	1	MIRBEAU (OCTAVE) , de l'Acad. Goncourt Un gentilhomme, roman (10 ^e mille) . . .	1
DONNAY (MAURICE) , de l'Acad. française La chasse à l'homme, comédie (3 ^e m.)	1	MONTFORT (EUGÈNE) La Chanson de Naples, roman (4 ^e m.)	1
DUVERNOIS (HENRI) Gisèle, roman (6 ^e mille)	1	PETTIT (CHARLES) Le fils du Grand Eunuque, roman chinois (6 ^e mille)	1
FARRÈRE (CLAUDE) La bataille, roman. Nouvelle édition illustrée	1	PRÉVOST (MARCEL) , de l'Acad. française D'un poste de commandement (12 ^e m.)	1
Les condamnés à mort, roman (20^e m.)	1	RACHILDE La souris japonaise, roman (5 ^e m.) . . .	1
FISCHER (MAX ET ALEX) L'amant de la petite Dubois, roman (31 ^e mille)	1	REBOUX (PAUL) Les Drapeaux, roman (5 ^e mille)	1
FLAMMARION (CAMILLE) La Mort et son mystère. I. Avant la Mort (35 ^e mille)	1	Trente-deux poèmes d'amour (4^e m.)	2
FLERS (ROBERT DE) , de l'Acad. française La petite table (3 ^e mille)	1	RÉVAL (G.) L'Infante à la rose, roman (5 ^e mille) . . .	1
FOLEY (CHARLES) Pernette en escapade, roman (8 ^e m.)	1	RICHEPIN (JEAN) , de l'Acad. française Les caresses, poésie. Nouvelle édition illustrée	1
FONCK (RENÉ) , Capitaine pilote aviateur. Mes Combats (13 ^e mille)	1	Theâtre en vers (3^e mille)	2
FOUCAULT (ANDRÉ) Christiane ou l'éducation par l'amour, roman (4 ^e mille)	1	ROBERT (LOUIS DE) Réussir, roman (5 ^e mille)	1
FRAPPA (JEAN-JOSE) Les vieux bergers, roman (10 ^e mille) . . .	1	ROSNY AINÉ (J.-H.) , de l'Acad. Goncourt Les purs et les impures, roman (6 ^e m.)	2
GENEVIOUX (MAURICE) La boue (3 ^e mille)	1	ROSTAND (MAURICE) Le cercueil de cristal, roman (20 ^e m.)	1
GÉNIAUX (CLAIRE) ... le sort le plus beau roman (3 ^e m.)	1	SARRAIL (GÉNÉRAL) Mon commandement en Orient (1916-1918) (20 ^e mille)	1
GÉNIAUX (CHARLES) Les musulmanes, roman (3 ^e mille) . . .	1	VALDAGNE (PIERRE) Les bons ménages, roman (3 ^e mille) . . .	1
		VANDÈREM (FERNAND) Le miroir des lettres (2 ^e série: 1919)	1
		ZAMACQÛIS (MIGUEL) La dame au rendez-vous (4 ^e mille) . . .	1